

LES BEST

SELLERS

**Volume
Simple**



SCIENCE

FICTION

AMERICAINE

Robert Silverberg



Opération Ganymède

FLEUVE NOIR

ROBERT SILVERBERG

OPERATION GANYMÈDE

SCIENCE-FICTION AMÉRICAINE



ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – Paris VI^e
Titre original : INVADERS FROM EARTH
Traduit de l'américain par : Axelle ARNAUT-KABOU

© 1958, By Ace Books, Inc.
ISBN : 2-265-02344-2

CHAPITRE PREMIER

C'avait été une nuit d'enfer. Pour rien au monde, Ted Kennedy n'aurait voulu revivre l'horrible cauchemar qui l'avait harcelé jusqu'au petit matin. Tel un animal piégé, il s'était inlassablement tourné et retourné dans son lit, cherchant une position confortable, une issue, jusqu'à ce que la sonnerie du réveil le tire brutalement de son sommeil. Affolé, il se redressa vivement, dans une sorte de grognement plaintif, avec l'impression pénible qu'on lui avait broyé le cerveau.

La gorge sèche, la peau moite, il resta un moment au bord du lit à frotter ses lourdes paupières, luttant contre une furieuse envie de se recoucher.

Marge fredonnait déjà sous la douche. À cinq heures du matin ! Avec une vigueur effrayante pour Kennedy, qui, lui, était absolument incapable de sourire au saut du lit. Tel un somnambule, il enfila son peignoir, se dirigea vers la cuisine et pressa vaguement un bouton sur l'autocuiseur en pensant qu'un de ces matins, il réussirait à commander des steaks frites au lieu du bacon habituel. Fraîche comme une rose, Marge se séchait énergiquement dans la chambre. Sans se retourner, elle demanda :

— Le petit déjeuner est en route, chéri ?

Kennedy grommela une réponse. Il farfouillait dans la penderie en maudissant le mal de crâne qui menaçait de l'épuiser bien avant la réunion extraordinaire prévue tout à l'heure dans le bureau du Grand Patron. Kennedy et ses collègues avaient ainsi surnommé l'homme qui, depuis trente ans, régnait en maître sur la plus grande agence de publicité new-yorkaise. Structure lourdement hiérarchisée, d'une rigidité excluant toute fantaisie. Kennedy balançait son plus beau

costume sur le lit, visualisa un instant le mémo imprécis qui lui était parvenu la veille, en fin de journée, et soupira. Marge cessa de fredonner. Le dévisageant d'un air intrigué :

— Qu'est-ce que tu as, Ted ? Tu as eu une nuit plutôt agitée.

— J'ai fait un cauchemar. Je t'ai pas empêchée de dormir, j'espère ?

— Non. Mais, on dirait que tu n'es pas encore remis de tes émotions. C'était donc si terrible ?

D'une voix sépulcrale, Kennedy affirma :

— Affreux. Il y avait du feu, du sang partout. Des milliers d'innocents qui mouraient, dans une guerre horrible.

Marge haussa les épaules et ricana :

— Une guerre ? Mais contre qui ?

Kennedy eut un geste vague :

— J'sais pas, moi... Je ne me rappelle ni les motivations, ni l'ennemi, mais j'avais le sentiment oppressant d'être du côté des agresseurs malgré moi et cela me torturait.

Sur un ton léger, elle suggéra :

— N'y pense plus. Ce n'est qu'un mauvais rêve. De toute façon, une guerre sur Terre, de nos jours, est hautement improbable. La paix règne depuis près d'un demi-siècle...

Avec une pointe d'agacement, Kennedy coupa :

— Je sais. Je sais. Ai-je dit que cela se passait sur Terre ?

Marge leva les yeux au ciel, préférant laisser tomber cette conversation aux accents délirants.

Pendant le petit déjeuner, Kennedy ne décloua pas les dents. Pourtant l'angoisse irrationnelle qui s'était emparée de lui dès le réveil s'était presque dissipée. Il était six heures. Le soleil émergeait des collines du Connecticut. Kennedy s'habilla en vitesse, revint à la cuisine où Marge rangeait tranquillement les assiettes dans le lave-vaisselle et soupira :

— J'aimerais bien concevoir des articles de décoration à domicile, comme toi. C'est crevant d'aller au boulot tous les matins. Dieu merci, je ne suis pas de ramassage cette semaine, c'est toujours ça en moins.

Marge lui jeta un regard sceptique :

— Je doute que tu veuilles te reconverter. Ton métier te passionne. Pas vrai ?

Le geste las, Kennedy admit :

— C'est vrai, mais c'est pas rigolo tous les jours.

Il desserra légèrement sa cravate, consulta sa montre et décida :

— J'y vais. Alf est capable de partir sans moi. Il a déjà fait le coup à Mike. Monsieur ne se sent plus depuis qu'il a sa nouvelle bagnole.

À six heures dix-huit, une Chevrolet-Cadillac jaune vif stoppa devant la villa dans un crissement de pneus. Suivi de Marge, Kennedy traversa rapidement le jardin, ignora la masse adipeuse installée au volant, rejoignit ses collègues entassés sur la banquette arrière et se retourna pour dire au revoir à Marge. Alf Haugen démarra en trombe, interrompant Dave Spalding qui, apparemment, racontait une histoire drôle... au grand étonnement de Kennedy. Il n'aimait pas beaucoup ce jeune homme, sans humour d'ordinaire, et qui chapitrait les gens à propos de tout. Froid, distant, il passait facilement pour quelqu'un de méprisant. Ce qui expliquait, aux yeux de Kennedy, que Spalding stagnât au quatrième échelon en dépit de compétences réelles. Dès qu'il eut fini de raconter sa blague, le groupe partit d'un fou rire, à l'exception de Kennedy arrivé trop tard pour se joindre à l'hilarité générale. Les rires se turent, vite remplacés par une tension diffuse.

Cameron rompit le silence sur un ton volontairement désinvolte :

— Hé, les gars, vous êtes au courant de la grande affaire qui se prépare ?

Intrigué, Kennedy le regarda :

— Quelle affaire ?

— T'es pas convoqué chez le grand patron ?

— Ah ! Si. J'ai reçu un mémo hier.

Alf Haugen précisa, aimable :

— Nous sommes tous convoqués ; même Spalding.

D'une voix chargée d'amertume, Presslie prédit :

— Ça sent le roussi, les gars. Nous allons être virés en masse.

Haugen intervint :

— Mais non. Il s'agit d'un contrat fabuleux. Renseignez-vous au lieu de trembler dans vos culottes.

Spalding releva, sarcastique :

— Tout le monde n'est pas dans les bonnes grâces du patron.

La conversation se poursuivit, mais Kennedy n'écoutait plus. L'air rêveur, il regardait les immeubles défiler à toute vitesse à travers la vitre en pensant : « Un contrat fabuleux ? Et alors, cela ne devrait pas me concerner. J'ai à peine entamé le dossier de la Compagnie Minière des Bauxites. » Il réfléchit un moment et conclut dans un soupir : « Ne jurons de rien. Attendons la suite. » Il essaya de s'assoupir un peu, mais se sentit étrangement tendu. Pour une fois, le doux ronronnement du moteur n'avait pas réussi à l'endormir. À six heures cinquante-deux, la voiture quittait l'autoroute et s'engageait dans Upper Manhattan. Deux minutes plus tard, elle était au cœur du quartier des affaires, fonçant en direction de la grande tour qui abritait les locaux de la Steward et Dinoli. À six heures cinquante-neuf, tout le monde était à son poste.

Cette année-là, par ordonnance municipale, les agences de publicité ouvraient de sept à quatorze heures trente jusqu'au premier janvier 2045, puis commenceraient à huit heures. Seuls des horaires aussi étalés pouvaient aider à décongestionner la ville monstrueuse qu'était devenue New York. Kennedy sortit le mémo flanqué hâtivement dans un dossier, la veille, et le relut, un sourire amusé au coin des lèvres :

9^e étage
14 heures 12.00

Cher Ted,

Aie la gentillesse de passer à mon bureau demain matin vers neuf heures. Tu pourras certainement nous aider à résoudre le problème dont nous débattons alors. Merci.

Lou

P.S. Bien des choses à Marge. J'aimerais tant vous rencontrer tous les deux en dehors du bureau !

Kennedy balança le mémo sur la table en réprimant un gloussement. Il pensait : ce type me prend pour un ringard...

Dinoli était une terreur. Un maniaque de la ponctualité, de l'efficacité. Kennedy savait qu'il avait intérêt à être là à neuf heures précises, sous peine de le payer cher. Très cher. De même, il préféra ignorer le « Lou » familial, sachant qu'il avait autant de chances de rencontrer le Grand Patron en privé que de devenir le cousin du Pape. La matinée s'écoula lentement. Kennedy attendait un rapport envoyé par satellite sur la situation des prospecteurs de bauxite au Nebraska. Le rapport ne devant arriver qu'à 13 heures, Kennedy tenta de dégager des concepts axés autour du thème : Ce qui est bon pour les trusts – en l'occurrence, la Compagnie Minière des Bauxites –, ne saurait vous nuire. Au bout d'un quart d'heure, il séchait lamentablement devant sa feuille. L'anxiété lui nouait les tripes, la rencontre imminente avec le Grand Patron l'obsédait. Kennedy décida de cesser de se triturer les méninges, boucla la cage de verre qui lui servait de bureau et fonça vers celle de Haugen qui semblait l'attendre. L'homme s'extirpa un sourire contraint et ironisa :

— Presslie et Cameron sont déjà partis. Quels trouillards !

Kennedy répliqua, grave :

— Je les comprends. Ils tiennent à leurs postes, pas toi ?

En silence, les deux hommes longèrent le secteur réservé aux cadres de deuxième échelon en direction de l'ascenseur. Kennedy remarqua, impressionné :

— C'est même pas allumé ! Ils ont dû aller directement chez Dinoli. L'affaire est certainement importante.

Spalding faisait les cent pas devant l'ascenseur ; il avait l'air nerveux lui aussi. Dès qu'ils furent dans la cage, le jeune homme confia d'une voix étranglée :

— Je crois que je suis le seul « quatrième échelon » à être convoqué, les gars. Personne n'a quitté son bureau. Or, il est neuf heures moins deux !

L'agence occupait les quatre étages supérieurs de la tour, le bureau de Dinoli – Steward ayant été éliminé depuis longtemps – dominant l'ensemble. Kennedy et ses collègues arrivèrent dans le bureau de la secrétaire particulière du patron qui affirma aussitôt :

— M. Dinoli vous attend. Par ici, je vous prie.

Elle guida le groupe à travers un couloir menant à une salle d'attente, puis dans un autre truffé de caméras et débouchant, lui, sur une porte en chêne massif sur laquelle une plaque en or annonçait en petits caractères : L.D. Dinoli. La secrétaire l'ouvrit, s'écarta un peu pour les laisser pénétrer dans un décor sublime : au bout d'une pièce immense semblant s'élancer vers quelque horizon invisible, on découvrait une vue panoramique de Manhattan à travers une grande baie vitrée immaculée. Flanqué de ses quatre lieutenants, Dinoli en personne trônait au bout d'une longue table noire, près d'un tableau de contrôle sur lequel scintillaient une multitude de touches électroniques. Petit, presque chétif, les yeux vifs, Dinoli avait tout d'un vieil aigle féroce. À soixante-six ans, cet homme au visage émacié et surmonté d'un nez aquilin irradiait une énergie étonnante. Il leva une main crochue et noueuse en direction du groupe et s'exclama de sa voix presque trop profonde pour un homme de sa carrure :

— Ah ! Vous voilà, messieurs !

Il désigna les chaises disposées autour de la table :

— Asseyez-vous, je vous prie.

Kennedy s'installa, regarda à la dérobée Dinoli qui lorgnait vers la pendule suspendue au-dessus de la baie vitrée, puis Spalding, assis face à lui. Le jeune homme lui fit l'effet d'une note discordante dans cette assemblée de ténors où lui-même se sentait plutôt mal à l'aise.

Neuf heures pile. Dinoli s'éclaircit la voix, pressa un bouton de son index griffu et annonça, théâtral :

— Messieurs, voici nos nouveaux clients !

Le groupe se tourna vers une porte coulissante qui venait de s'ouvrir au fond de la salle et dans laquelle s'étaient encadrés trois hommes bronzés et en costumes stricts. Kennedy tressaillit. Pour lui, les masques sinistres des « nouveaux clients » ne présageaient rien de bon. Toujours immobiles dans l'encadrement de la porte, ils scrutaient de leurs yeux froids la douzaine d'employés installés autour de Dinoli, qui précisa avec une pointe de fierté dans la voix :

— Ces messieurs représentent la célèbre Société de Développement et d'Exploration Extra-terrestre.

À ces mots, Kennedy revit, une fraction de seconde, des images de son cauchemar et frissonna malgré lui.

CHAPITRE II

Comme pour donner du poids à la nouvelle de choc qu'il s'apprêtait à révéler, Dinoli fit une pause interminable, scrutant chaque visage de ses yeux scintillants. Le regard d'aigle se fixa brusquement sur Kennedy qui, intimidé, baissa automatiquement les yeux. Jamais il n'avait pu soutenir l'intensité foudroyante du regard de cet homme parvenu au sommet à la force des griffes. La rumeur voulait que Dinoli ait impitoyablement lacéré tous ceux qui avaient pu gêner son ascension. La disparition brutale de Steward, dans un accident de voiture, dont Dinoli, lui, était sorti indemne restait un mystère... parmi d'autres. Pourtant, le seul fait d'être associé à cet homme, à quelque niveau que ce fût, était un honneur insigne. Les nouveaux clients s'avancèrent. Dinoli fit rapidement les présentations, désignant tour à tour les trois cadres dynamiques qui jaugeaient ses collaborateurs d'un air important.

— Hubbel, chargé de liaison, deuxième échelon ! Partridge, chargé de liaison, deuxième échelon ! Et enfin, le célèbre capitaine Brewster de la Direction des Expéditions Spatiales.

Confus, Kennedy se donna mentalement une petite tape sur le front. Il venait seulement de reconnaître le cosmonaute dont les exploits avaient défrayé la chronique récemment.

L'air menaçant, Dinoli se carra dans son fauteuil et avertit :

— Tout ce qui se dira ici doit rester strictement confidentiel. Compris ?

Treize têtes dociles acquiescèrent.

L'air triomphal, il enchaîna :

— Parfait !

Puis, avec une sorte de moue coquette :

— En guise de préambule, sachez que notre agence vient de remporter le plus gros contrat publicitaire de tous les temps !

Il fit une pause pour balayer l'assistance du regard, à la manière d'une star escomptant des applaudissements, et laissa tomber :

— Oh ! Bon nombre de concurrents ont été sollicités pour exécuter ce contrat. Mais nous avons gagné parce que nous sommes les meilleurs.

Levant fièrement le menton, il tonna :

— Il ne reste plus qu'à le prouver, messieurs !

Après une courte pause, il insinua sur le ton d'un instituteur s'apprêtant à distribuer des bons points :

— Bien entendu, j'ai prévu de vous accorder des avantages pécuniaires substantiels temporaires. Il ne tient qu'à vous de transformer ces privilèges non négligeables en droits permanents.

Grand seigneur, il conclut :

— Inutile de rappeler que la souplesse de notre organigramme permet d'envisager des promotions internes à tous les échelons, à certaines conditions, bien sûr.

Il se tut un moment, comme pour laisser à la douzaine de pauvres hères silencieux qui levaient vers lui des yeux intrigués, le temps de s'imprégner des implications financières d'un projet dont ils ignoraient encore tout. Quand il jugea la leçon comprise, il daigna enfin expliquer :

— Voici la situation en quelques mots : le capitaine Brewster revient d'un voyage spatial financé par la SDEE. Vous savez tous pour avoir lu les journaux, regardé la télévision que, sans l'héroïsme de l'homme qui est aujourd'hui parmi nous, les dernières expéditions de la SDEE sur Vénus et sur Mars auraient viré en catastrophes...

Kennedy fixait intensément le héros : un petit homme tout en muscles et à l'air impassible. Puis il revint à Dinoli dont la voix s'était maintenant modulée en un chuchotement presque imperceptible :

— Contrairement à ce que l'on croit, la dernière mission du capitaine Brewster n'était ni Vénus, ni Mars, mais Ganymède !

Les yeux luisants de malice, il précisa dans un sourire :

— Vous savez certainement qu’il s’agit de la plus importante des lunes de notre grand voisin planétaire, Jupiter.

Kennedy l’ignorait. Dinoli intercepta son expression intriguée et le foudroya du regard. L’espace d’une seconde, Kennedy se vit en train de remplir un formulaire à l’agence nationale pour l’emploi et s’empressa de retrouver sa mine impassible, malgré le petit tic nerveux qui semblait déformer sa lèvre inférieure.

Lourdement penché sur la table, Dinoli poursuivait à voix basse :

— Cette dernière mission est un secret. La direction de la SDEE a préféré ne pas ébruiter l’affaire, en raison de l’échec notoire des opérations Vénus et Mars.

Il se redressa et conclut :

— Bien entendu, le public saura tout, en temps voulu. Mais, pour le moment : motus !

Il pressa un bouton sur le tableau de contrôle au-dessus duquel sa main semblait toujours planer, désigna un grand écran qui venait de se dérouler au fond de la salle et informa :

— J’ai quelque chose à vous montrer !

À cet instant, deux assistantes en uniforme entrèrent, précédées d’une table roulante surmontée d’un projecteur.

Dinoli expliqua :

— Le capitaine Brewster a ramené de Ganymède un documentaire étonnant. J’aimerais vous le montrer avant de continuer.

L’appareil se mit à vrombir dans la salle, maintenant obscurcie. Tendue, intrigué, Kennedy regardait un générique plutôt austère défiler sur l’écran au rythme d’une musique de fond imitant des battements de cœur :

« Une Production de la Société de Développement et d’Exploration Extra-Terrestres. »

Puis, sans transition, un vaste champ de neige s’étendant à perte de vue sous un ciel bleu pâle surgit devant les spectateurs. Hébété, Kennedy fixait les nuages gris verdâtres qui tourbillonnaient dans l’air, au premier plan, puis les montagnes massives plantées au fond de ce décor absolument blanc. Sur un

long travelling révélant un sol congelé, la voix off et profonde de Brewster commentait :

— En ce moment, vous voyez la surface de Ganymède. La neige, mélange d'ammoniaque et de méthane, recouvre la quasi-totalité du planétoïde. Avec ses 5149 kilomètres de diamètre, Ganymède ne saurait être considérée comme une planète. Toutefois, nous avons découvert, incidemment que la pesanteur y est à peu près semblable à celle de la Terre. Ganymède a une écorce épaisse, probablement détachée du noyau de Jupiter au moment où le système s'est formé...

La caméra s'attarda sur les fines striures d'un rocher, plongea sur un petit lichen fermement agrippé au flanc d'une languette de basalte et remonta vertigineusement pour cadrer, en gros plan, une énorme boule menaçante qui semblait occuper la presque totalité du ciel. Kennedy sentit son estomac se soulever subitement et émit un hoquet de surprise. Peu rassuré, il louchait vers la chose monstrueuse suspendue devant lui, flairant une formidable effervescence sous les nuages gris perle qui l'enveloppaient.

Le commentateur précisa :

— Jupiter était à 650 000 kilomètres environ, au moment où ces images furent prises.

Au grand soulagement de Kennedy, la caméra quitta enfin l'énorme planète pour montrer, pendant cinq longues minutes, un paysage désespérément monotone. De la neige, encore de la neige. Rien que de la neige. Kennedy bâilla, regardant d'un air las les huit cosmonautes en combinaison qui maintenant occupaient l'écran, puis les images tout à fait conventionnelles du vaisseau spatial perché sur un grand rocher et photographié sous tous les angles. Avec une lenteur exaspérante, la caméra montrait maintenant les contours d'un lac de paraffine. Dédaignant les explications du commentateur, Kennedy, furieux, pensait : « Ça ! Un documentaire étonnant ! Dinoli se fout du monde. Faut toujours qu'il cherche à épater les gens. On sait, depuis longtemps, qu'il n'y a aucune vie animale sur... »

Il s'interrompit brusquement, sans bien savoir ce qui lui donna l'impression d'avoir reçu un coup violent à l'estomac : l'image qui avait tournoyé à une vitesse vertigineuse ? Les

créatures vaguement anthropomorphes qui s'étaient fixées sur l'écran, comme par enchantement, ou leurs yeux encapuchonnés dans des plissements de chair grisâtre, donnant un aspect étrange à leurs faces aplaties et sans nez ?

La mâchoire décrochée de surprise, Kennedy fixait les êtres aux reins ceints d'un bout d'étoffe qui semblaient le regarder avec une expression inintelligible.

Sur un ton de guide de tourisme blasé, Brewster informa, laconique :

— Les habitants de Ganymède ! Ils sont 25 millions répartis sur trois continents !

Médusé, Kennedy souffla :

— Pas possible !

Pendant cinq bonnes minutes, il crut que son cerveau alourdi par le cauchemar de la veille lui jouait des tours. Pourtant la boule qui, maintenant, lui nouait la gorge était réelle ; aussi réelle que la voix sonore du commentateur qui disait sur un ton égal :

— Les Ganys sont des « peuples » primitifs. Ils vivent dans des igloos, parlent une langue agglutinante, faite de grognements...

Kennedy n'écoutait plus. L'instant de surprise passé, il regardait froidement les quatre faces figées sur l'écran en se demandant où Dinoli voulait en venir. Il pensait : « O.K., pour le public, ce sera certainement une révélation de choc. On aura mis fin au nombrilisme débile de l'humanité persuadée qu'il n'y a que l'homme dans l'univers. Parfait ! Et après ? »

Le commentateur poursuivait :

— La société gany fonctionne sur le mode clanique, avec des rivalités tribales très prononcées. Les Ganys ne semblent éprouver ni crainte, ni sympathie pour nous. Le rapport de notre géologue indique que Ganymède est exceptionnellement riche en minerais radioactifs.

La projection se termina brutalement sur cette phrase apparemment sans rapport avec le reste. Elle frappa pourtant l'oreille de Kennedy très sensible à tout ce qui semblait tomber comme un cheveu sur la soupe. En moins de deux minutes, la salle avait retrouvé son aspect antérieur. Mais les collaborateurs

de Dinoli, eux, n'étaient plus tout à fait les mêmes. Perplexes, ahuris, ils attendaient visiblement une explication. Dinoli leur adressa un sourire amusé, et se tournant vers Hubbel :

— Eclairez mes hommes sur le sens de cette projection, je vous prie. Je crains qu'ils n'aient rien compris.

Le chargé de liaison toussota ostensiblement et expliqua sur un ton professoral :

— Vous venez de voir des extra-terrestres vivant sur une lune ayant la dimension d'un planétoïde. Comme on vous l'a dit, Ganymède regorge de minerais radioactifs. Or, la société que nous représentons a englouti des milliards dans la fabrication et le lancement de vaisseaux dans l'espace. Ce sont des expériences prohibitives. Il est donc normal que nous essayions de rentrer dans nos débours en exploitant les richesses du sous-sol gany. Ce que nous ferons en tant que signataire de la Charte des Nations Unies. N'est-ce pas, Partridge ?

Le deuxième chargé de liaison sembla se réveiller à cet instant. D'une voix traînante, il enchaîna, avec une moue dubitative :

— Il y a toutefois un hic : il se pourrait que nous ayons du mal à convaincre les ganys de nous laisser exploiter ces richesses...

Kennedy murmura :

— C'est donc ça ! On va certainement nous demander de faire une campagne percutante pour séduire des extra-terrestres !

Il sourit à cette idée. Se tourna vers Dinoli qui venait d'interrompre son client pour déclarer sur le ton de quelqu'un qui liquide une petite affaire :

— Oh ! Ne vous inquiétez pas ! Tout se passera très bien. Nous nous chargeons d'expliquer aux esprits égarés qu'il ne s'agit ni d'agression, ni d'impérialisme, mais d'une nécessité. L'humanité a besoin de ces minerais ! Ganymède doit devenir un protectorat !

Il s'interrompit pour menacer ses collaborateurs du doigt et tonna :

— Vous avez intérêt à le comprendre, messieurs ! La SDEE n'est pas une œuvre de bienfaisance. D'ailleurs, elle a déjà assez fait pour l'humanité. Mais, je n'insisterai pas sur ce point. Vous

êtes intelligents. C'est même pour cela que vous travaillez ici, au lieu de vendre des pâtes alimentaires dans une agence de troisième zone !

Les yeux pétillants de conviction, il expliqua :

— Dans notre métier, il faut plus que du talent pour sortir de la médiocrité des lessives et des voyages d'évasion sous les cocotiers. Ici, nous faisons de la publicité de grande classe ! En conséquence, je compte sur vous pour comprendre ce qui est en jeu : la survie de l'économie de notre planète ! C'est ce que vous devrez expliquer aux gens ! Vu ?

Sans attendre la réaction des collaborateurs, Partridge intercala :

— M. Dinoli a tout à fait raison de vous mettre en garde contre les illuminés qui dénonceront fatalement notre action, ignorant délibérément son bien-fondé. Il convient donc de prévenir de tels dérapages au moyen d'une campagne publicitaire adéquate. Mais là, messieurs, je vous laisse le soin de trouver des arguments percutants.

Dinoli approuva d'un signe de tête et précisa :

— Ce sera un travail de longue haleine. La campagne durera un an. Nous avons déjà établi un calendrier qui vous sera communiqué en temps voulu. Mais, pour l'instant, sachez que ce sera une campagne internationale, et que ces messieurs travailleront en étroite collaboration avec nous du début à la fin.

Il marqua une pause et revenant au chapitre des rémunérations :

— Nos statuts ne prévoyant pas plus de quatre hommes au deuxième échelon, j'ai opté pour une solution intermédiaire : les salaires seront augmentés d'un cran à tous les échelons, sans promotion formelle, pendant toute la durée de la campagne. En d'autres termes, les quatrièmes échelons percevront un salaire de troisième échelon et ainsi de suite. Des questions ?

Kennedy leva timidement la main, et bredouilla :

— Que devient le projet de la Compagnie Minière des Bauxites ?

Dinoli le foudroya du regard et articula entre des dents serrées :

— Je croyais avoir expliqué, en long et en large, que le contrat de la SDEE passait avant tous les autres ! Réglez la question des bauxites avec votre superviseur. J'ai d'autres chats à fouetter !

Retrouvant instantanément son sourire mièvre, il promena un regard bienveillant autour de lui et s'enquit :

— D'autres questions ?

Silence.

Au bout d'un moment :

— Parfait ! Vous pouvez partir, puisque tout est bien compris. Mais...

Il agita un doigt menaçant et conclut :

— Souvenez-vous qu'en aucun cas la SDEE ne doit regretter de nous avoir choisis !

Machinalement, Kennedy se joignit au groupe qui maintenant quittait la salle en silence. Il semblait plongé dans une sorte de concentration intense, mais sans objet. Un instant, il revit les faces des créatures inoffensives qui le fixaient tout à l'heure et secoua énergiquement la tête, pensa à Marge et conclut :

— Je doute que ce projet lui plaise !

CHAPITRE III

Les yeux mi-clos, Kennedy sirotait un apéritif au salon en écoutant de la musique. Il caressait son vieux chat d'une main distraite, reniflant de temps en temps le délicieux fumet de vrai rôti qui lui parvenait de la cuisine. Tout semblait l'inviter à oublier le quotidien pour savourer l'état de félicité dans lequel il baignait. Marge passa la tête par l'entrebâillement de la porte et lança :

— À table !

Kennedy vida son verre d'un trait, transféra le son de la salle de séjour à la cuisine, d'une pression sur un bouton de la télécommande et fonça dans la salle de bains. Les mains tendues sous le lave-mains automatique, il examinait d'un air peu rassuré le visage que lui renvoyait la glace : teint brouillé, traits tirés, poches sous les yeux. À trente-deux ans ! Il crut même déceler une ride naissante à la commissure des lèvres. Le faible ronronnement de l'appareil cessa. Kennedy secoua vivement ses mains comme pour les sécher, mais réalisa l'inutilité de son geste et s'arrêta. Il alla retrouver Marge à la cuisine.

— C'est Spalding que je ne comprends pas ! fit-il, relançant une conversation interrompue une heure plus tôt. On le propulse au troisième échelon du jour au lendemain, et il trouve le moyen de râler !

— Et si le projet ne l'intéressait pas ? Il n'y a pas que le fric dans la vie !

— Soit. Mais tout publicitaire digne de ce nom doit pouvoir se passionner pour n'importe quel produit. On ne fait pas de la pub pour se faire plaisir. Tu crois que j'étais branché sur les

populations du Nebraska quand j'ai accepté le dossier de la Compagnie Minière des Bauxites ?

Marge ne répondit pas. Kennedy poursuivit sur sa lancée :

— Pas du tout ! Et pourtant, en deux semaines, j'ai réussi à m'identifier à ce projet, au point que maintenant, je regrette de devoir passer à autre chose. C'est ça, la pub !

— O.K. Mais je suis convaincue que Dave a de bonnes raisons de ne pas être enthousiaste.

Kennedy répliqua, avec une pointe d'irritation :

— Oh ! M. Spalding a toujours de bonnes raisons de râler. C'est pas compliqué : il suffit qu'on soit pour, pour que, lui, soit contre. Pas étonnant qu'il croupisse au quatrième échelon depuis trois ans. Mais faut pas croire que ce soit un ringard. Loin de là ! Il n'a simplement pas l'esprit de maison. Et ça, Dinoli le sait ! Je suis certain qu'on l'a affecté au nouveau contrat uniquement pour le tester. À la moindre incartade : dehors ! Tu piges ?

— Oh oui ! De toute façon, j'ai toujours pensé que Dave était trop sensible pour travailler dans la pub.

Kennedy cessa de mâcher instantanément et s'étrangla :

— Parce que je ne suis pas sensible, moi ?

Ignorant délibérément la question, la jeune femme remarqua, sarcastique :

— Ta purée se refroidit, chéri.

Elle secoua la tête et ajouta tendrement :

— Bien sûr que t'es sensible, Ted... mais dans un style différent. Tu vois ce que je veux dire ?

— Pas du tout. Mais c'est pas grave. T'es seule à savoir ce que tu trouves à cet emmerdeur. Parlons d'autre chose, veux-tu ?

Le ton avait été sec. Marge décida de la boucler pour ne pas envenimer les choses. Après un long silence embarrassé, elle dit sur un ton désinvolte :

— Haugen est ravi de sa promotion, je parie ; demain, il débarquera sans doute dans une nouvelle bagnole !

— Certain ! Il est aux anges. Quand on a appris la nouvelle, j'ai cru qu'il allait avoir une attaque. De toute façon, Alf tuerait père et mère pour le fric si Dinoli le lui demandait.

Marge parut réfléchir un instant, puis, sur un ton pénétré :

— À propos, en quoi consiste ce nouveau contrat ? Tu ne m'en as rien dit et j'ai l'impression que vous devenez tous riches brusquement.

Connaissant d'avance la réaction de sa femme, Kennedy fit mine de ne pas comprendre. Le cerveau en ébullition, mais l'air innocent, il laissa tomber :

— Qu'est-ce que t'as dit ?

Marge répéta la question, coinçant Kennedy qui prétextait, une lueur ambiguë dans les yeux :

— Je ne peux pas t'en parler. C'est top-secret. Hélas...

Vexée, Marge railla :

— La confiance règne !

Dans une sorte de grognement las, Kennedy supplia :

— Ne le prends pas mal. Je ne t'ai jamais rien caché, tu le sais. Mais pour une fois, je ne peux rien te dire. C'est un secret professionnel. Comprends-le donc !

L'air moqueur, elle trancha :

— Ne t'énerve pas, mon vieux. Ne dis rien, si tu veux, mais Mary Haugen...

Kennedy coupa, sec :

— Mary Haugen ne te dira rien pour la bonne raison qu'elle n'en saura rien !

La mâchoire de Marge se fit anguleuse. Kennedy flanqua sa fourchette sur la table. La purée lui parut subitement indigeste. Il supplia une fois de plus :

— Marge, pour une fois, ne pose pas de questions, s'il te plaît !

— Et pourquoi donc ? Tu as quelque chose à cacher ?

La question était tombée comme un couperet. Embarrassé, Kennedy se tut, souhaitant que sa femme eût un peu moins de personnalité. Il la regardait débarrasser sèchement, en pensant à leurs huit années de mariage. Jamais il ne lui avait menti. La mort dans l'âme, il décida de se jeter à l'eau :

— Marge, assieds-toi, et écoute. Je vais tout te dire.

Elle s'exécuta comme une enfant, fixant Kennedy de ses yeux bleu limpide. Celui-ci eut un geste d'impuissance et avoua :

— Voilà. Il y a une expédition sur Ganymède, une des lunes de Jupiter. On y a trouvé des créatures intelli...

Il ne put terminer sa phrase. Marge avait bondi de sa chaise et s'écriait tout excitée :

— Formidable, fantastique ! Tu as des photos ? Ils ressemblent à quoi ?

Kennedy la fixait patiemment :

— Je peux continuer ?

Elle se rassit docilement. Il reprit :

— Je disais donc qu'on a trouvé des créatures intelligentes sur Ganymède. C'est une planète très riche en minerais dont nous avons absolument besoin. Mais les extra-terrestres s'opposent carrément à l'exploitation de ces richesses, pour des raisons idiotes sans doute : ils ne s'en servent pas. Quoi qu'il en soit, j'ai l'impression que cette histoire se terminera mal !

Anticipant la réaction de Marge qui le regardait sans rien dire, il s'empessa d'ajouter :

— À première vue, cela peut paraître dégueulasse comme projet. D'aucuns parleront d'agression, d'avidité, d'impérialisme ; mais c'est faux ! Archi-faux ! Nous avons bel et bien besoin de ces minerais...

Marge ne l'écoutait plus. Elle fermait les yeux, consternée. Kennedy, survolté, ne s'en rendait pas compte. Quand il eut terminé, il quêtâ son verdict d'un coup d'œil interrogateur. Elle secouait la tête, visiblement dépitée. Souffla :

— C'est curieux. Je n'ai jamais cru aux histoires de parapsychologie, à la prémonition. Et pourtant, il me semble que tu viens de me raconter ton cauchemar d'hier... la guerre. Celle que nous, Terriens, nous avons commencée. Tu te rappelles ?

Kennedy haussa les épaules. Dédramatisa :

— Tout de suite les grandes intégrations ! Il n'y aura pas de guerre ! J'ai seulement dit que nous pourrions être amenés à occuper les lieux, pacifiquement. Après tout, pourquoi laisser pourrir toutes ces matières premières là-bas ? C'est du gâchis, à mon avis !

Marge le dévisageait comme on scrute un monstre. Elle demanda avec une moue d'écœurement :

— Supposons qu'ils s'opposent à cette occupation, hein ? Ce sont des peuples primitifs, sans armes sophistiquées d'après ce

que j'ai compris. Que va-t-il se passer s'ils résistent ? Vous allez les massacrer pour les déposséder de leur bien !

Elle marqua une courte pause. Puis, sèchement :

— Je comprends que Dave ne soit pas enthousiaste ! Il a une âme, lui ! Une conscience ! Tu ris de Haugen qui ne pense qu'aux bagnoles comme s'il était fondamentalement différent de toi qui ne vois que tes primes ! Ta sacrée carrière !!!

Elle avait hurlé ces derniers mots avant de se précipiter vers la chambre. Kennedy l'y rejoignit peu après. Recroquevillée sur elle-même dans le divan convertible qui leur servait de lit, elle sanglotait. Il posa une main sur son épaule et murmura :

— Ne le prends pas comme ça, chérie. C'est un travail comme un autre ! Je ne vais pas tuer les Ganys, tu sais. Je ne serai même pas armé. Et de toute façon, que je le veuille ou non, les choses suivront leur cours. Mon avis ne compte pas. Alors, pourquoi t'en prendre à moi ? Pourquoi nous faire du mal à nous ?

Marge leva vers lui ses yeux rougis par les larmes et concéda :

— Mettons que j'aie eu tort de réagir comme je l'ai fait. Et n'en parlons plus.

Soulagé, Kennedy sourit. Il se pencha pour l'embrasser, rencontra des lèvres crispées et se dit que la soirée était compromise. Pourtant, il demanda sur un ton faussement enjoué :

— La partie de bridge, chez les Parksons, ça te dit toujours ?

— Non. Tu peux décommander.

Kennedy soupira. Il empoigna le téléphone, allégua un travail urgent à terminer le soir même, puis, raccrocha ; s'allongea en pensant : « La campagne durera treize mois. Si ça continue comme ça, je ne donne pas cher de notre ménage... Si seulement nous avions des enfants... elle serait moins branchée sur les grandes causes... »

Mais ils n'avaient pas d'enfants, et n'en auraient probablement jamais : une ligature des trompes après trois fausses couches. Pour se détendre, Kennedy décida de se concentrer sur le quintet de Boccherini qu'il aimait tant. Mais curieusement, il trouva cette musique agaçante et éteignit la

chaîne rageusement. Marge ne bougeait toujours pas. Sceptique, Kennedy proposa :

— On regarde la télé ?

— Si tu veux.

Il soupira, alluma l'énorme récepteur planté sur un meuble face au lit, sur une chaîne où une publicité folâtre passait. Bientôt, un présentateur aux dents étincelantes apparut et annonça sur un ton grave :

— Chers téléspectateurs, bonsoir. Dans un instant, vous allez pouvoir suivre un bulletin d'information spécial au cours duquel nos spécialistes commenteront, pour vous, la nouvelle sensationnelle révélée par le Président au cours d'une conférence de presse tenue cet après-midi, à la Maison-Blanche.

Marge s'était redressée pour écouter le présentateur qui poursuivait :

— Il s'agit, tenez-vous bien, de la découverte d'être intelli...

Se redressant vivement, Kennedy hoqueta :

— Déjà !

Le journaliste concluait :

— ... mais tout de suite, le documentaire extraordinaire, réalisé par l'équipe du célèbre capitaine Brewster !

Médusée, Marge suivait attentivement le film qu'avait vu Kennedy dans la matinée. C'était bien le même. À une différence près : le commentaire avait changé. Il crut reconnaître la patte d'Ernie Watsinski dans le texte qui maintenant coulait, sans heurt, sans bavure. Du vrai travail de professionnel !

Tout à coup, Marge se raidit en hoquetant de surprise. Les quatre faces aplaties et sans nez venaient de se fixer sur l'écran.

Elle souffla, hallucinée :

— Mais, ce sont des gosses ! C'est ça, les barbares que vous allez exterminer lâchement ?

Kennedy décida de minimiser :

— Mais non ! Mais non ! Tu déformes toujours ce que je dis. Qui parle d'extermination ? J'ai dit, et je répète, que la planète sera occupée pacifiquement et administrée de même, pour le bien des autochtones. Une sorte de protectorat, en somme.

Elle se retourna comme un fouet et cracha entre des dents serrées :

— Et s'ils ne voulaient pas être administrés, protectorés ?
Hein ?

Tout en parlant, elle fixait Kennedy avec des yeux flamboyants de rage, détachant chaque syllabe. On eût dit une tigresse. Quand elle eut terminé, elle tira rageusement le drap vers elle, se tourna de même et jeta :

— Bonne nuit !

CHAPITRE IV

Dès le lendemain, 4 mai 2044, la nouvelle, qui avait éclaté comme une bombe, plongeait dans un émoi indescriptible une planète Terre convaincue de son unicité depuis la nuit des temps. La presse internationale parlait de « manifestations sans précédent dans toutes les grandes capitales du monde ». New York, si inhumaine d'ordinaire, devenait brusquement le théâtre d'une effervescence post-révolutionnaire, inédite dans l'histoire de la vie américaine. Partout, les gens s'interpellaient dans une atmosphère de 14 juillet, commentaient, avec force détails, – et parfois avec une imagination délirante – la nouvelle étalée à la « une » de tous les journaux.

Mais, pendant que les esprits s'échauffaient, l'équipe de Dinoli amorçait ce que, à l'agence, on appelait déjà, « l'opération Ganymède ». Grand, maigre, presque dégingandé, Ernie Watsinski s'apprêtait à diriger une séance de travail dans son bureau, attendant pour commencer que le groupe soit au complet. Les yeux fixés dans le vague, il semblait ignorer superbement la douzaine de collaborateurs rassemblés autour de lui. Kennedy l'observait intensément, essayant peut-être de déceler ce qui le dérangeait chez cet homme indiscutablement bizarre : le petit sourire vicieux avec lequel il vous fixait derrière ses verres épais ; son crâne en forme de dôme surmonté de rares poils roux ou son port évoquant celui d'une longue araignée voûtée ? Tout en lui dénotait une espèce d'assurance mêlée de condescendance. Kennedy attribuait cela à l'indiscutable compétence de cet homme promu au deuxième échelon à 31 ans et certain de prendre la relève de Dinoli dont il avait – incidemment – épousé la fille unique.

À neuf heures pile, Watsinski sortit, comme par hasard, d'une réflexion profonde, regarda rapidement autour de lui et demanda de sa voix fluette mais nettement autoritaire :

— Qui a raté l'émission d'hier soir ?

Les membres de l'équipe échangèrent des regards qui semblaient vouloir dire : « Ne compte pas sur nous pour l'avouer. »

Watsinski grimaça un sourire satisfait et enchaîna :

— C'est exactement ce que nous attendons de vous. (Il ajouta avec une pointe de fierté dans la voix :) J'ai personnellement travaillé à la fabrication de cette émission, vous savez ?

Passant de la coquetterie au professionnalisme, il annonça :

— Vos collègues des 6^e et 7^e échelons ont passé la matinée à faire et à dépouiller des sondages. Ceux-ci ont révélé que la quasi-totalité des gens interrogés ont vu l'émission, que l'opinion publique se passionne pour Ganymède. Conclusion : l'intérêt existe, il ne reste plus qu'à le canaliser ! Est-ce clair et limpide ?

Il leva un sourcil interrogateur vers l'assistance comme pour attendre leurs réactions, mais sans donner le temps à quiconque de parler :

— Désormais, vous travaillerez sous mes ordres ! Décision du patron. Des questions ?

Silence.

— Bien. Maintenant, nous avons une heure pour trouver des concepts. J'attends les suggestions.

Kennedy se surprit à lever la main le premier pour déclarer d'une voix mal assurée :

— J'ai quelques idées générales, rien de bien défini, mais je...

Sur un ton irrité Watsinski coupa :

— Je ne vous demande pas de me proposer une stratégie, mais des concepts ; vu ?

Kennedy s'humecta les lèvres et reprit, visiblement gêné :

— Bien. Ma femme et moi, nous avons regardé l'émission hier soir. Sa première réaction, à la vue des Ganys, a été un sentiment de pitié, de compassion maternelle. Je suggère par conséquent de fouiller dans ce sens, de présenter ces créatures comme des gosses à protéger.

Watsinski apprécia d'un ton neutre :

— Intéressant, intéressant... Qu'en pensez-vous, Haugen ?

Tel un bulldozer déchaîné Haugen protesta, catégorique :

— Je suis totalement opposé à cette idée : ma femme a eu exactement la même réaction. Elle a même trouvé les Ganys « mignons » ! Mais les sondages montreront qu'il s'agit là d'une réaction universelle ! Suivons l'idée de Ted : donnons des Ganys l'image de moutons égarés à protéger absolument. Mais qu'arrivera-t-il s'ils décident de riposter au moment de l'occupation ? Et surtout, que dira l'opinion si cette affaire débouche sur un massacre sanglant ?

Haugen fit une courte pause pour balayer l'assistance d'un regard important, puis enchaîna sur un ton ferme :

— Ce que je veux dire est très simple : l'idée de Ted ne vaut pas un clou parce que les gens ne comprendront pas qu'on liquide subitement des créatures inoffensives. Il se pourrait même que le gouvernement ait une révolution sur les bras !

Surpris par la véhémence de son propre ton, Haugen s'arrêta de parler pour regarder Watsinski qui se passait pensivement un doigt sur son long nez incurvé. Au lieu de regarder Haugen, le supérieur hiérarchique posa des yeux froids sur Kennedy et fit sèchement :

— Voyez la faille de votre proposition ? Réfléchissez donc avant de parler !

Gêné, Kennedy hochait la tête. Peut-être valait-il mieux préparer le public au pire... Dans le doute, il s'abstint, attendant les réactions des autres. Ils semblaient paralysés par la peur, à l'exception de Haugen qui s'apprêtait à intervenir lorsque Watsinski coupa, en tambourinant nerveusement des doigts sur la table :

— Un instant ! Qui est d'accord avec Kennedy ? Autant en avoir le cœur net...

Silence.

Au bout d'un moment, ce fut Spalding, qui, dans un élan de témérité, énonça fermement :

— Je suis d'accord avec Ted.

Tous les regards se tournèrent instantanément vers le jeune homme qui, enflammé, précisait :

— Je ne vois pas pourquoi il faut prévoir un massacre ! Puisqu'il faut absolument occuper Ganymède — ce que je ne comprends pas du reste — pourquoi ne pas le faire pacifiquement ! C'est mille fois mieux, à mon avis !

— Qui a demandé votre avis, Spalding ?

La voix avait été chargée de colère glacée. Tout comme les yeux qui maintenant fixaient le jeune homme. Watsinski avait grimacé une sorte de sourire. Quand il reparla, son ton était plus aigre, plus méprisant que jamais :

— Spalding, cracha-t-il, ma patience a des limites. Vous avez la chance de n'être qu'un quatrième échelon miteux. Mais puisque vous êtes parmi nous, sachez, pour votre gouverne, que nous sommes ici pour tenter d'orienter l'opinion publique dans un sens bien précis et non pour ajuster les décisions de la SDEE à nos convictions personnelles. Il se trouve que ces gens-là nous paient pour faire un boulot précis. Est-ce clair et limpide ?

Spalding ne répondit pas. Les poings serrés sur sa chaise, la mâchoire crispée, il fixait obstinément ses chaussures. Pourtant Watsinski crut bon de lui assener une dernière remarque cinglante. Il ajouta sur le même ton de pisse-vinaigre :

— Vos raisonnements débiles vous ont déjà valu des déboires, si mes souvenirs sont bons. Je vous conseillerais donc de vous éclaircir les idées si vous voulez continuer à travailler ici, fiston.

Kennedy loucha rapidement vers Spalding. Il était pâle comme un linge, impassible à l'exception de ses narines qui palpaient de rage. Watsinski, lui, avait déjà repris, comme si de rien n'était :

— Allez, allez, des idées ! On ne peut pas dire que ce soit très brillant jusqu'ici !

Avec une moue craintive, Lloyd Presslie suggéra :

— Je propose de présenter les Ganys comme des monstres peuplant une planète de glace. C'est, en effet, une démarche plus sûre que celle qui consiste à tabler sur l'instinct maternel. Il faut un axe psychologique inébranlable ; or, tout le monde sait qu'il est plus facile de susciter la haine que l'amour. Les gens n'auront aucun mal à haïr les gueules d'angoisse qu'ils ont vues hier à la télé ! En outre, il n'est pas sûr que l'Américain moyen

tout excité aujourd'hui par la nouvelle, soit prêt, demain, à accepter que les Ganys soient aussi intelligents que lui. Donc compte tenu de tout ceci, je suggère que les Ganys soient présentés d'emblée comme des barbares sanguinaires.

Watsinski, qui n'avait cessé de hocher la tête en écoutant Presslie, accueillit la suggestion avec un vaste sourire révélant une dentition jaunâtre et inégale. Mais, quand il commenta, avec une certaine réserve : « C'est pas mal, creusez davantage dans cette direction », Kennedy eut la certitude que les dés étaient pipés. Que, sans le savoir, Presslie avait énoncé les grandes lignes d'un plan déjà tracé par Dinoli et son brain-trust ; les créatifs devant l'ingurgiter de gré ou de force, sous la férule de Watsinski. Kennedy décida de ne pas déclouer des dents jusqu'à la fin de la réunion. À midi, il se rendit à la cafétéria, introduisit sa carte de restaurant dans l'appareil de vérification d'identité, et recueillit, quelques instants après, un plateau de troisième échelon sur un tapis roulant. Il examina rapidement le contenu de ce qu'on lui servait pourtant tous les jeudis : steaks à base d'algues, crudités synthétiques, une tasse de vrai café, pâle et insipide. Comme il empochait sa carte, quelqu'un le bouscula, manquant renverser son plateau. Furieux, il se retourna sur...

Spalding qui, un plateau à la main, lui grimaçait un sourire désolé. Kennedy loucha vers le plateau du jeune homme et détourna aussitôt le regard. Jamais il n'aurait voulu revoir un repas de quatrième échelon. La simple vue du maigre brouet qu'il avait avalé pendant des années, en guise de potage, lui donnait la nausée. Comme Spalding détaillait son menu avec envie, Kennedy demanda, embarrassé :

— Qu'y a-t-il, Dave ? Tu veux me parler ?

Le jeune homme hocha la tête :

— Si cela ne te dérange pas.

Kennedy haussa les épaules et désigna de la tête une table en retrait, pour le cas où Spalding serait en veine de confidences gênantes.

Quand ils furent installés, le jeune homme le regarda directement et fit :

— Puis-je te parler en toute franchise, Ted ?

Visiblement mal à l'aise, Kennedy lança :

— Bien sûr. Bien sûr. Qu'est-ce qui te turlupine ?

— L'opération Ganymède, voyons !

Feignant de ne pas comprendre, Kennedy soupira :

— T'as raison, c'est un boulot considérable, bientôt, nous serons tous sur les genoux.

Outré, Spalding s'étonna :

— C'est tout ce que tu trouves à dire !

Kennedy ignora superbement les yeux pétillants de passion qui semblaient vouloir le sonder et répondit le plus calmement du monde :

— Ben ouais ! Qu'y a-t-il d'autre à dire ?

On eût dit que Spalding n'attendait que cela pour exploser :

— Mais, c'est la plus grande trahison de tous les temps ! La plus grande crapulerie du monde ! Cette affaire pue d'un bout à l'autre. La SDEE veut priver des créatures innocentes de leur droit ! De leur bien ! Par la force ! Comment peut-on accepter de convaincre le public du bien-fondé d'un tel acte de barbarie ?

Le jeune homme avait débité sa tirade d'une seule haleine. Kennedy crut un moment qu'il allait s'étrangler de rage. Il le laissa reprendre son souffle et remarqua sur un ton dégagé :

— Je ne vois toujours pas où est le problème. Ganymède est un produit commercial comme un autre. Après tout, pourquoi vendre la lessive machin en toute bonne conscience et se taper la tête contre les murs à propos de créatures vaguement humaines qui ne nous sont rien ?

La voix se fit profonde, presque paternaliste :

— Écoute, Dave, si tu tiens absolument à introduire des considérations morales dans cette affaire, personne ne te suivra. Comprends qu'il y a non seulement de gros sous en jeu, mais aussi une machine puissante décidée à aller jusqu'au bout de son entreprise. Et puis, personne n'est tout à fait blanc dans cette agence, pas même moi. Regarde le contrat de la Compagnie Minière des Bauxites...

— Mais c'était autre chose, coupa Spalding sur un ton irrité. Cette fois-ci, il ne s'agit plus de raconter des petits bobards à propos de risques de pollution, mais d'aider à tuer des créatures

qui ne demandent rien. Tout cela par pure avidité. Moi, je n'ai aucune envie de tremper dans cette affaire. Je démissionne !

— Du contrat ou de l'agence ?

— De l'agence !

Kennedy se contenta de hocher la tête d'un air pensif. Spalding lui avait toujours paru trop fougueux, immature même. Au bout d'un moment, il cessa de mâchonner son steak et fit :

— Mais pourquoi me dire tout ceci à moi ?

Spalding eut un geste vague :

— Je sais que nous ne sommes pas des intimes, mais j'avais besoin de parler à quelqu'un qui me comprenne. J'ai écouté ton intervention tout à l'heure, et je voulais te soutenir quand Watsinski m'a cloué le bec. Mais cela ne m'empêche pas de penser que cette affaire est dégueulasse. Demande donc à Marge...

— Laisse ma femme en dehors de tout ceci. O.K. ? coupa Kennedy furieux.

Puis, retrouvant son calme :

— Tu quitterais vraiment l'agence à cause de ce contrat ?

— Oui. Je suis un créatif publicitaire, pas un assassin. J'ai passé mon temps à esquiver des tas de crapuleries, dans cette maison, bien content de rester à l'ombre. Et voilà-t-il pas qu'on me sort de ma planque pour me confier des responsabilités. Mais je n'ai rien demandé, moi. J'ai toujours pas compris ce qu'ils me veulent !

— Ils veulent te tester, c'est évident.

Spalding eut un reniflement sec et sans humour. Les yeux étincelants de défi, il cracha :

— Me tester ? Ils verront de quel bois je me chauffe ! Je suis certain que tout était manigancé d'avance. C'est même pour cela que Watsinski m'a rabattu le caquet comme il l'a fait. Mais il ne me fera pas le coup deux fois, c'est moi qui te le dis ! Ces parodies de réunions créatives spontanées me donnent la nausée. (Il eut un sourire amusé et conclut :) Je ne suis pas dans la pub pour rien.

— Soit. Mais, je te conseille de réfléchir avant de démissionner. Dinoli a le bras long. Tu seras grillé, fait comme

un rat, dès que tu auras franchi la porte. Et après cela, je doute que tu trouves ne serait-ce qu'une place d'éboueur dans tout le pays. Dinoli déteste qu'on le brave.

— Je le sais. De toute façon j'ai pas l'intention de chercher un autre emploi.

Kennedy ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment d'inquiétude face à l'entêtement de Spalding. Il le savait pénible, certes, mais pas inconscient à ce point.

— Et alors ? Que feras-tu pour vivre ? s'enquit-il posément.

— J'écirai.

Kennedy décida de lui ôter ses illusions sur-le-champ :

— Oublie la télé : Dinoli a des relations dans ce secteur. Quant au journalisme, inutile d'y songer, le frère de Dinoli contrôle 80 % des quotidiens publiés dans ce pays.

Spalding regarda fixement Kennedy qui croyait lui avoir cloué le bec et annonça :

— Je vais écrire des livres, de vrais romans ! Pas des scénarios ou des articles. Des livres ! J'ai toujours rêvé de devenir écrivain. Tu comprends ?

Atterré, Kennedy secouait la tête. Spalding poursuivait sur un ton triomphal :

— C'est vrai, j'ai toujours rêvé de devenir célèbre. D'ailleurs, on ne peut pas dire que je manque de talent.

— O.K. Mais, même en supposant que ton premier bouquin soit un best-seller, où iras-tu avec deux mille dollars environ par an ? Par les temps qui courent, deux mille dollars, c'est pas bézef !

— C'est pas grave, je m'en sortirai quand même.

Kennedy se fit l'effet d'un homme essayant de sauver quelqu'un de la noyade malgré lui.

À bout d'arguments, il demanda :

— T'as pas envie de te marier ? T'as bien une petite amie, des projets...

Spalding coupa, sur un ton désabusé :

— Oh ! ma petite amie peut attendre. Elle attend déjà depuis si longtemps... Nous avons pensé au mariage, mais c'est pas facile...

— Justement, persistez ! Une vie familiale te stabilisera. J'espère que t'as parlé à personne de ton désir de démissionner ?

Spalding secoua la tête :

— Non. J'attendais la réunion de ce matin. Je t'avoue que je suis déçu...

— O.K. Mais fais pas de bêtises. Reste encore un peu. Le temps de réfléchir à tête reposée...

Kennedy cessa brusquement de parler, se demandant pourquoi il se donnait tant de mal à convaincre Spalding. Ce n'était pas son affaire, après tout. Il conclut néanmoins :

— Ne rue pas dans les brancards. Donne-toi une quinzaine de jours, histoire de voir venir.

Après un long silence maussade, Spalding secoua la tête et admit :

— T'as peut-être raison, Ted. À la réflexion, il se pourrait que je puisse avoir une influence positive sur ce projet.

Il eut un sourire amusé et taquina :

— Toi, t'es totalement acquis aux principes de l'agence, hein ? Entièrement dévoué à Dinoli, à ce que je vois.

Kennedy eut un sourire averti et dit :

— Dinoli n'est pas un saint, c'est vrai. Mais je ne suis pas un ange non plus. Disons simplement que je ne crois pas beaucoup à la vertu. Alors, je garde mon boulot, la conscience tranquille.

— C'est ce qu'on dit... murmura le jeune homme si bas que Kennedy dut tendre l'oreille et demander :

— Pardon ?

Spalding s'était déjà levé et s'apprêtait à partir. Il lança :

— Oh rien ! Cette conversation m'a aidé à voir clair. Merci, Ted.

Kennedy le regarda s'éloigner en pensant :

— Quelle innocence ! Avoir une conscience de nos jours : Quel luxe ! Je sais que ce contrat est... dégueulasse. Mais, à quoi bon le crier sur les toits ? On me cognera fatalement. Alors, bouclons-la.

CHAPITRE V

Dès la deuxième quinzaine de mai, tous les créatifs étaient délestés des contrats secondaires pour s'occuper exclusivement de la campagne ganymède. Watsinski distribua les rôles au cours d'une séance de travail réunissant tous les échelons :

— Mc Dermott ! Contactez les médias ! Je veux des spots TV et des annonces radio à toutes les heures de grande écoute ! Plus, deux pages dans tous les grands quotidiens pendant trois mois ! Kauderer ! Occupez-vous de la liaison avec les grosses légumes des Nations Unies, ramenez-moi le soutien de tous les représentants des institutions les plus influentes de la ville, les curés compris ! Poglioli ! Je veux des sondages bien faits ! Posez des questions fermées, je veux des réponses claires, des positions tranchées, vu ? Kennedy, Haugen, Spalding, Presslie, Cameron, Richardson, Fleischman, Lund et Whitman ! Attendez mes ordres !

Les fonctions étaient clairement définies. La tâche la plus importante – la production idéologique – incombant à l'héritier présomptif de Dinoli, chargé de dicter le contenu des messages publicitaires aux troisièmes échelons. Cela ne faisait aucun doute. Mais, d'ordinaire, dès qu'un contrat tombait, l'agence prenait aussitôt l'aspect d'une ruche bourdonnante : on se pressait, on s'activait dans tous les sens pour respecter, coûte que coûte un calendrier contraignant. Mais cette fois-ci : rien de semblable. Les réunions traînaient en longueur. On se bornait à émettre des propositions rejetées avant même d'être examinées. Parfois même, les séances se terminaient en queue de poisson, Watsinski semblant se contenter de communiquer des dates au compte-gouttes. Au bout de quelque temps, Kennedy obtint un

calendrier d'une précision effarante. Il s'abstint de le montrer à Marge : les choses étant bien trop claires :

21 mai : lancement de la campagne. Moyens : affichage TV. Radio. Cinéma. Quotidiens. Presse à sensation et presse féminine.

8 juillet : Opinion publique chauffée à blanc. Deuxième phase de l'opération : diabolisation des Ganys.

17 septembre : Intensification de la campagne. Cible : les récalcitrants éventuels.

22 septembre : Début de la phase « soutien à la SDEE ».

11 octobre : Incident opportun. La SDEE demande l'intervention de l'armée des Nations Unies.

17 octobre (au plus tard) : débarquement des troupes sur Ganymède.

Connaissant d'avance la réaction de sa femme, Kennedy laissa prudemment ce calendrier au bureau. Elle protesterait certainement, comme Spalding, qui maintenant travaillait, avec Haugen, dans le même bureau que lui. L'atmosphère n'y était pas précisément détendue. Kennedy avait l'impression de passer son temps à essayer de prévenir une rixe entre les deux hommes, protégeant Spalding qui, en dépit de sa grande gueule, n'aurait pas fait le poids devant la masse charnue de Haugen. Ils travaillaient tous en silence lorsqu'une secrétaire leur apporta des enveloppes contenant un mémo de Dinoli. Après en avoir lu le contenu, Spalding brandit la note et ironisa :

— Ça y est, braves conquérants, nous allons enfin avoir du sang : l'heure du massacre approche !

La réaction de Haugen ne se fit pas attendre. Il se tourna comme un fouet vers Spalding et menaça :

— Que veux-tu dire au juste ?

Ça sentait la bagarre. Kennedy s'esclaffa sans gaieté réelle :

— Ah ! Sacré Dave ! Toujours pessimiste. À l'entendre, on dirait que nous allons exterminer les Ganys !

Les yeux étincelants de fureur, Spalding répliqua :

— On le croirait à moins ! Cette agence me...

— Je ne te le fais pas dire : elle me fascine moi aussi, coupa Kennedy, sachant très bien que les mots étouffés étaient certainement : « me sort par les narines ».

Feignant de se pâmer d'admiration, il se tourna vers Haugen qui fixait Spalding avec des envies de meurtre et fit :

— Dinoli est un crack, hein, Alf ? Ce type m'épate. Il est capable de concevoir un calendrier six mois à l'avance sans se gourer sur les projections de tendance. Chapeau !

Haugen eut une moue dédaigneuse et lança :

— Me fais pas rire, Ted ! Dinoli est certainement un crack, mais pas pour cela. Moi, je l'admire, parce que c'est un requin. Un piranha, même. Ça m'est égal qu'il m'entende : j'aime sa férocité !

Spalding blêmit instantanément et souffla, peu rassuré :

— Vous croyez qu'il y a des micros ici ?

Haugen répondit sans sourciller.

— C'est normal, au troisième échelon ! À ce niveau, on ne peut pas se permettre de nourrir des traîtres.

Il fixa froidement Spalding qui s'était promptement remis au travail et conclut :

— Moi, je n'ai rien à me reprocher. Je ne crache pas dans la soupe.

Kennedy se leva brusquement et demanda :

— Dis donc, Dave, tu peux venir m'aider une seconde ? J'ai des documents à ramener de la bibliothèque.

Sans lever le nez de ses papiers, le jeune homme lança :

— Sonne un porteur ! C'est tellement plus simple.

Kennedy vint se planter devant lui et lui écrasa le pied en insistant lourdement :

— Non, c'est confidentiel. J'ai pas confiance en ces gars.

Spalding le suivit à contrecœur. Dès qu'ils furent dans le couloir, Kennedy le saisit par le bras et souffla :

— Écoute, Dave, il vaut mieux garder tes plaisanteries pour toi. Elles ne sont pas du goût de tout le monde.

Spalding émit un petit gloussement et fit :

— Vraiment ?

— Oui, vraiment ! En ce moment t'es considéré comme un troisième échelon. Et à ce niveau, Dinoli ne pardonne rien. Haugen pourrait lui rapporter tes propos ou te flanquer son poing sur la figure. Attention, Dave !

Toujours sur le même ton, Spalding répliqua :

— Elle est bonne, celle-là ! C'est interdit de critiquer un contrat pourri, peut-être ?

— Quand on n'a pas le courage de ses opinions, oui ! Barre-toi si tu veux, mais ne reste pas là à faire des mots d'esprit douteux sur les gens qui te nourrissent. Au fait, que sont devenues tes ambitions ? Tu voulais devenir écrivain, non ? Je crois qu'il est grand temps de te reconverter : tu ne feras pas de vieux os, ici.

— C'est toi qui le dis ! J'ai décidé de rester.

Le jeune homme avait dit cela avec une sorte de sourire ambigu dont le sens échappa à Kennedy qui lui tapota l'épaule et dit :

— Voilà qui est raisonnable. J'ai toujours su que tu mûrirais un jour. C'est si puéril de...

— Me bassine pas avec tes sermons, Ted. J'ai pas « mûri » en quarante-huit heures !

— Alors, pourquoi restes-tu ?

Spalding hésita un peu, puis cracha entre des dents serrées :

— Pour le fric, si tu veux le savoir ! Actuellement, je touche le salaire d'un troisième échelon. Encore quelques mois de ce régime et je serai plein aux as, libre de faire ce que je veux.

Les yeux embrasés par une passion indéfinissable, Spalding conclut :

— C'est cela ! J'ai décidé de combattre le fanatisme par le fanatisme !

Kennedy ne voyait pas très bien le rapport, mais il préféra ne pas interrompre Spalding qui, maintenant, avait repris ses airs d'intellectuel présomptueux pour demander :

— Et alors, ce petit boulot à la biblio, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

— Ce n'était qu'un prétexte pour...

Kennedy n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Spalding lui avait cloué le bec avec un :

« Ça te dérangerait que je retourne à mon travail ? » franchement insolent. Ahuri, il le regarda s'éloigner un moment, secouant la tête et souffla incrédule :

— Vraiment culotté, ce gars !

Il regagna le bureau en pensant au cynisme dont Spalding avait fait preuve. Désormais, il ne pourrait plus le considérer comme un jeunot fougueux et sans consistance. Spalding était capable de bouffer et de cracher dans la soupe, sans la moindre gêne. Il fallait donc s'en méfier. Au bout du couloir, Kennedy aperçut Haugen devant le distributeur de boissons et l'y rejoignit. Il consulta négligemment sa montre et demanda, pour dire quelque chose :

— Au fait, c'est à quelle heure, la réunion ?

— Dans une demi-heure. Pourquoi ? T'as des idées géniales ?

Kennedy répondit, pince-sans-rire :

— Super-géniales, mon vieux. Je tiens deux concepts qui plairont certainement à Watsinski.

Puis, sans réfléchir, Kennedy demanda... un peu trop vite :

— Au fait, Alf, que penses-tu de toute cette affaire ?

À l'air ahuri dont Haugen le regarda on eût dit que Kennedy avait tenté de l'impliquer dans un complot contre le Grand Patron. Il battit des cils comme pour marquer son incompréhension et fit :

— De quelle affaire veux-tu parler ? Je ne comprends pas.

Kennedy déglutit, regrettant d'avoir posé la question. Mais faute de pouvoir reculer, il bredouilla :

— Ben... du contrat Ganymède. Je voulais savoir si tu trouves cela moral ou pas.

Haugen le fixa longuement sans répondre. Pour la deuxième fois en un mois, Kennedy se vit en train de remplir une demande d'emploi. Haugen était un inconditionnel de l'agence. À 40 ans, il savait sa carrière terminée. Il lui suffisait de se tenir tranquille pour être assuré de finir troisième échelon. Jusqu'à quel point espionnait-il ses collègues pour le compte de Dinoli ? Kennedy n'en savait rien, bien que les réactions de Haugen confirmassent cette rumeur. Au bout d'un moment, le gros homme eut un sourire malicieux et fit :

— J'ai compris. C'est Spalding qui t'a contaminé.

Kennedy s'empressa de rectifier :

— Pas du tout. C'est ma femme qui m'inquiète. Elle s'intéresse beaucoup aux problèmes sociaux. Quoi que je dise,

elle ramène toujours Ganymède sur le tapis. Alors, parfois, il arrive que je ne sache plus que penser.

Haugen parut sincèrement choqué :

— Tes propos me surprennent, Ted. T'es troisième échelon à 32 ans. Tu te palpes 30 000 dollars par an, sans parler des primes et de la belle carrière qui t'attend.

Kennedy haussa les épaules et coupa :

— C'est pas en me passant de la crème que tu répondras à ma question, Alf.

— Je n'ai aucune raison de te flatter, mon vieux ! Beaucoup de gens, en commençant par Dinoli, savent ce que tu vauds. Je ne serais pas surpris qu'on te bombarde deuxième échelon à la fin de ce contrat, et tu oses te demander si c'est bien ou si c'est mal !

Comme pour souligner le manque de perspicacité de Kennedy qui le regardait d'un air pensif, Haugen partit d'un gros rire et ajouta :

— Voyons, qu'est-ce qu'on te demande ? De raconter aux gens que Ganymède est peuplée de créatures barbares. Et alors ? Pour trente mille dollars par an, tu crois que ça ne vaut pas la peine de se remuer un peu ?

Kennedy se contenta de sourire, estimant qu'il en avait trop dit. Une demi-heure plus tard, l'équipe, presque au complet était dans le bureau de Watsinski, qui sembla se réveiller, précisément au moment où Richardson, arrivé avec une minute de retard, tentait de se faufiler discrètement dans la pièce :

— Qui n'a pas son calendrier ?

Personne ne réagit. Watsinski enchaîna à sa manière expéditive :

— Bien. Nous sommes à une semaine du lancement. Vous avez eu une semaine pour réfléchir. J'écouterai vos suggestions tout à l'heure. Sachez que les choses ont avancé. Joe Kauderer vous lira le rapport de ses activités tout à l'heure chez Dinoli. Il a notamment réussi à contacter les directeurs des grandes chaînes de télé et de radio.

Il fit une courte pause, inspira profondément comme pour prendre des forces. Quand il reparla, la voix était chargée d'émotion, presque tremblante. Kennedy se demandait quelle

nouvelle pouvait avoir bouleversé subitement cet homme glacial d'ordinaire. Il ne tarda pas à le savoir. L'air grave, Watsinski disait :

— Vous avez eu une semaine pour réfléchir, pour affiner vos idées. Vous le savez, chez nous, la publicité est considérée comme de la création artistique. Une campagne bien conçue est, en effet, une œuvre d'art comparable à un Rembrandt, à une symphonie de Beethoven.

Il marqua une courte pause et enchaîna sur un ton presque larmoyant :

— Si quelqu'un parmi vous ne sent pas le contrat Ganymède de toutes ses fibres, qu'il le dise tout de suite. Inutile de continuer si l'on est pas convaincu de pouvoir donner le meilleur de soi-même. On n'est pas créateur à moitié ! Il faut de la conviction, de la foi !

Kennedy jeta discrètement un coup d'œil à Spalding qui, derrière un masque d'impassibilité, fixait la mine bouleversée de Watsinski avec une moue qui semblait vouloir dire : « bon comédien, mais mauvais théâtre ».

Watsinski avait ôté ses lunettes pour balayer l'assistance d'un regard humide et avait demandé :

— On peut compter sur tout le monde, n'est-ce pas ?

On entendit de faibles « oui » dans l'assistance visiblement émue ou affligée par ce numéro de veuve éplorée. Seul Haugen, fidèle à lui-même, avait barytonné son approbation.

Mais cela sembla suffire à Watsinski, car il enchaîna aussitôt sur son ton de pisse-vinaigre :

— La dernière fois, nous avons esquissé une série d'approches possibles. Et si mes souvenirs sont bons, nous avons retenu la suggestion – brillante – de Presslie préconisant de présenter les Ganys sous un angle antipathique, pour prévenir les réactions fâcheuses au moment décisif. Comment voyez-vous les choses concrètement ? Richardson, je vous écoute !

À cet instant, Kennedy pria pour que son collègue ait potassé son sujet sous peine de le payer très cher. Watsinski adorait clouer le bec aux troisièmes échelons. Mais cette fois-ci, il tombait bien mal. Grand, sec, presque chauve, Richardson était

ce qu'on pouvait appeler un « branché » de la pub, passionné d'études de motivations et de marketing, et de médias. Il sortit, de son attaché-case, une pile de documents bourrés de graphiques complexes et dit :

— J'ai pensé à une série d'approches multi-sectorielles, c'est-à-dire visant plusieurs cibles à la fois. Mais, pour l'instant, je ne parlerai que de l'approche enfantine à travers les médias. Nous pourrions, par exemple, introduire de la propagande anti-Ganymède dans les dessins animés du mercredi, selon la fréquence suivante.

— Ça ira, ça ira ! coupa Watsinski visiblement contrarié d'avoir raté son coup. Il ajouta : Finissons-en avec les axes psychologiques, nous parlerons stratégie globale plus tard.

Haugen prit la parole pour suggérer :

— Pourquoi ne pas introduire des éléments de propagande systématiquement pro-gany dans les journaux et émissions destinés aux pays les moins cotés dans l'opinion publique américaine ? Si ces pays sont pour, les gens seront automatiquement contre !

Watsinski approuva cette idée et désigna Fleischman : une sorte de mathématicien de la publicité dont les démonstrations absconses semblaient relever de la cabale. Pour l'essentiel, Kennedy crut comprendre que Fleischman proposait d'élargir la cible aux lycéens et aux enfants de la maternelle. Ce fut enfin au tour de Kennedy de parler. Il desserra nerveusement sa cravate et tenta d'expliquer sur un ton mal assuré :

— J'ai conçu un plan recouvrant la plupart des suggestions émises jusqu'ici. C'est pourquoi je me demande si cela vaut la peine de...

Watsinski venait de l'interrompre pour placer :

— Mais nous sommes tout ouïe, cher ami.

Kennedy reprit, visiblement perturbé :

— Voilà, je propose de créer un homme ou un groupe susceptible de cristalliser l'intérêt du public. Actuellement, qui y a-t-il sur Ganymède ? Une vingtaine de chercheurs, de savants : des scientifiques en somme – de sexe masculin, en plus – on n'émeut pas les foules avec ça. Si ces hommes venaient à mourir dans un affrontement avec les Ganys, le public s'en foutra, à la

limite. Mais, imaginez un instant qu'on leur apprenne qu'il y a des femmes et des enfants là-haut : la moindre nouvelle malheureuse prendra des proportions fantastiques !

Kennedy marqua une courte pause pour consulter Watsinski, puis ses collègues du regard. Aucune réaction. Il conclut néanmoins :

— Voici ce que je propose concrètement : nous pourrions faire croire à l'existence d'une colonie – une centaine de bonnes âmes courageuses.

Il est évident que cette colonie n'existe pas. Mais, ça, le public n'a pas à le savoir ! Il suffira de la rendre crédible pour pouvoir manipuler les gens à volonté, nous pourrions même mesurer l'impact de la campagne grâce aux réactions induites par divers moyens.

Kennedy consulta une fois de plus l'assistance du regard sans trop savoir que penser des visages médusés ou ahuris qui le fixaient. Il s'attendait presque à entendre de gros éclats de rire lorsque Watsinski s'exclama, nettement admiratif :

— Fantastique ! Absolument épatant, Ted ! C'est ce que j'appelle de la publicité de grande classe !

Kennedy n'en crut pas ses oreilles ; entendre cela de la bouche d'un homme dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'était pas prodigue en compliments !

Quoi qu'il en fût, l'appréciation de Watsinski déclencha un flot de suggestions inattendu, accélérant brusquement une réunion plutôt morose jusqu'alors. Chacun s'empessa d'abonder dans le sens de Kennedy, par conviction ou par mimétisme. Presslie dut quasiment hurler pour déclarer :

— On peut même corser le scénario en donnant aux gens le sentiment que la colonie est en danger perpétuel d'extermination, ce qui garantit à coup sûr la réussite de la phase « soutien à la SDEE » ! car alors, le débarquement des troupes sera pour le public l'occasion de se décharger enfin de mois de tension, d'inquiétude permanente.

CHAPITRE VI

Moins de deux heures après la fin de la réunion, le téléphone sonnait dans le bureau de Kennedy.

— Allô, Ted ? Ernie à l'appareil. Venez immédiatement dans mon bureau.

À sa manière expéditive, Watsinski avait été affable, presque amical. Dès que Kennedy entra, il lui grimaça un sourire, désigna un fauteuil face au sien et attaqua aussitôt :

— Ted, accrochez-vous bien ! J'ai une grande nouvelle à vous annoncer : Dinoli est positivement enchanté par votre proposition !

Confus, Kennedy bredouilla qu'il en était heureux, se contentant d'esquisser un pâle sourire pour dissimuler la joie intense qui, en d'autres circonstances, l'aurait fait bondir au plafond.

Watsinski poursuivit d'un seul élan :

— Il a littéralement sauté sur le téléphone pour appeler Bullard, le patron de la SDEE, pour lui proposer de bâtir toute la campagne autour de votre idée ! C'est pas merveilleux, ça ?

Kennedy ne dit rien. La joie le laissait sans voix. L'émotion lui nouait la gorge. Il hocha bêtement la tête et réussit enfin à articuler, un tantinet larmoyant :

— Je... je suis si content, Ernie. Je croyais que mon avis ne comptait pas dans...

— Erreur ! Nous avons toujours su que vous feriez un excellent deuxième échelon, Ted. Vous avez l'étoffe d'un cadre supérieur. Cela ne fait plus de doute : une volonté de fer, des idées géniales, mais surtout... ce petit rien qui manque aux autres...

Au comble de l'émotion, Kennedy souffla :

— Merci, Ernie. Vos propos me vont droit au cœur. Je sais que vous n'êtes pas du genre à encenser les gens.

Watsinski eut un vaste sourire. Décidé à passer de la pommade, il leva une main prévenante vers Kennedy et fit :

— Oh ! ne me remerciez pas. (Puis, une lueur malicieuse dans les yeux, il lui fit signe d'approcher comme pour lui confier un secret :) Vous savez, chuchota-t-il, il y a des gens plutôt louches parmi nous. Je ne veux pas parler de ceux qui comme Haugen, Lund ou Whitman ne commettent jamais d'erreur : ils ne prennent jamais de risques. Ce sont de bien piètres créatifs, mais ça s'arrête là. Ces gens-là ne sont pas dangereux, eux.

Watsinski marqua une courte pause pour fixer Kennedy qui le regardait avec des yeux dénués d'expression, puis insinua avec mille précautions :

— En revanche, il y en a d'autres sur lesquels on ne peut absolument pas compter. Ils ont des idées confuses, des idéologies douteuses qui peuvent nous mettre en danger. Et... en tant que deuxième échelon potentiel vous pourriez peut-être nous aider à les débusquer.

Kennedy eut l'impression soudaine d'avoir reçu un coup au cœur. L'espace d'une seconde, les propos flagorneurs, les attitudes mielleuses de Watsinski défilèrent dans son esprit à une vitesse vertigineuse : on lui proposait froidement de moucharder en échange d'une promotion.

Il regarda Watsinski franchement et répondit, méfiant :

— Je comprends vos préoccupations. Mais laissez-moi le temps de réfléchir.

Un vaste sourire aux lèvres, Watsinski répliqua :

— Oh ! rien ne presse. Prenez votre temps, Ted. Je voulais seulement vous faire part de notre inquiétude concernant les éléments subversifs de l'équipe, mais...

Watsinski s'était interrompu pour répondre au téléphone :

— Oui, Lou ! Il est justement dans mon bureau. Oui, je lui fais part de notre petite conversation... Entendu.

Il raccrocha, désigna le téléphone d'un air réjoui et fit :

— Voyez ! C'était le patron ! Il vient de confirmer la grande nouvelle : votre proposition est retenue ! Nous allons inventer une colonie, dont vous vous chargerez entièrement. D'ailleurs,

autant vous le dire tout de suite, vous aurez le droit de choisir votre équipe et de désigner votre assistant.

Pris de court, Kennedy bredouilla :

— Là ? Tout de suite ?

— Oui, oui. Tout de suite. Les choses iront plus vite comme ça.

Kennedy élimina mentalement quelques noms et, se rappelant brusquement les ambitions d'écrivain de Spalding, annonça :

— Ça y est, j'ai choisi mon homme.

Prudent, Watsinski s'informa :

— Peut-on savoir qui c'est ?

— Dave Spalding !

Watsinski étouffa un hoquet de surprise, s'extirpa un sourire contraint et fit :

— O.K., Ted. Vous savez ce que vous faites. Je veillerai à accélérer les choses. Ce sera tout pour l'instant. Travaillez bien, bonne chance !

Ce soir-là, Kennedy rentra chez lui dans une humeur euphorique. Il avait réussi à louvoyer sans compromettre ses chances de promotion.

Lorsque Marge lui demanda des nouvelles de sa journée, il répondit brièvement :

— Pas mal, pas mal. On m'a confié une mission spéciale, mais je préfère ne pas en parler.

Marge ignora cette réponse et laissa tomber négligemment un oignon dans le cocktail qu'elle préparait pour Kennedy. Celui-ci poursuivit :

— Spalding travaillera directement sous mes ordres. C'est moi qui suis chargé de l'ensemble du projet ; il n'y a pas à dire : les choses se précisent !

La jeune femme gloussa :

— Comme précision, c'est pas terrible ! Je te trouve plutôt vague. Enfin... l'essentiel c'est que tu t'entendes bien avec Dave. Le contraire serait triste.

— Nous nous entendrons bien : c'est moi qui l'ai choisi. Personne ne me l'a imposé.

Marge sourcilla, mais cette réaction échappa à Kennedy qui s'était renversé dans son fauteuil pour se mettre à l'aise. Il but une longue gorgée et murmura, les yeux fermés :

— Quelle volupté ! La vie est belle ! J'ai une femme superbe, une belle maison et une grande carrière devant moi. Que demander de plus ?

Il soupira longuement, but une autre gorgée et dit doucement :

— Marge ?

— Oui !

— La vie est belle ! Si belle !

D'un coup d'œil sceptique sur les yeux vitreux de Kennedy, Marge conclut :

— Toi, t'es un peu éméché.

Kennedy éclata de rire et répliqua dans une diction pâteuse :

— Parce que d'après toi, je ne peux pas être serein, détendu, gai, heureux, sans être beurré ? Je suis heureux parce que je vais enfin pouvoir créer une œuvre d'art ; faire de la pub de grande classe avec Dave ! Mais c'est pas ça le plus important : je suis fou de joie parce que je vais bientôt passer deuxième échelon !

Kennedy était lancé. Il se redressa brusquement, fit un clin d'œil à Marge et confia :

— Tu sais ce que nous allons faire, Dave et moi ? Tiens-toi bien...

En moins de cinq minutes, il avait tout dévoilé : le projet de création de colonie, la longue campagne publicitaire destinée à soutenir les sombres desseins de la SDEE, le projet d'extermination des Ganys. Et même le calendrier !

Quand il eut terminé, Marge souffla, incrédule :

— Tu me fais marcher, Ted. Cette histoire est une blague !

— Mais pas du tout ! C'est la pure vérité. Qu'est-ce qui te chagrine là-dedans ?

La jeune femme répliqua, ulcérée :

— Mais, tout ce que je viens d'entendre. Cette plaisanterie macabre ! Cette horrible manipulation de la crédulité des gens ! Le génocide, enfin tout ! Et toi qui es là, bêtement fier de...

Kennedy s'impatienta :

— Marge !

Mais la jeune femme était survoltée ; elle le fixa froidement et hurla :

— Quoi, Marge ! Comment peux-tu éclater de bonheur en sachant ce que tu vas faire ? Comment peux-tu dormir tranquille, en...

— Écoute, Marge, ne me bassine pas, avec tes considérations morales ! Je te parle de création artistique et tu montes sur tes grands chevaux avec des histoires de génocide, de manipulation ! Mais bon sang, les choses sont plus simples que cela ! Pourquoi les compliquer plus que nécessaire !

Marge eut un reniflement sec :

— Si tu crois qu'on peut prendre une affaire pareille au premier degré, tu te trompes lourdement, Ted ! Il faut replacer les choses dans leur contexte pour comprendre que ce projet pue d'un bout à l'autre !

Elle marqua une courte pause pour désigner Kennedy d'un doigt accusateur et conclut :

— Et toi avec !

Au comble de l'exaspération, celui-ci répliqua dans un hurlement :

— Marge, ça suffit !!!

Il s'arrêta instantanément comme pour parer une nouvelle attaque, un cri strident sans doute. Mais Marge semblait avoir changé d'humeur. Elle lui sourit comme si de rien n'était et fit calmement :

— Excuse-moi, Ted. J'ai eu tort de te sermonner. Je ne le ferai plus. C'est juré.

Le ton avait été conciliant, mais la mâchoire crispée de Marge indiquait qu'elle tentait de maîtriser une autre explosion de colère. Kennedy continua :

— Dorénavant, j'aimerais que mon boulot commence à 7 heures et se termine à 14 h 30 !

Toujours sans s'énervier, Marge contra :

— Je crois, en effet, que ce serait mieux ainsi.

Quand ils furent à table, Kennedy s'efforça de manger en vain. La nourriture lui paraissait insipide. Le nez plongé dans son assiette, Marge mangeait en silence. Un silence lourd de

signification. Kennedy réfléchit longuement. Au bout d'un moment, il conclut :

Et si elle avait raison... ?

CHAPITRE VII

Cette fois-ci, la Journée de Vacances Mondiales tomba le samedi 30 juin 2044. C'était une journée folle où, pendant 24 heures, tout le monde pouvait laisser libre cours à ses phantasmes sans se soucier de la bienséance. Tout était permis. Absolument tout ! Kennedy avait accepté, à contrecœur, d'aller à la Foire de Long Island organisée tous les quatre ans pour l'occasion. Mais il tenait aux habitudes familiales au moins autant qu'il détestait le tumulte et le désordre des vacances mondiales. Coincé dans un flot impressionnant de voitures roulant au pas sous un soleil de plomb, il transpirait à grosses gouttes en dépit de sa tenue estivale, du climatiseur réglé au maximum. Il râlait, prenant sa femme à témoin :

— Regarde-moi ça ! Mais regarde ! Il y a un bouchon de quarante kilomètres au moins, dans les deux sens ! Nous ne sortirons pas d'ici avant la nuit !

Il eut un reniflement sans humour et ajouta :

— Les Egyptiens, eux, étaient futés ! Ils célébraient leur année sothique tous les 1460 ans, pas tous les quatre ans, bon sang ! C'est infernal, ce...

Il s'interrompit brusquement, écrasant le frein d'un coup sec, pour éviter la voiture qui venait de caler devant eux et repartit de plus belle :

— Y en a marre de ces vacances de chauffards ! Laisse-moi te dire que je serais rentré depuis belle lurette s'il n'y avait pas eu autant de monde en sens inverse !

Sur ce, il enclencha la vitesse d'un geste vif et démarra.

Marge dut s'agripper à son siège pour ne pas heurter le pare-brise. Elle soupira et supplia doucement :

— Ted, pour l'amour du ciel, calme-toi ! Essayons de passer une journée de détente, d'oublier le quotidien, de nous amuser un peu, d'accord ?

Kennedy passa une main sur son front trempé de sueur et souffla :

— T'as raison, chérie. Ce serait bête de gâcher une journée de congé, surtout après le mois que je viens d'avoir.

Il avait travaillé d'arrache-pied à la création de la pseudo-colonie, réalisant, avec l'aide de Spalding, des biographies plausibles, accumulant des informations crédibles à propos de Ganymède. Ils avaient même réussi à décrire, avec une précision étonnante, les rigueurs de la vie quotidienne sous un dôme perdu dans une planète de glace : Kennedy avait le vent en poupe ! Pendant un mois, il eut l'impression exaltante d'écrire un roman de science-fiction, à la seule différence que sa littérature était publiée quotidiennement par des journaux à sensations, sous forme de bulletins d'informations. Dans l'ensemble, ceux-ci commençaient par des nouvelles météorologiques et se terminaient toujours par une citation du directeur de la colonie, Lester Brookman. L'article du 23 mai était un modèle du genre : « Journée relativement calme sur Ganymède, après une forte chute de neige dans la nuit. Selon Lester Brookman, tout le monde se porte bien. Y compris Mary Davenant, l'épouse de l'ingénieur, opérée hier matin de l'appendice. »

Venaient ensuite les appréciations du chirurgien local qui confirmait :

— Mme Davenant est en pleine forme. Elle pourra même reprendre son travail dans quelques jours.

La santé de cette femme avait alarmé des milliers de Terriens auxquels on avait raconté, la veille, une histoire de cancer du foie démentie dès le lendemain. La manipulation durait depuis un mois. Un mois au cours duquel les relations avec Marge avaient été de plus en plus tendues. Elle ne disait rien, préférant les guerres larvées, menées à coups de longs silences, aux hurlements qui avaient précédé cette période d'accalmie apparente. Parfois même, Kennedy croyait déceler comme de

l'indifférence dans ses yeux tranquilles et un malaise dans ses rires sans gaieté réelle.

Mais, au bureau, il avançait à grands pas vers le deuxième échelon. Dinoli et Watsinski étaient littéralement emballés par sa production. Pour l'instant, il s'efforçait d'oublier le quotidien pour se concentrer sur le virage prononcé qu'il allait prendre avant d'accéder au pont de Joyland : immense parc d'attractions construit sur une île flottante, à l'occasion de la Foire de la Paix de l'an 2000. Il fallut bien un quart d'heure pour traverser le pont.

L'île était noire de monde. Une foule excitée piétinait dans l'indifférence totale des bouteilles, des canettes, des emballages divers qui jonchaient le sol. On hurlait, on criait, on riait à tue-tête dans une ambiance d'orgie effrayante. Mais surtout, il faisait chaud. Une chaleur torride ! La plupart des gens portaient des maillots de bain ou des shorts. Kennedy regardait d'un air dépité un couple coiffé de chapeaux de clown, puis l'énorme chose adipeuse en string qui léchait goulûment une glace multicolore devant eux et soupira mentalement : « C'est beau, les vacances mondiales ! »

Mais il se garda de le dire.

Marge, tout excitée, le tirait déjà par le bras et demandait :

— On commence par quoi ? Il y a tant de choses à voir ! On va bien rigoler, n'est-ce pas, Ted ?

— Pour rigoler, on va rigoler ! On peut pas mettre un pied devant l'autre ! Si on allait faire un tour en fusée ?

Catégorique, Marge secoua la tête :

— Pas question ! Rappelle-toi l'accident de la fois dernière : 100 morts et autant de blessés graves. Tout ça par un bel après-midi ensoleillé, et à cause d'une petite erreur de calcul, comme ils ont dit après ! Merci, je préfère les montagnes russes !

— Va pour les montagnes russes ! Mais tu sais, ce n'était qu'un accident. Depuis lors, les décollages et les atterrissages se passent très bien. Et de toute façon, ils vont pas bien haut. On monte à 1000 mètres d'altitude pour donner aux gens un aperçu de ce que peut être un voyage dans l'espace. Aucun danger !

La jeune femme répéta avec obstination :

— O.K. mais je préfère les montagnes russes.

Ils prirent deux tickets et se donnèrent cinq minutes de vertige. Ce fut exaltant. Enivrant. À la fin, ils quittèrent les petites voitures dans lesquelles ils s'étaient sanglés en ayant le tournis. Main dans la main, ils titubèrent jusqu'à un stand de rafraîchissements et commandèrent deux whiskies. Tout à coup, Marge désigna un stand bourré de monde et surmonté d'une banderole :

— Regarde, Ted !

Kennedy se retourna et lut à son grand étonnement :

« ENVOYEZ UN TÉLÉGRAMME À GANYMÈDE ! »

Il reposa aussitôt son verre sur le comptoir, prit Marge par l'épaule et dit :

— Allons voir ce qui se passe !

Un gros homme au visage apoplectique lourdement penché en avant sur le comptoir haranguait la foule d'une voix de brute avinée :

— Approchez ! Approchez ! Messieurs dames ! Rien qu'un dollar, envoyez un télégramme à Ganymède pour un dollar ! Nos braves colons ont besoin de vos encouragements !

Kennedy s'approcha et fit un vaste sourire au rabatteur. Celui-ci balança aussitôt un formulaire et stylo sur le comptoir en disant :

— Rien qu'un dollar, monsieur ! Dites-leur ce que vous pensez !

Kennedy saisit le stylo et loucha discrètement sur le télégramme que gribouillait, près de lui, une rombière au maquillage outrancier. Elle envoyait des vœux de bon rétablissement à Mme Davenant. Il se tourna vers le rabatteur et fit :

— C'est un nouveau stand, n'est-ce pas ?

— Oui. Le dernier-né de la Foire. Mais ça n'arrête pas ! Trois mille télégrammes depuis ce matin ! Vous voulez...

— Un instant ! dit Kennedy. Vous connaissez le promoteur du stand ? Connâtriez-vous un certain Watsinski ?

L'homme se redressa et se mit à dévisager Kennedy d'un air inquisiteur :

— Vous travaillez pour les flics ou quoi ?

Kennedy sourit :

— Oh non ! Simple curiosité, je voulais seulement...
Mais l'homme ne l'écoutait plus. Kennedy flanqua un billet sur le comptoir, s'empara du stylo et écrivit d'un air décidé :

Cher Brookman,
La colonie se porte bien... Et pour cause ! Vous n'êtes qu'une bulle sortie de l'imagination d'un publicitaire ambitieux.

Jasper Greeblleefizz.

Il remit le télégramme à l'homme, prit Marge par le bras et conseilla :

— Filons d'ici en vitesse !

Ils ne tardèrent pas à se noyer dans la foule, ignorant les protestations du harangueur qui, furieux, criait :

— Hé ! monsieur Greeblleefizz ! Vous avez cinq mots en trop ! Revenez ! Vous me devez cinq dollars !

Dès qu'ils furent hors de vue, Kennedy s'enquit sur un ton dégagé :

— Tu crois qu'il enverra mon télégramme ?

Marge haussa les épaules, visiblement contrariée :

— Je ne comprends pas ce qui t'embête. Ce stand fait partie de ta trouvaille géniale, après tout.

Une horreur mêlée d'impuissance submergea Kennedy à cette pensée. Il commençait à broyer du noir lorsqu'ils virent arriver en trombe une jeune femme en loques. Elle tenait un soutien-gorge à la main, fuyant apparemment une espèce de bouc de luxure en tenue d'Adam qui la poursuivait en criant :

— Ne t'en va pas, Lily ! Il nous reste encore une heure !

Kennedy sourit et secoua longuement la tête. Mais il se sentait triste. Marge s'en aperçut et demanda :

— Tu as l'air bizarre. Qu'y a-t-il donc ?

— Rien. Il fait un peu chaud, c'est tout. Je serais rôti depuis longtemps sans mon chapeau !

Ils errèrent de stand en stand, se « rafraîchissant » à coups de whiskies. Tout à coup, Marge aperçut un couple et s'écria :

— Hé ! Regarde qui arrive ! Et dans quel état, mon Dieu !

Kennedy se retourna ; deux choses visiblement saoules avançaient vers eux d'un pas incertain : c'étaient les Cameron. Kennedy partit d'un fou rire et décida d'aller à leur rencontre. À en juger par les effluves embaumés qui lui parvinrent quand Mike, reconnaissant Kennedy, s'écria : « Ah ! Ted. C'est toi ! » Celui-ci comprit que son collègue n'avait pas dessaoulé de la matinée. Comme il s'avancait pour tendre la main à Jerrie, celle-ci l'esquiva pour l'aspirer dans une étreinte amoureuse. Il s'en dégagea rapidement et fit, un peu gêné :

— Vous êtes jolis, tous les deux ! Vous vous amusez bien ?

— Oh que oui ! lança Mike Cameron, en postillonnant à chaque mot.

Il avait un mal fou à garder les yeux ouverts. Il proposa :

— Venez avec nous au cosmodrome. On va faire un tour en fusée ! Plus on est de fous, plus on rit ! Z'bas, Ted ?

Kennedy déclina poliment cette invitation. Il se sentait las. Un peu éméché, certes, mais incapable de participer à l'allégresse générale. L'opération Ganymède avait pris des proportions terrifiantes. Il décida de rentrer chez lui. Au parking, un gardien leur remit des pilules désenivrantes. Kennedy en avala, retrouva instantanément ses esprits et l'espèce d'angoisse diffuse qui s'était emparée de lui à la vue du stand. La fête durerait jusqu'au matin, mais il n'avait aucune envie de continuer.

CHAPITRE VIII

Dès son arrivée, le lundi matin, Kennedy reçut un mémo de la direction générale. Le parcourut rapidement, son cœur battant la chamade.

9^e étage

6 : 57

Cher Ted,

Sois dans mon bureau à 8 : 30.

Lou

Les sens en alerte, il reposa lentement le mémo sur la table, s'attendant à ce que Dinoli réitère, personnellement, l'offre qu'il lui avait faite par le truchement de Watsinski. Un sentiment d'angoisse le submergea à cette idée. Le cerveau en ébullition, il décida de foncer au 9^e sur-le-champ. L'attente dans l'antichambre déserte lui parut interminable. Il gigotait nerveusement sur sa chaise, soupirait à tout bout de champ, priant le ciel de lui souffler une réponse providentielle au cas où Dinoli aurait décidé de le mettre au pied du mur. À l'heure dite, une assistante passa la tête par l'entrebâillement de la porte en chêne massif menant au bureau de Dinoli et intima :

— Entrez !

Kennedy ajusta nerveusement sa cravate et entra. Il y avait du monde autour de Dinoli qui, lui-même, était en grande conversation avec une espèce de colosse aux sourcils broussailleux. Immobiles près d'eux, Watsinski, Poglioli, Hubbel et Partridge semblaient s'ennuyer prodigieusement.

Abandonnant un instant son interlocuteur, Dinoli se tourna vers Kennedy et s'exclama :

— Le pionnier de la cosmo-pub est enfin parmi nous !

« Pourquoi il m'appelle comme cela ? » pensa Kennedy qui, visiblement intimidé, avançait d'un pas hésitant.

Avec un enthousiasme que Kennedy ne lui connaissait pas, Dinoli, les bras tendus en avant, s'écria :

— Approchez, Ted ! Approchez donc ! M. Bullard (il désigna le colosse) aimerait tant faire votre connaissance !

L'homme le fixait, effectivement, avec une sorte de curiosité mêlée d'admiration. Kennedy l'examina rapidement : deux mètres environ. Un cou massif planté brutalement sur de puissantes épaules. Des sourcils broussailleux assombrissant un visage aux traits rudes : le tout donnant une impression de force herculéenne.

Dinoli fit les présentations avec une amabilité exagérée :

— M. Bullard, président-directeur général de la SDEE. Ted Kennedy, troisième échelon, certes, mais créatif de génie !

Bullard tendit une main puissante en avant et écrasa chaleureusement celle de Kennedy en disant d'une voix quelque peu nasillarde :

— Enchanté ! M. Dinoli m'a beaucoup parlé de vous, de votre travail. Il me tardait, effectivement, de vous rencontrer pour vous féliciter.

Soulagé et perplexe à la fois, Kennedy bredouilla des remerciements polis, écoutant attentivement le P.D.G. qui disait sur un ton affable :

— D'après ce que j'ai compris, c'est vous, le responsable de la colonie dont les faits et gestes tiennent le monde entier en haleine depuis plus d'un mois. Bravo ! C'est un concept brillant !

Fatigué de remercier, Kennedy se contentait de répondre par des hochements de tête accompagnés de brefs sourires contraints. Quelque chose le troublait dans cet accueil chaleureux, dans la mièvrerie quasi caricaturale de Dinoli. Il se faisait l'effet d'un homme prêt à subir une attaque, sans savoir d'où le coup viendrait. Bullard semblait décidé à l'encenser :

— Je crois savoir, disait-il, que vous vous occupez de la colonie tout seul...

Kennedy secoua négativement la tête et s'apprêtait à parler de Spalding, mais Dinoli l'en dissuada d'un coup d'œil menaçant et remarqua avec empressement :

— Ted est très modeste, vous savez. Il s'en occupe tout seul, mais il ne le dira pas. D'habitude...

Abasourdi, Kennedy regardait Dinoli mentir sans vergogne et faire, à son propos, des commentaires de père attendri par son rejeton surdoué. Il se garda de protester, mais ses doutes se confirmèrent : ça sentait la magouille. Dans quel but ? La réponse ne se fit pas attendre :

— Monsieur Kennedy, je vais vous faire une offre exceptionnelle...

Les mots venaient bien de Bullard, mais le ton grave sur lequel ils avaient été prononcés semblait signifier que les salamalecs étaient terminés, qu'on allait passer aux affaires sérieuses. Les yeux plantés dans ceux de Kennedy, le P.D.G. expliqua sans détour :

— Vous avez réussi à passionner les foules avec des informations de deuxième main, des produits de votre imagination. C'est bien, mais ce serait encore mieux si vous alliez collecter les données sur le terrain !

Bullard marqua une courte pause avant de conclure :

— Je vous offre le voyage !

À cet instant précis, Kennedy émit une sorte de glapissement indéfinissable. Il se sentait incapable d'articuler des mots humains. Le sol semblait se dérober brusquement sous ses pieds. Au bout d'un moment, il réussit à bégayer :

— C'est... c'est... c'est que...

— Je comprends votre émotion, traduisit Bullard, aimable.

Il fit un vaste sourire à Kennedy qui, affolé, appelait Dinoli au secours des yeux. Peine perdue. La moue de celui-ci semblait vouloir dire : « Ose refuser et je t'arrache la peau des fesses. » Coincé, Kennedy réfléchissait rapidement : « Si je refuse, Dinoli me vire ! Si j'accepte, Marge me quittera certainement ! Dans les deux cas, je suis cuit. » Il décida de gagner du temps :

— Je suis agréablement surpris par votre offre, monsieur Bullard. Mais, si vous pouviez me laisser le temps de réfléchir, d'en parler à ma femme...

— Certainement ! Le vaisseau ne part que jeudi prochain après tout. Vous pouvez nous donner votre réponse mercredi soir. Ça suffira largement. Vous êtes libre de refuser, bien sûr. Mais je suis convaincu qu'un petit séjour de trois semaines sur Ganymède donnera plus de crédibilité à la campagne.

Kennedy quitta la pièce d'un pas délibérément lent pour ne pas céder à l'impulsion qui lui commandait de courir. Dès qu'il fut dans l'ascenseur, il se prit la tête entre les mains et grommela :

— Doux Jésus... comment vais-je me sortir de ce pétrin ?

Puis, dans un sursaut de révolte comique : « Je n'irai pas : là ! Pas question d'aller se geler trois semaines sur un bloc de glace ! C'est absolument hors de question ! Je raconterai n'importe quoi, mais je refuse d'y aller. »

Quand Kennedy arriva à son bureau, sa détermination n'était plus qu'un vain mot. Ravagé par l'angoisse, il se laissa tomber sur son fauteuil sans un mot. Alarmé, Spalding demanda :

— T'as échappé à la guillotine ou quoi ? T'es pas viré, au moins ?

Kennedy secoua la tête d'un air las et souffla :

— Non, hélas...

— Hé, ho ! Tu me fais peur ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

— La direction me donne la chance inespérée d'aller passer trois semaines sur Ganymède. J'en suis ivre de bonheur... ça se voit pas ?

— Le prends pas comme cela. Moi, je trouve ça formidable ! À ta place, j'accepterais sur-le-champ.

— On voit bien que t'es pas marié, répliqua Kennedy qui, croyant percevoir une lueur d'avidité dans les yeux de Spalding, traduisit froidement : Ça t'arrangerait que je m'en aille, hein ? Comme ça tu pourras t'occuper de la colonie tout seul... au moins jusqu'à la prochaine crise de foie professionnelle. Après quoi, il faudra attendre que je revienne pour réparer les dégâts...

Les yeux étincelants de rage, Spalding trancha :

— Ne me parle pas sur ce ton ! Ça fait cinq semaines que nous travaillons ensemble. Je ne t'ai jamais lâché, que je sache ? J'ai bossé dur, comme toi. Mais tu es libre de te croire indispensable.

Kennedy dut admettre qu'il n'était effectivement pas indispensable. Le jeune homme faisait bien son boulot et pouvait parfaitement le remplacer sans que le projet en souffre. Confus, Kennedy lui donna une petite tape sur l'épaule et s'excusa :

— Je suis désolé, Dave. J'ai eu un week-end éprouvant. Je ne voulais pas être indélicat. On se remet au travail ?

Spalding esquissa un sourire et fit :

— Je comprends ton inquiétude. T'as pas envie de laisser Marge toute seule...

— Oh ! m'en parle pas. Je l'entends déjà pousser des hurlements quand je lui en parlerai. C'est pas compliqué : elle déteste rester seule la nuit ! Enfin on verra..., conclut-il en sortant de son tiroir une pile de biographies.

Il en examina une rapidement et fit :

— Je crois qu'il est temps de coller un môme à Mary Wells. Passe-moi le dossier médical, s'il te plaît.

Spalding lui remit une chemise contenant un inventaire des maladies que pouvaient contracter les colons et la photo d'une jeune blonde charmante. Un photomontage, fabriqué de toutes pièces par les techniciens de l'agence.

Spalding rédigea les citations de la future maman heureuse, accompagnées des déclarations émues du futur papa et conclut avec les considérations de l'intarissable Lester Brookman. Pendant ce temps, Kennedy, lui, cherchait la photo du futur père dans le dossier iconographique. Il envisagea un instant de faire avorter Mary Wells au bout de trois mois, puis rejeta cette idée : faible pouvoir de mobilisation. Incident peu productif... il valait mieux prévoir des quintuplés ! Il inscrivait ce détail dans son agenda lorsque Haugen frappa un coup sec sur sa table et dit :

— On y va, les enfants ! La journée est terminée... à moins que vous vouliez rentrer chez vous à pincés.

Dès que Kennedy arriva chez lui, il s'empressa de raconter son entrevue avec Bullard à Marge et conclut avec véhémence :

— Complètement barjos, ces mecs ! Ils croient que je vais partir trois semaines... Sans ma femme en plus !

Marge répondit sur un ton détaché :

— Pourquoi pas ? Le jeu en vaut la chandelle, à mon avis.

Kennedy s'attendait à tout : des protestations, des cris, des hurlements : à tout sauf à l'appréciation empreinte d'indifférence qu'il venait d'entendre !

Soufflé, il explosa :

— Tu crois vraiment que je vais accepter cette proposition de fou !

Elle posa sur lui un regard calme et fit :

— C'est toi qui décides. Mais puisque tu me demandes mon avis : je crois que c'est une chance inespérée, pour toi, pour ta carrière. Et puis... les voyages dans l'espace sont tellement courants de nos jours ! N'importe qui peut y aller, à condition de dépenser une fortune. Toi, tu as l'occasion d'y aller aux frais de la princesse, alors...

Kennedy ne l'écoutait plus. Les yeux fixés dans le vague, il pensait :

« C'est clair : elle veut se débarrasser de moi. »

Mais cette idée lui paraissait énorme. Il insista :

— Tu sais, j'ai jusqu'à mercredi pour me décider. Je leur ai dit que je voulais d'abord en discuter avec toi, que je ne partirais que si tu le veux.

— Je ne m'y opposerai certainement pas, Ted. Tu as une belle carrière devant toi. Je n'ai aucune intention de te barrer le chemin.

CHAPITRE IX

Cosmodrome numéro 7. Le grand jour était arrivé. Le jour du grand voyage. Un voyage que Kennedy redoutait. Les réacteurs soufflaient un vent chaud sur la vaste plaine aride du New Jersey, où se tenait, solitaire, le vaisseau spatial. On eût dit une longue aiguille luisante. Kennedy se tenait délibérément à l'écart du petit groupe de collègues venus l'accompagner. Lugubre, il fixait l'engin qui, bientôt, l'emmènerait dans l'espace en pensant au dernier voyage... à la mort ! Watsinski, Spalding, Cameron et Marge étaient en grande conversation. Ils avaient, pour Kennedy, des gueules de conspirateurs. Silencieux, il jetait de temps en temps un regard soupçonneux autour de lui, s'étonnant de la désinvolture avec laquelle le groupe semblait prendre cet événement capital. Watsinski expliquait, sur un ton dégagé :

— Mais il ne risque rien ! Ça fait bien un demi-siècle que les voyages spatiaux ne relèvent plus de l'aventure...

Spalding renchérit :

— C'est hallucinant, les progrès réalisés dans ce domaine en cinquante ans ! Quand on pense qu'il y a une colonie sur la planète Luna ! J'ai toujours dit que les engins spatiaux étaient plus sûrs que les bagnoles !

Marge intervint sans inquiétude réelle :

— Sauf quand ça foire comme ça a été le cas avec les expéditions sur Vénus et sur Mars. Ça a failli tourner au cauchemar !

Cameron haussa les épaules :

— C'est pas un argument, ça ! Les gens conduisent chaque jour, malgré les accidents de la route !

Au sol, les vérifications techniques précédant le décollage avaient commencé. L'on chargeait les provisions et le courrier destinés aux chercheurs postés là-haut. Rien à voir avec les télégrammes bidons que Kennedy avait vus à la foire des vacances mondiales. Ici, tout était sérieux ; grave ; solennel. Un jeune homme dégingandé, en combinaison ample, s'approcha du groupe et demanda :

— Où est M. Kennedy ?

Celui-ci s'avança, prit la main que lui tendait le jeune homme qui dit :

— Charles Sizer ! Médecin de bord ! Suivez-moi, je vous prie.

Kennedy consulta sa montre et protesta, visiblement alarmé :

— Déjà ? On ne décolle que dans une heure !

— Oui, mais il faut tout de même un minimum de préparation. Ce n'est pas un voyage ordinaire, quoi qu'on en dise.

À ces mots, le visage de Kennedy s'assombrit. Sizer s'empessa de rectifier :

— C'est un peu plus mouvementé qu'un Paris-New York en avion, mais ce n'est pas la mort. Allons, venez ! Le temps presse !

La mort dans l'âme, Kennedy se tourna vers ses amis et annonça avec un geste d'impuissance :

— Ben... je crois qu'il va falloir y aller.

Il marqua une courte pause, tendit maladroitement la main à Marge et bégaya :

— Je peux t'embrasser ?

Celle-ci lui tendit la joue et murmura :

— Je suis désolée, Ted.

Kennedy ne comprit pas ce qu'elle voulait dire. Mais ce n'était pas le moment de poser des questions. Sizer était déjà sur la passerelle. Kennedy le rejoignit à grands pas et s'engouffra dans la cabine sans se retourner. D'un coup d'œil sur les lieux, il comprit que le voyage serait plutôt morne. La cabine était faiblement éclairée. On eût dit un boyau métallique étroit, austère. Aucune note de gaieté dans ce décor strictement fonctionnel. Dans l'habitacle, deux hommes manipulaient un tableau de bord complexe où clignotaient de nombreux voyants.

Sizer désigna un hamac suspendu à des poutrelles, près d'un hublot, et ironisa :

— Votre chambre, monsieur. Grimpez là-dessus, j'arrive !

Il revint peu après avec un verre d'eau et une pilule bleuâtre qu'il tendit à Kennedy :

— Buvez !

Une lueur de méfiance passa dans les yeux de Kennedy. Il regarda le verre, puis le comprimé et s'enquit sur un ton peu rassuré :

— Qu'est-ce que c'est ?

Le médecin sourit :

— Faites pas cette tête ! Ce n'est qu'un somnifère pour vous aider à supporter l'accélération fulgurante du décollage. Allons, buvez !

Il s'exécuta, s'attendant presque à tomber comme une masse sitôt la pilule absorbée ; retint vivement le bras du médecin qui s'apprêtait à attacher les sangles du hamac en s'écriant :

— Un instant ! J'ai pas de combinaison ? Comment faire en cas d'accident ?

Sizer partit d'un fou rire. Puis, il expliqua doucement :

— Soyez pas ridicule. Il faut un bon mois pour apprendre à vivre dans une combinaison. De toute façon vous ne courez aucun risque : le capitaine Hills en est à son dixième voyage. Détendez-vous, et dormez.

Dès que Sizer fut parti, Kennedy tenta de se remuer. Il était ficelé comme un saucisson. Il luttait déjà contre l'irrésistible envie de dormir qui s'emparait peu à peu de lui, engourdissant ses membres. Il décida de fermer les paupières quelques secondes avec la ferme intention d'assister au décollage.

Il se réveilla en sursaut, quelques instants plus tard. Une main avait effleuré son épaule.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

À l'air affolé dont il regardait Sizer et Hills, on eût dit qu'on venait de lui annoncer un incendie. Hills s'empressa de le rassurer :

— Tout va bien. Mais vous, comment vous sentez-vous ?

Kennedy se détendit un peu :

— Très bien. Il m’a suffi de fermer les paupières quelques secondes pour récupérer. On décolle quand ?

Sizer éclata de rire. Puis, désignant le hublot :

— Regardez !

Kennedy roula sur le côté et aperçut des milliers de cristaux scintillant sur un fond absolument noir, détourna aussitôt le regard en s’écriant :

— Mais nous sommes dans l’espace !

Hills rectifia :

— Mieux que ça : nous sommes plus proches de Ganymède que de la Terre.

Médusé, Kennedy secouait la tête :

— Ça, alors !

Puis, sur le ton d’un convalescent doutant de ses forces :

— Je peux quitter le hamac ?

— Mon Dieu, oui. Pourquoi pas ?

— C’est que... j’ai peur de flotter, à cause de l’apesanteur.

Hills gloussa et expliqua :

— Nous sommes en orbite depuis trois heures. Vous ne flotterez donc pas. Mais, en revanche, si vous avez faim, vous trouverez de quoi vous sustenter à l’avant.

Seul dans son coin, Kennedy absorba des aliments synthétiques. Insignifiants, mais nutritifs. Les membres de l’équipage avaient déjà mangé et jouaient aux cartes dans l’habitacle. Kennedy fut à la fois choqué et amusé de voir quatre hommes barbus et crasseux accroupis autour d’un bidon de fuel vide au lieu de contempler la splendeur des cieux qui s’étendaient devant eux. Les joueurs ne remarquèrent pas davantage sa présence. Kennedy s’éclipa discrètement, mangea, dormit, lut, s’efforçant de tuer le temps comme il pouvait. Deux jours passèrent. Trois peut-être. Las de contempler le ciel, il commença à écrire une lettre à Marge, mais la déchira et reprit sa lecture... jusqu’à ce que l’énorme masse de Jupiter surgisse des ténèbres.

Pour la deuxième fois, il avala la petite pilule et sombra dans un sommeil profond. Dès qu’il se réveilla, il aperçut par le hublot un vaste champ de neige et murmura, sans émotion particulière :

— Ganymède...

Il faisait jour. Le jour étant une espèce de semi-pénombre spectrale de monde lunaire qui durait sept jours terrestres. Telle une lance céleste, Jupiter semblait fondre sur Ganymède. Kennedy crut reconnaître la lune Io à côté de l'énorme planète, mais pour l'essentiel, il émanait de ce monde un silence inquiétant. La voix rauque du capitaine Hills intima par l'interphone :

— Mains en poche, tout le monde ! Nous sommes arrivés ! Monsieur Kennedy, à l'avant !

Celui-ci s'exécuta. Sizer, tenant une combinaison semblable à un corps désarticulé, vint à sa rencontre. Il l'aida à l'enfiler et recommanda :

— Surtout, ne touchez à rien. Évitez autant que possible d'éternuer. Et à la moindre anomalie, criez, fort et vite ! Compris ?

Kennedy tenta de secouer la tête, s'appliquant machinalement à bouger comme un robot en dépit de la souplesse relative de la combinaison qui lui donnait une désagréable sensation de chaud et de froid.

Dehors, un vent d'une violence inouïe balayait le paysage, envoyant d'énormes nuages de neige tourbillonner dans l'air terriblement glacé. Avec une consternation mêlée d'horreur, Kennedy commençait à mesurer le gouffre qui séparait la fiction de la réalité. Jamais, même dans ses délires les plus fous, il n'avait imaginé une telle rudesse. Tout à coup ses descriptions lui parurent plus proches d'une partie de pique-nique que de la survie dans un environnement hostile.

Une fourgonnette pressurisée stoppa au bas de la passerelle. Kennedy descendit maladroitement, s'attendant presque à voir un Gany à la place de l'homme à la barbe rousse installé au volant. Dès que l'équipe fut au complet, la camionnette se dirigea vers un ensemble de constructions préfabriquées à peine visibles dans la faible lueur du jour.

CHAPITRE X

La camionnette les débarqua dans un sas à air. Sorte de petite cellule étroite sentant le renfermé et donnant sur une grande pièce tout à fait terrestre : murs blancs en béton armé, plafond en polyéthylène isolant, mobilier métallique... Seuls les hublots munis de double verre épais qui remplaçaient les fenêtres rappelaient qu'on était dans un monde extraordinaire. Pourtant, Kennedy se sentait mal à l'aise. Débarrassé de sa combinaison, il s'efforçait d'inhaler, à petites doses, une odeur âcre et glacée de matière synthétique qui lui donnait la nausée. Il se dandinait nerveusement sur ses jambes, avec l'impression désagréable d'être délesté d'une bonne partie du poids de son corps, sans pouvoir flotter pour autant.

À 16 heures locales, il rencontra l'équipe qui vivait là en permanence : une douzaine d'hommes barbus et crasseux. Rien à voir avec les colons propres et bien mis qu'il avait imaginés. Le directeur de la colonie, Gunther, vint l'accueillir. C'était un petit homme trapu, brun, aux yeux vifs, ayant un accent de loubard, des manières de caïd. Il écrasa la main de Kennedy d'une poignée musclée puis le regarda un moment comme un chef de gang scrute un minus. On était loin de la courtoisie presque aristocratique de Lester Brookman !

Prenant un ton de reporter en mission, Kennedy commença :

— Voilà : je suis ici pour...

Gunther trancha brutalement :

— Je sais ! D'après les documents que j'ai reçus vous séjournerez ici trois semaines, jusqu'au départ du vaisseau. Tout à l'heure un de mes hommes vous conduira dans votre chambre : caserne B ! Deuxième étage !

Kennedy sourcilla. Il ne s'attendait pas à subir une discipline militaire. Il eut envie de rappeler vertement à Gunther qu'il avait été détaché, temporairement, auprès de la SDEE, et que, à ce titre, il n'avait de comptes à rendre à personne. Mais il se ravisa, se disant que n'importe qui serait timbré après un séjour ininterrompu de huit mois dans ce désert de glace.

Gunther poursuivait, nettement menaçant :

— Il est formellement interdit de fumer sous le dôme ! Respectez toutes les interdictions d'accès aux zones strictement réservées au personnel ! Si vous avez des questions à poser, adressez-vous à moi, et à moi seul ! Vu ?

Gunther avait fixé Kennedy avec des yeux durs et avait poursuivi sur sa lancée :

— Vous savez utiliser une combinaison ?

Kennedy secoua négativement la tête.

Gunther eut un reniflement sec :

— Pas étonnant !

Puis, se tournant vers un des membres de l'équipe :

— Jaeckel ! Prenez-le en charge dès demain matin, jusqu'à ce qu'il sache manipuler la combinaison au quart de tour !

Il revint à Kennedy et ajouta comme s'il s'agissait d'un détail sans importance :

— Ça peut servir : on ne sait jamais quand la maison va s'effondrer et cela arrive souvent.

Il marqua une courte pause, avant de conclure :

— Vous visiterez les lieux dès que vous le voudrez... pourvu qu'un de mes hommes soit libre. Des questions ?

— Quand pourrais-je voir des... indigènes ?

Kennedy perçut distinctement une lueur ambiguë dans les yeux de Gunther. On eût dit qu'il cherchait à s'esquiver. Mais non. La réponse tomba comme un couperet :

— Vous les verrez quand je le déciderai ! En aucun cas vous ne devrez vous aventurer dehors, sans ma permission. C'est un ordre ! D'autres questions ?

Kennedy grimaça un sourire averti :

— Non, non. Pas pour l'instant.

Gunther désigna aussitôt un jeune homme blond, un peu à l'écart du groupe et ordonna :

— Engel ! Montrez-lui sa chambre !

La chambre était, en fait, une espèce de petit box équipé d'un lit de camp, d'un lavabo et d'un cabinet. Un hublot donnait sur une courette commune aux trois bâtiments constituant le poste. Le tout ressemblait à une chambre miteuse d'hôtel de quartier malfamé. Découragé, Kennedy se laissa tomber sur le lit avec un grand soupir. Engel réglait le radiateur. Kennedy se retourna pour l'observer : la trentaine, maigre, presque frêle, Engel semblait déplacé dans cet univers carcéral où tout parlait d'endurance, de résistance physique, de discipline de fer.

Kennedy lui sourit :

— Quelle est votre spécialité ?

— La linguistique. J'étudie la langue gany et j'avoue que cela me passionne. Vous savez...

Engel s'arrêta de parler brusquement, comme par méfiance, mais Kennedy avait remarqué que le linguiste aurait pu dissenter des nuits entières sur ce sujet. Il décida de relancer la conversation :

— C'est compliqué ?

— Pas du tout. Comme toutes les langues agglutinantes, d'ailleurs.

Comme Kennedy sourcilla, le linguiste expliqua :

— Les Ganys ne connaissent pas l'écriture. La communication se limite par conséquent à l'oralité. Et dans ces cas-là, la langue se résume à un assemblage de mots-thèmes.

Kennedy hocha la tête, sans bien comprendre :

— Vous avez des transcriptions ?

Engel suggéra, avec une pointe de fierté dans la voix :

— J'ai même conçu un lexique. Si ça vous intéresse, passez me voir. J'occupe la chambre d'en face. Pour l'instant, je vais rejoindre Gunther, il m'attend.

Dès le lendemain, Kennedy commença son entraînement sous la férule de Jaeckel. Un cosmonaute presque aussi rude que Gunther. La leçon dura quatre heures. Quatre longues heures au cours desquelles Kennedy réussit péniblement à se moucher sans se priver d'oxygène, à s'essuyer le front et à aérer la combinaison. Quand il regagna sa chambre, il était lessivé, exténué.

Le jour vint enfin où Gunther lui permit de sortir. Tout excité, Kennedy suivait Jaeckel dans la neige fraîche qui cédait sous leurs pas, regardant sans cesse autour de lui, comme si quelque Gany pouvait surgir des énormes rochers noirs qui émergeaient du sol, ici et là. Jaeckel l'emmena voir un lac de paraffine. Bien en équilibre sur ses jambes, Kennedy se pencha vers la matière épaisse et figée qu'aucune vie ne semblait animer. Le lac lui renvoyait l'image d'un robot grotesque et malhabile : rien d'autre. Plutôt déçu, il s'informa :

— Il y a quelque chose dessous ?

Le geste vague, le cosmonaute supposa :

— Des grenouilles, des escargots, sans doute.

Kennedy s'étonna :

— Vous n'en n'êtes pas sûr ?

La curiosité scientifique ne semblait pas étouffer les hommes de la SDEE. Jaeckel répondit sur un ton dégagé :

— Difficile sans bateau, sans matériel de pêche ! Mais, d'après les radars, il y aurait des tas d'espèces animales, et même des poissons. L'équivalent terrestre, bien sûr.

Il marqua une courte pause avant de conclure :

— Vous savez, il n'y a pas grand-chose à voir ici, en dehors des lacs de paraffine, des montagnes et de la neige.

Sceptique, Kennedy insista :

— Et la végétation ? Il n'y a donc pas d'arbres ici ?

Jaeckel lui fit faire rapidement le tour d'une « forêt » : un assemblage de maigres arbrisseaux rabougris dont les feuilles extrêmement plates et rigides semblaient s'orienter vers le ciel pour capter le maximum de lumière.

La promenade se termina sur une note de déception mêlée de suspicion, Kennedy ayant eu la nette impression que Jaeckel voulait se débarrasser de lui... à moins qu'il n'y ait effectivement rien à voir sur cette planète. Kennedy en doutait. Une seule chose l'obsédait : les Gany. Il voulait les voir de près, les entendre, les toucher même. Mais Gunther se montrait ou vague ou irrité lorsque Kennedy évoquait la possibilité de les rencontrer. En revanche, on lui laissait la liberté de circuler dans les bâtiments, d'utiliser la bibliothèque à son gré. Au bout de trois jours passés à lire des... romans de science-fiction,

Kennedy commença à trouver le temps long. Il décida d'aller voir Engel. Celui-ci le reçut avec un vaste sourire et s'empressa de le faire entrer. La chambre était identique à celle de Kennedy, avec, en plus, une table de travail jonchée de papiers sur lesquels Kennedy crut reconnaître des arbres syntagmatiques.

Reprenant une conversation interrompue deux jours plus tôt, Kennedy s'enquit :

— Ça ressemble à quoi, la langue gany ?

Le linguiste sourit :

— À une série de grognements inintelligibles de prime abord, mais très simples en fin de compte. Les ganys ont un vocabulaire usuels de 1000 mots environ et un vocabulaire résiduel de 4000 mots. Ce qui est fort peu...

Kennedy coupa :

— Comment ça marche ?

Engel prit une feuille de papier, et tout en écrivant, expliqua :

— Voyez-vous, les Ganys ne sont pas comme nous encombrés de résidus de protolangue telle que l'indo-aryen. Prenons le mot guerrier, par exemple. Il est issu de trois concepts : homme-à-la-lance. C'est cela, une langue agglutinante. On ne s'embarrasse pas de mots nouveaux. On se contente de créer de nouveaux concepts en additionnant des thèmes de base. En fait, le gany est d'une simplicité enfantine. Ils n'ont, pour ainsi dire, pas de culture.

— Peut-on en conclure que ces « gens » sont d'une intelligence limitée ?

Le linguiste éclata de rire :

— Non. Les choses sont plus compliquées que cela. Les Ganys ne sont pas des ringards, si c'est cela que vous voulez dire. Ils ont, au contraire, un esprit très vif, et ils communiquent très bien malgré, ou avec un vocabulaire restreint. Mais il semble que ce soit le reflet d'un environnement plutôt statique, de conditions de vie apparemment immuables. Regardez !

Le linguiste lui tendit une brochure ronéotypée et annonça fièrement :

— Ce sont mes notes. J'ai l'intention d'en faire un dictionnaire étymologique et philologique.

Kennedy feuilleta le petit document d'une cinquantaine de pages que l'ethnolinguiste semblait considérer comme une somme et apprécia, avec une moue admirative :

— Travail considérable, n'est-ce pas ?

Engel hocha la tête et suggéra :

— Gardez-la quelques jours, si cela vous intéresse.

Faute de divertissement, Kennedy accepta. Il regagna sa chambre et se plongea dans l'étude de la langue extra-terrestre, sans grand enthousiasme. Mais, au bout d'un moment, il se surprit à murmurer des phrases, en veillant à ce qu'elles soient conformes au système phonétique mis au point par Engel.

Le lendemain matin, une tempête violente s'abattit sur la région, menaçant d'engloutir les bâtiments sous des dunes de neige. Immobile dans la cour, Kennedy regardait, avec une curiosité mêlée d'horreur, un torrent d'ammoniaque solide se déverser rageusement sur la plaine dans un fracas de fin du monde. Le paysage, si calme d'ordinaire, semblait subitement pris de folie : le vent fouettait la neige avec fureur, sifflait, grondait, hurlait, envoyait des vagues duveteuses tourbillonner dans l'espace tourmenté et absolument blanc, sculptait la neige fraîchement tombée en d'étranges figures spiriformes. Bientôt vint le silence... l'ennui.

Le cinquième jour, Kennedy poursuivait son apprentissage linguistique quand on frappa impérieusement à sa porte. Il fit disparaître la brochure sous son oreiller, ayant reconnu la voix rauque de Jaeckel qui haletait :

— Descendez vite ! Il y a des indigènes dehors.

Kennedy ne se le fit pas dire deux fois. Il dévala les escaliers menant à la salle commune où Gunther, déjà en combinaison, semblait l'attendre :

— Magnez-vous ! gronda-t-il, aimable, tandis que Kennedy, excité comme un pou, enfilait maladroitement sa combinaison.

Ils étaient quatre. À quelques mètres du sas qui venait de s'ouvrir. Nus, à l'exception du petit bout d'étoffe grisâtre entourant leurs reins. Kennedy les scrutait intensément : ils avaient un teint cireux, des bouches en forme de demi-cercle tristes et sans lèvres. Gunther expliqua, presque détendu :

— Ceux-ci viennent de la tribu la plus proche, à une trentaine de kilomètres à l'ouest. Ils viennent nous voir une fois par semaine – terrestre – pour faire un brin de causerie.

Fasciné, Kennedy écouta un Gany parler à Gunther d'une voix basse, monocorde. Il put même saisir quelques mots. Certes, il était loin de maîtriser la langue, mais ce qu'il crut comprendre l'intéressait énormément. Avec un masque dénué d'expression intelligible, le Gany semblait dire :

— Encore une fois... laissez-nous... êtres haineux... ingérence... quand vous serez partis... bientôt...

Frustré, Kennedy tendait l'oreille tant qu'il pouvait mais ne put saisir un traître mot de la réponse de Gunther. Celui-ci avait débité ses mots à la vitesse d'une mitrailleuse. Mais quand le Gany reprit de sa voix posée, Kennedy put traduire :

— Tristesse... peine... jusqu'à départ... sacrilège...

Au bout d'un moment, Kennedy n'y tint plus. Il s'impatienta :

— Mais enfin, pouvez-vous m'expliquer ce qui se passe ?

Une gêne réelle apparut sur le visage du linguiste. La mâchoire crispée, Gunther trancha :

— Nous leur proposons des marchandises en échange des droits d'exploitation. Et le chef de village nous dit quel est le meilleur moment pour la livraison.

Il foudroya Kennedy du regard et conseilla :

— N'interrompez surtout pas les négociations, vous risquez de les perturber.

Surpris, Kennedy sourcilla. Il était persuadé que les indigènes demandaient l'évacuation immédiate de leur territoire et que les Terriens s'y opposaient. Mais comment en être sûr ? Le porte-parole avait repris son discours, sans haine, sans agitation visible. Aucun signe d'impatience, de colère dans son attitude, dans son ton. Kennedy en conclut qu'il s'était peut-être trompé et ironisa intérieurement :

— C'est peut-être ce qu'on appelle une colère froide...

Très digne, le chef avait répété son premier propos, puis avait ramené sa tête en arrière dans une sorte de salutation rituelle, en exhalant une bouffée de fumée blanche par la bouche. Gunther avait prononcé des mots incompréhensibles, en guise de réponse.

Les indigènes opinèrent du chef et émirent, à l'unisson, une diphtongue que Kennedy saisit sans équivoque. Il répondit automatiquement, en même temps que les autres :

— Ah-yah !

Interloqué, Gunther se tourna vers lui comme un fouet. Ses yeux semblaient lancer des flammes :

— Répétez donc ce que vous venez de dire !

Il s'échauffait tout en parlant :

— Où avez-vous appris cela ? Et pour commencer, qui vous a permis d'apprendre le gany ? Vous savez que je pourrais vous faire fusiller sur-le-champ pour cela ! Rien à foutre que vous soyez couvert par Bullard !

CHAPITRE XI

La mâchoire décrochée de surprise, Kennedy, figé sur place, regardait d'un air hébété, le directeur qui fulminait :

— Où avez-vous pris ce mot, hein ?

Il ne répondit pas immédiatement, tentant de maîtriser la rage noire qu'il sentait monter en lui. Le linguiste intervint, visiblement apeuré :

— Vous fâchez pas, Gunther. C'est le seul mot qu'il connaisse.

Les deux hommes se tournèrent aussitôt vers Engel. Kennedy le fixait d'un air étonné, Gunther, avec une moue dubitative. Il le menaça de ses yeux durs et gronda :

— Comment le savez-vous ?

D'une voix craintive, Engel mentit :

— Je le lui ai appris tout à l'heure, sans le vouloir. Mais je jure qu'il ne sait rien d'autre.

Cette explication parut satisfaire Gunther. Il pointa un doigt menaçant vers le linguiste et recommanda :

— Surveillez votre langue, ou il vous en cuira !

Puis, se tournant vers Kennedy :

— Vous, occupez-vous de vos oignons, vu ?

Kennedy secoua la tête d'un air amusé. Puis, sur un ton glacial :

— Jouez au petit dictateur si cela vous chante, mais moi, je ferai ce que je voudrai. Je ne suis pas sous vos ordres ! Je ne suis ici que parce que Bullard me l'a demandé ! Continuez à me menacer et vous verrez ce qui vous arrivera !

Gunther eut un reniflement sans humour :

— Dites à Bullard que je l'emmerde ! Suivez-moi ! Nous allons régler nos comptes à l'intérieur.

Il désigna Jaeckel d'un signe de la tête et aboya :

— Ouvrez-moi ce sas, en vitesse !

Gunther poussa la porte de sa chambre d'un geste vif et laissa passer Kennedy. Celui-ci laissa errer son regard sur la pièce nettement mieux équipée que les autres et prit place sur le lit simple, mais confortable. Gunther sortit de son armoire une bouteille, deux verres, et demanda, presque courtoisement :

— Scotch ?

Surpris par le ton aimable, Kennedy sourcilla intérieurement. Il hocha la tête et précisa :

— Sec, de préférence.

Gunther versa deux whiskies, en silence, tendit un verre à Kennedy et dit, avec une gêne réelle :

— Je suis désolé pour tout à l'heure. Je me suis emporté pour un rien. C'est que la vie n'est pas facile ici. Bien au contraire. J'essaie de maintenir une discipline de fer et de la respecter moi-même. Mais de temps en temps, je craque et je pousse un coup de gueule. Il se trouve que c'est tombé sur vous, mais je ne vous en veux pas, ç'aurait pu être Jaeckel, Palmer, ou Engel.

Détendu, mais sur ses gardes, Kennedy rappela dans un sourire :

— Pour un peu, vous m'auriez effectivement envoyé devant un peloton d'exécution.

Puis, sur un ton sérieux :

— J'ai l'impression qu'il est interdit de parler le gany. Pourquoi ?

Gunther hésita, cherchant visiblement une issue des yeux, une réponse convaincante :

— En fait, commença-t-il en choisissant soigneusement ses mots, ce n'est pas vraiment interdit. Il s'agit d'une mesure préventive destinée à nous prémunir contre les risques de concurrence. Imaginez que quelqu'un apprenne le gany pour le compte d'un concurrent, qu'il le fasse à notre insu : nous perdriions tout simplement le marché ! Voyez ce que je veux dire ?

Kennedy hocha la tête, dubitatif, mais impassible :

— Dois-je comprendre que vous me soupçonnez d'es...

— Oh non ! Je ne vous soupçonne de rien du tout. Simplement, il nous faut prendre nos précautions. L'affaire est trop importante, vous comprenez ?

Kennedy ne crut pas un mot de cette histoire, pourtant, il assura :

— Je comprends, je comprends.

Gunther le raccompagna à la porte. Comme Kennedy allait partir, il le retint, un instant, par le bras, et demanda, sur un ton embarrassé :

— Rendez-moi un service : oubliez l'incident de tout à l'heure si vous avez un rapport à faire...

Kennedy promit, avec une sorte de sourire :

— Ne vous en faites pas. Je n'en parlerai pas.

Perplexe, il se dirigea lentement vers sa chambre. Gunther lui avait menti. Cela ne faisait aucun doute dans son esprit. Mais pourquoi ? Tout en avançant, il réfléchissait :

« Des concurrents éventuels ? Impossible : aucune entreprise américaine n'est en mesure de rivaliser avec la SDEE. C'est un État dans l'État. Bien plus puissant que IBM et la General Motors réunis, autrefois... L'explication de Gunther ne tient pas debout... »

Kennedy s'immobilisa brusquement, comme frappé par une illumination. Il murmura, halluciné :

— Non. La réponse est ailleurs ! Gunther veut absolument me cacher que les Ganys s'opposent à leur présence depuis le début, que la SDEE a décidé de les exterminer dès le départ...

Puis, dans une sorte de prise de conscience tardive, mêlée d'horreur, il glapit :

— Mais c'est l'agence qui est chargée de rationaliser le génocide ! Les Ganys sont trop éloignés de l'espèce humaine pour que leur disparition émeuve les Terriens... Surtout si on fait croire qu'ils sont les agresseurs...

Atterré, Kennedy ferma les yeux et soupira :

— Quand je pense que j'ai participé à cette sale besogne...

Il revit rapidement des images de ses disputes avec Marge et murmura, furieux contre lui-même :

— Même Spalding avait compris ! Sombre imbécile !

Il reprit sa marche d'un pas décidé, avec la ferme intention d'apprendre le gany, mais ralentit le pas aussitôt. La porte de sa chambre était grande ouverte.

Les sens en alerte, il avança sur la pointe des pieds, flairant une fouille surprise, une manœuvre de Gunther. Il décida de s'encadrer dans la porte d'un bond, genoux fléchis, les bras tendus en avant comme pour parer une attaque, inspecta la pièce d'un coup d'œil, et confus, retrouva son attitude normale. Engel s'était installé sur le lit pour l'attendre. Il sursauta dès que Kennedy surgit, puis, lui adressa un sourire nerveux.

Soulagé, Kennedy souffla :

— Vous m'avez fait peur ! À propos, merci pour tout à l'heure. Vous êtes intervenu au bon...

Le linguiste en profita pour placer :

— Justement. Je dois reprendre la brochure, sans délai.

Kennedy sourcilla :

— Reprendre la brochure ? Pourquoi ?

Engel blêmit instantanément et hoqueta :

— Gunther me tuerait s'il savait que je vous l'ai donnée. Où est-elle ?

Kennedy sortit, de dessous l'oreiller, la brochure écornée et la tint bien haut comme pour défier Engel. Comme celui-ci allait s'en emparer, Kennedy la fit passer rapidement derrière son dos. Furieux, Engel hurla :

— C'est un document secret ! Rendez-le-moi immédiatement !

Kennedy considéra un moment la grande asperge pâle qui le menaçait et laissa tomber :

— Document secret ? Voyez-moi ça ! Pourquoi donc ?

Au comble du supplice, Engel supplia dans un débit précipité :

— Ça n'a pas d'importance ! Ma vie est en danger ? Rendez-la-moi !

Kennedy coinça le document sous son aisselle et répondit, catégorique :

— Je n'en ai pas l'intention. Votre travail est passionnant. Vous vouliez m'épater ? Eh bien, c'est chose faite. J'ai décidé d'apprendre le gany jusqu'au bout.

Les yeux plantés dans ceux de Kennedy, le linguiste répliqua :

— Donnez-la-moi immédiatement ou je dis à Gunther que vous l'avez volée !

Kennedy persifla :

— Ouh ! que c'est vilain de mentir et de faire chanter les copains !

Puis, redevenant sérieux, il fixa le visage défait et sans autorité du linguiste et suggéra :

— Si vous me laissez la brochure, Gunther n'en saura rien. Je vous la rendrai avant mon départ. O.K. ?

Engel ne répondit pas. Il tripotait nerveusement ses mains et semblait réfléchir. Kennedy enchaîna :

— Comme vous voudrez ! Allez trouver Gunther pour lui dire ce que vous m'avez dit. Mais il suffira que je dise la même chose pour vous coincer sans problème. Car vous aurez du mal à expliquer pourquoi vous m'avez protégé, tout à l'heure.

Engel haussa les épaules sans grande conviction :

— Gunther ne vous croira pas. Il a confiance en moi.

Kennedy gloussa :

— Me faites pas rire ! Gunther est un paquet de nerfs. Il n'a même pas confiance en son ombre. Reprenez le dico, et je lui dis tout. Ma parole contre la vôtre.

La mort dans l'âme, le linguiste céda :

— D'accord, mais la prochaine fois, évitez de la ramener ! Bouclez-la, quand vous serez en présence de Ganys ! Je n'ai aucune envie de mourir et encore moins ici.

Kennedy rit de la trouille qui animait les yeux et les gestes du linguiste et promit :

— C'est entendu. La prochaine fois, je la bouclerai.

Puis :

— Au fait : ils reviennent bien la semaine prochaine, non ?

Amer, Engel jeta :

— Allez demander à Gunther !

Kennedy insista, dubitatif :

— Il se pourrait qu'il n'y ait pas de prochaine fois, n'est-ce pas ?

Engel ignore la question. Et regagna sa chambre. Sans un mot.

Trois jours passèrent, calmes, sans incident. Kennedy entamait sa deuxième semaine sur Ganymède et s'absorbait dans l'étude de la langue locale. Tard dans la nuit, il répétait des phrases à haute voix au désespoir de son voisin qui devait donner de grands coups hargneux contre le mur pour le faire taire.

Une nuit, Gunther lui permit de sortir en compagnie de Palmer, le géologue. C'était un jeune homme d'abord facile, décontracté et plutôt direct. Dès qu'ils eurent franchi le sas, Kennedy leva les yeux vers le ciel et les referma aussitôt en hoquetant de surprise. Autour de Jupiter, figé dans l'espace, trois lunes exécutaient un ballet à la limite du cauchemar et du fantastique. Elles apparaissaient successivement dans la nuit noire comme par enchantement, avançaient vers l'énorme planète en tourbillonnant sur elles-mêmes à une vitesse vertigineuse, puis s'éclipsaient.

Les yeux rivés au ciel, Kennedy suivait ce spectacle ahurissant sans trop y croire. Palmer, lui, fixait le sol. Il émanait de la neige bleutée et étrangement belle, dans la nuit, un silence irréel qui semblait le subjuguier.

Kennedy se tourna vers lui et souffla, halluciné :

— Fabuleux, n'est-ce pas ?

Le géologue sourit :

— La première fois, oui ! C'est beau à couper le souffle, mais au bout de huit mois, on s'en lasse !

Il marqua une courte pause avant de proposer :

— Si on rentrait ? Je tombe de sommeil.

Kennedy hésita un moment et suggéra :

— Je préférerais aller voir un village gany.

Comme il s'y attendait, Palmer répliqua :

— Il vous faudrait une autorisation écrite de...

Le geste las, Kennedy changea aussitôt de conversation, tout en suivant Palmer qui rebroussait déjà chemin :

— J'ai cru comprendre que vous avez trouvé des minerais uraniques ici.

La porte du sas se referma. Ils ôtèrent leurs combinaisons. Palmer reprit :

— Des éléments transuraniques ? Sur Jupiter peut-être, mais pas ici...

Il ajouta dans une sorte de sourire :

— ... à moins que nos connaissances concernant la composition des écorces planétaires soient erronées !

La sincérité de Palmer ne faisait aucun doute. Kennedy n'y comprenait plus rien. Perplexe, il insista :

— Pourtant, la documentation mise à notre disposition par Bullard précise que l'abondance de minerais radioactifs, sur Ganymède, pourrait provenir de la présence d'éléments transuraniques à l'état pur.

Palmer secoua la tête d'un air navré, et expliqua calmement :

— Écoutez : j'ai passé cette région à la poêle pendant six mois. S'il y avait des éléments transuraniques ici, je serais le premier au courant, vous pensez pas ?

Kennedy approuva d'un signe de la tête. Palmer conclut, sans hésitation :

— Croyez ce que vous voulez. Pour ma part, je sais qu'il y a ici des minerais radioactifs en quantité dérisoire. Vraiment rien qui vaille la peine de se lever la nuit en tout cas. Je vais même me coucher !

Kennedy l'accompagna du regard un moment, puis regagna sa chambre tout en réfléchissant. Il supposa avec un soupir de consternation :

— C'est clair : Bullard et ses sbires ont décidé de s'approprier cette planète, pour des raisons hégémoniques, sans avoir à déboursier un rond. Les troupes des Nations Unies feront le boulot à leur place.

Il avait murmuré ces mots, sans trop y croire : un tel projet conçu par des Terriens. Cinquante ans après la pacification de leur planète !... Pourquoi pas, après tout ?

Pensant à la technologie primitive des Ganys, Kennedy conclut :

— Les guerres d'oppression n'ont cessé, sur Terre, qu'à partir du moment où l'humanité entière a accédé à l'égalité

technologique : les Ganys ont remplacé les Peaux-Rouges d'autrefois, parce qu'il n'y a plus rien à conquérir sur Terre.

Le lendemain, Kennedy rencontra Gunther par hasard et demanda :

— Le chef de village revient bien demain, n'est-ce pas ?

Gunther se donna une tape sur le front et s'exclama :

— Oh ! J'avais oublié de vous dire : la visite a été reportée à une date ultérieure.

Méfiant, Kennedy sourcilla. Gunther expliqua, d'un air navré :

— Vous ne les reverrez certainement pas. Ils célèbrent, depuis hier, une saison sacrée qui leur interdit tout contact avec des étrangers.

Kennedy eut un faible sourire et laissa tomber :

— Elle se termine quand, cette saison ?

— Dans cinq jours. Un mois terrestre si vous préférez.

Flairant un coup monté, il se contenta de remarquer :

— Dommage. Je serai déjà parti. Il ne me reste plus qu'une semaine à passer ici.

Gunther haussa les épaules et s'éloigna. Kennedy réfléchit un moment et décida d'aller voir Engel.

CHAPITRE XII

Kennedy arriva dans la chambre comme un boulet, faisant sursauter le linguiste qui lisait. Celui-ci lâcha aussitôt son ouvrage pour regarder, d'un air affolé, le visiteur qui maintenant verrouillait la porte avec la brutalité d'un homme décidé à faire un mauvais coup.

Il bondit sur ses jambes et tenta de menacer, mais d'une voix trop molle pour impressionner :

— Ouvrez, ou je crie !

Kennedy l'en dissuada d'un coup d'œil chargé de violence et intima :

— Procurez-moi une jeep, un fusil et arrangez-vous pour que je puisse sortir d'ici sans être vu. C'est pas compliqué : on éteint les lumières à 01:00 heure.

Engel déglutit. Il avait les traits tirés. Kennedy perçut une sorte de lassitude dans ses yeux jaunis par on ne sait quel tourment. Peut-être redoutait-il le jour où Gunther découvrirait la vérité à propos du dictionnaire ? Sans soutenir le regard dur de Kennedy, il essaya de protester, mais s'entendit interrompre brutalement :

— Rasseyez-vous ! Et surtout ne faites pas le mariole ! C'est oui ou c'est non ?

Engel ne répondit pas. La tête baissée, il tripotait nerveusement ses mains, serrait les dents comme pour réprimer des larmes de rage. Kennedy remarqua ses ongles rongés jusqu'au sang et s'empessa d'étouffer le sentiment de pitié qu'il sentit monter en lui. Il répéta d'une voix glaciale :

— La jeep et le fusil... ou je parle !

Il marqua une courte pause et précisa :

— Je peux mentir avec beaucoup de persuasion, vous savez. C'est mon boulot. Alors, c'est oui ou c'est non ?

Engel secoua mollement la tête et murmura dans un reniflement :

— C'est oui.

À cet instant, quelque chose sembla céder en lui car il se mit à sangloter bruyamment, se couvrant le visage de ses mains tremblantes. Peiné, Kennedy lui donna une petite tape sur l'épaule et dit doucement :

— Je ne vous veux aucun mal, vous savez. J'agis par nécessité.

Le linguiste cessa de pleurer brusquement. Il se retourna vers Kennedy comme un fouet et hurla :

— Gardez vos salades pour vous !

Il s'essuya rapidement les yeux et lança :

— Pour quand voulez-vous la jeep et le fusil ? C'est tout ce qui m'intéresse !

Cette nuit-là, Kennedy quitta le poste.

Il vérifia que le fusil était chargé, monta dans la jeep et démarra. Rappela, par radio, à Engel qui refermait le sas :

— Soyez là à 06:00 précises. Et tout seul, à tant faire !

Engel grogna :

— Je serai là. Mais seul, je ne peux pas le garantir !

Kennedy fonça vers le village le plus proche, en se conformant aux indications de Gunther. Il n'eut aucun mal à s'orienter, la jeep étant équipée d'une boussole. Au bout de vingt minutes, il aperçut, niché entre deux rochers pointus, un assemblage d'igloos bleuâtres construits le long d'une rivière de paraffine. Une dizaine de créatures équipées de filets et de cannes péchaient en silence. D'autres allaient et venaient. Le tout laissait une impression de fourmilière en pleine activité. Elles aperçurent les feux de la jeep et se figèrent. Kennedy stoppa à une centaine de mètres et marcha vers eux, armé du fusil et du lexique, le cœur battant la chamade. Les créatures, immobiles, semblaient le fixer. Kennedy s'approcha et énonça lentement en gany :

— Je suis un ami. Je cherche le chef du village.

Un Gany se détacha du groupe, pour l'examiner longuement de ses yeux enfouis sous des plis de chair grisâtre et supposa :

— Vous êtes le nouveau, n'est-ce pas ?

Vachement physionomiste !

Surpris et soulagé d'avoir été reconnu, Kennedy répéta :

— C'est cela. Je suis un ami.

Pour lui, ces créatures se ressemblaient toutes : forte carrure, taille moyenne. Mais le plus impressionnant, en dehors de leur peau, c'était leurs corps grumeleux, et leurs têtes aplaties et sans nez, fixées directement sur leurs troncs. Leurs mains épaisses avaient six doigts. Tout en les dévisageant, Kennedy réalisait peu à peu la singularité de la situation et pensait, halluciné :

« Ce ne sont pas des humains... Dire que je suis là, en train de discuter avec des... extra-terrestres ! »

Ce mot déclencha en lui un flot d'adrénaline qui l'ébranla, momentanément. Un Gany arrivant du village s'approcha de lui d'un pas décidé et dit fermement, mais sans méchanceté :

— Allons ! Ne dérangez pas les pêcheurs ! C'est une tâche sacrée.

Il scruta Kennedy de ses yeux dénués d'expression et énonça :

— Je suis le chef du village. Et vous ?

Kennedy pointa vaguement un doigt en direction du poste :

— Je viens de là-bas.

— Certes, mais vous n'êtes pas comme les autres.

Sans trop savoir ce que le Gany entendait par là, Kennedy confirma :

— En effet, je ne suis pas leur ami.

Le chef eut un air navré et conclut :

— Alors, ils vous tueront. Ils tuent tous ceux qui ne leur ressemblent pas.

Inquiet, Kennedy s'enquit :

— Ils ont déjà tué des gens de votre peuple ?

— Non. Mais, ils nous menacent de mort parce que nous leur demandons de partir. Leur chef refuse et parle d'amener d'autres créatures de votre espèce. Nous ne nous y opposerons pas, mais cela nous fait beaucoup de peine.

Ils continuèrent de discuter tout en marchant vers le village, le chef parlant lentement pour se faire comprendre. Il disait de sa voix monocorde et un peu rauque :

— Votre peuple ne nous connaît pas. Nous sommes ici chez nous. Notre tribu a choisi de vivre et de mourir ici depuis des centaines et des centaines de jours. Pourquoi ne pas aller s'installer sur le territoire d'un autre clan ? Ce n'est pourtant pas l'espace qui manque !

Il marqua une courte pause et enchaîna :

— Nous ne savons pas ce qu'ils veulent. Mais une chose est sûre : les échanges culturels ne les intéressent pas.

Kennedy sourcilla, se demandant s'il avait bien entendu. Cette créature parlait comme un diplomate moderne, manipulait avec une aisance extraordinaire des concepts dont le raffinement tranchait avec la rudesse de l'environnement, la simplicité apparente du mode de vie.

Le chef soupira :

— Nous aimerions pourtant apprendre d'eux et leur enseigner des choses.

— Quoi, par exemple ?

— Notre mode de vie. Le respect de l'être. La compréhension des flux de l'existence.

Kennedy hochait la tête, abasourdi. Le Gany poursuivait :

— Ils nous prennent pour de simples pêcheurs parce que nous n'avons ni fusils, ni machines pour aller dans le ciel. Mais nous avons une civilisation.

Intrigué, Kennedy proposa :

— Parlez-m'en un peu, voulez-vous ?

Le Gany s'assit sur un grand rocher aplati, invita Kennedy à s'y installer et expliqua :

— Nous n'avons pas de livres. Notre environnement ne permet pas de tels luxes, mais prenons notre langue, par exemple. Vous la trouvez facile, n'est-ce pas ?

— Très facile, en effet.

— Eh bien, cette simplicité est le résultat de plusieurs années de travail.

Il s'interrompit pour regarder Kennedy :

— Vous comptez passer beaucoup de temps parmi nous ?

Kennedy consulta sa montre :

— J'ai encore trois heures devant moi.

Pendant trois heures, Kennedy, émerveillé, eut un petit aperçu de la culture locale. Loin d'être des barbares primitifs, les Ganys possédaient une tradition orale, une poésie et une philosophie d'une densité impressionnante, axées essentiellement sur l'apprentissage de la résignation aux lois irréversibles de l'univers. Ils savaient espérer, même dans les pires conditions. Accepter, avec gratitude, tout ce qui pouvait leur échoir.

Kennedy avait écouté attentivement quelques poèmes très imagés, très évocateurs, contrairement à ce qu'avait dit l'ethnolinguiste. Il réalisa, pour la première fois, qu'un peuple sans écriture n'était pas forcément un peuple sans culture. Il quitta son hôte à regret et promit de revenir tous les soirs jusqu'à son départ.

À 05:59 exactement, la jeep s'immobilisa devant le sas qui s'ouvrit aussitôt. Kennedy s'empara du fusil et le pointa dans la direction de Engel, pour le cas où Gunther lui aurait tendu une embuscade.

— Vous êtes seul ?

— Ouais. Vous pouvez ranger votre tromblon ! Ils dorment tous comme des loirs.

Engel l'aida à pousser la voiture à l'intérieur, à ôter sa combinaison. Il était bien seul, mais mort de trouille.

Il râla :

— J'ai passé la nuit à contempler le plafond de ma chambre. Où diable étiez-vous passé ?

Kennedy le foudroya du regard :

— C'est votre affaire ?

Il en voulait au linguiste de lui avoir menti. Il le fixa un moment et ironisa :

— Je croyais que les langues agglutinantes étaient d'une simplicité affligeante. Que les Ganys avaient une culture pauvre !

Une lueur ambiguë passa dans les yeux de Engel. Il répliqua froidement :

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Furieux, Kennedy le saisit par le bras et souffla :

— menteur ! Vous êtes bien placé, au contraire, pour savoir que les Ganys ont une culture orale extraordinaire. Et vous avez l'intention d'assister à leur massacre sans protester ?

Il le relâcha brutalement et conclut sur un ton décidé :

— Croisez-vous les bras, si vous voulez, mais moi, je ne laisserai pas faire !

Puis, les mains tendues en avant, dans un geste de supplication :

— Il faut empêcher ce génocide, Engel. Vous pouvez m'aider !

La mâchoire crispée, le linguiste rétorqua :

— Laissez-moi en paix ! Je ne veux pas tremper dans vos manigances !

Kennedy secoua la tête lentement, avec des yeux pleins de détermination et défia :

— Vous m'aidez, Engel ! Que vous le vouliez ou non ! Vous ferez quelque chose pour sauver ces gens, au lieu de rester là à aligner des déclinaisons et des verbes transitifs !

CHAPITRE XIII

Après deux nuits de discussion passionnée avec le chef gany, Kennedy, subjugué, résolut de trouver un subterfuge pour le rencontrer le jour. Il avait l'impression, à la fois exaltante et frustrante, de découvrir, au compte-gouttes, une philosophie profonde, apaisante. Un univers fantastique qu'il allait quitter au bout d'une semaine d'investigations superficielles. Il décida de faire en sorte que l'ethnolinguiste lui serve systématiquement de guide, avec l'aval de Gunther. Mais, au lieu de musarder autour des collines, ils passaient de longs moments à écouter le chef gany, Kennedy notant, avidement, ses propos, Engel manifestant un intérêt réel, mais muet. Ce qui exaspérait Kennedy. Un jour, il explosa :

— Mais dites quelque chose, bon sang ! Ces créatures ne sont pas des imbéciles, reconnaissez-le au moins !

Engel avoua, taciturne :

— Vous ne m'apprenez rien. Je le sais depuis le début...

Kennedy émit un rire sec :

— Mais vous préférez vous taire : c'est tellement plus commode !

Engel contra, excédé :

— Je suis payé pour étudier le gany, pas pour casser la baraque !

Kennedy râla, écoeuré :

— Vous êtes docile comme un mouton ! Moi aussi, j'étais comme vous. Grassement payé pour la boucler. Mais, c'est fini, l'époque du panurgisme ! Je vais rassembler des preuves en béton pour couler Bullard ! Vous avez vu mon carnet de notes : de la dynamite, n'est-ce pas ?

Engel recommanda :

— J'espère que l'explosif ne vous pétera pas dans les mains ! Planquez bien vos notes, si vous tenez à votre peau.

L'air soupçonneux, Kennedy menaça :

— Je vous conseille de ne pas en parler à Gunther... à moins que vous vouliez couler avec moi.

Dès qu'ils arrivèrent au poste, Kennedy s'enferma dans sa chambre, avec l'intention de compléter ses notes, plongea distraitement une main sous l'oreiller, mais se figea aussitôt, les yeux immenses : le carnet semblait avoir disparu ! Pris d'une peur panique, il souleva l'oreiller, plongea à quatre pattes sous le lit, en priant de toutes ses forces pour que le carnet...

À cet instant précis, la voix rauque de Gunther tonna derrière la porte :

— Kennedy ! Ouvrez !

Il resta un moment cloué sur place, sentant les battements de son cœur s'accélérer, puis alla ouvrir. Le directeur était là, escorté par trois hommes, écumant visiblement de rage, en dépit de son regard glacial. Il écarta brutalement Kennedy du coude pour entrer, brandit le carnet et fit :

— Pouvez m'expliquer ce que c'est ?

Gardant son sang-froid, Kennedy répondit presque avec désinvolture :

— Ce sont des notes que j'ai rédigées pour mon boulot.

On eût dit que Gunther n'attendait que cela pour exploser. Il rugit :

— Ne me prenez pas pour un imbécile, Kennedy ! Vous avez vu des Ganys en secret ! Avouez !

Excédé, l'accusé s'étrangla :

— Oui ! J'ai discuté avec eux, et alors ? Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

Au comble de la fureur, Gunther reprit calmement :

— Ce que ça peut me foutre ? Je vais vous le dire, moi.

La voix se modula brusquement en un grondement :

— Vous avez violé le règlement ! Bafoué la discipline ! Semé la pagaille ! Personne n'a le droit de désobéir à mes ordres ! Vous...

Kennedy l'avait regardé comme on fixe un caractériel en train de piquer sa crise. Il coupa sèchement :

— Ne me bassinez pas avec votre règlement à la noix, Gunther ! Je n'ai aucun compte à vous rendre...

Gunther ricana :

— Vraiment ?

Se tourna vers ses hommes et ordonna :

— Emmenez-le !

Puis, à Kennedy qui s'était laissé neutraliser sans faire d'histoires :

— On n'aime pas beaucoup les espions chez nous. J'enverrai le carnet à Bullard avec un rapport qui suffira à vous faire pendre !

On boucla Kennedy dans une petite pièce obscure au sous-sol. Pas de lit, pas de livres, aucune ouverture, à l'exception de la porte verrouillée, derrière laquelle un homme faisait la sentinelle. Assis dans un coin, les yeux rivés sur la porte par laquelle filtrait un peu de lumière, Kennedy pensait au chef gany. À cette créature qui lui avait enseigné les secrets de l'espoir, de l'endurance. Il avait appris des tas de choses à l'université, mais jamais on ne lui avait appris à se connaître, à se dominer, à chercher la paix intérieure. Certes, il gravissait les échelons chez Dinoli. Mais, à la réussite matérielle répondait toujours l'angoisse quotidienne. Il avait pris beaucoup de risques, mais ne regrettait rien.

Il sursauta. Quelqu'un trifouillait dans la serrure !

Il bondit sur ses jambes, s'attendant à voir arriver Gunther. À sa grande surprise, c'est l'ethnolinguiste qui entra, tout penaud, tenant maladroitement une grosse clé. Kennedy le fixa sans rien dire, avec des yeux pleins de rancune. Puis, sèchement :

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?

— Gunther m'a chargé de vous surveiller...

— Et de me faire parler, certainement. Je n'ai que faire de la compagnie d'un mouchard. Dehors !

Le linguiste se disculpa, visiblement peiné :

— Je n'y suis pour rien, je vous le jure ! Gunther est soupçonneux de nature. Il a fait fouiller votre chambre en notre absence. J'en suis navré, croyez-moi.

Kennedy rétorqua, amer :

— Pas plus que moi ! Je vais rentrer sous bonne escorte, pour finir en prison.

Changeant brusquement de ton :

— Vous êtes retourné au village pour leur expliquer pourquoi je n'y suis pas revenu, j'espère ?

Engel murmura, terrifié :

— J'y ai pensé, mais j'ai eu peur.

Kennedy regarda le visage défait du linguiste, puis la clé. Une idée folle se formait dans son esprit. Il consulta sa montre : 03:30. Engel intercepta aussitôt l'idée et glapit :

— Mais vous êtes fou, ma parole ! Gunther me soupçonne certainement, sinon, pourquoi m'aurait-il demandé de remplacer Jaeckel ?

Kennedy répliqua, logique :

— Parce que Jaeckel a plus de boulot que vous, c'est tout !

Engel eut une moue dubitative, Kennedy insista :

— Je ne vous demande pas de me relâcher. Seulement de m'accompagner en traîneau à moteur jusqu'au village pour aller m'excuser. Après cela, vous pourrez m'enfermer. De toute façon, où irais-je, si je prenais la fuite ? Réfléchissez !

Après un instant d'hésitation, le linguiste céda. Ils enfilèrent rapidement leurs combinaisons. Engel ouvrit le sas, sauta dans le traîneau, près de Kennedy, au moment précis où Gunther apparut, braquant sur eux la lumière aveuglante d'une grosse torche. Trois hommes l'accompagnaient. Kennedy sentit le linguiste se figer et murmura :

— Ne bougez surtout pas !

Gunther s'immobilisa à quelques mètres, éclaira brutalement la face du linguiste raide comme une statue et constata :

— C'est vous qui l'aidez, petit futé ! Vous croyiez que je ne le savais pas ?

Il éblouit Kennedy de sa torche avec un ricanement amusé :

— Où croyez-vous pouvoir aller, avec ce machin ? Allons, descendez ! Mais, cette fois, je vous jure qu'aucun de vous n'aura l'occasion de revoir le ciel avant le départ de ce foutu vaisseau !

Sans se tourner, Kennedy chuchota :

— Accrochez-vous bien ! Je vais démarrer !

Gunther grondait, fou furieux :

— Descendez en vitesse ou je viens vous chercher !

Joignant l'acte à la parole, il fit un pas en avant, mais recula de deux, évitant de justesse le traîneau qui s'était soulevé d'un bond, avait fait un superbe vol plané, avant d'atterrir sur la neige dans un « plouf » sonore.

Gunther réagit... Une seconde trop tard :

— Tirez ! Tirez donc ! Espèce de crétins !

Il hurlait à pleins poumons, malgré les crépitements secs et rapides des mitrailleuses qui, maintenant, trouaient le silence de la nuit. Tapi dans le traîneau, Kennedy esquivait les balles de son mieux, priant pour que le réservoir reste intact, s'agrippant farouchement à la machine qui se soulevait et retombait au gré des bosses. Quand ils furent hors d'atteinte, il décida de foncer vers l'est pour semer leurs poursuivants. Engel se taisait, apparemment pétrifié de terreur. Tout en conduisant, Kennedy siffla pour masquer sa propre peur :

— Nous avons eu chaud, hein !

Le linguiste ne répondit pas. Kennedy enchaîna :

— Allons, détendez-vous, nous les avons semés. Nous serons au village dans un quart d'heure ! Gunther n'ira pas nous chercher là-bas : planque trop facile !

Il marqua une courte pause, puis :

— Je doute que ce mec comprenne le bien-fondé de notre action. Enfin... de mon action. Vous, vous n'êtes embringué dans cette histoire que par hasard. Je suis désolé, Engel, mais il fallait que quelqu'un agisse. Mais ne vous en faites pas, nous nous en sortirons. Je ne sais pas encore comment, mais nous trouverons un moyen. O.K. ?

Silence.

Kennedy s'irrita brusquement :

— Mais parlez, bon sang ! La peur vous a coupé la langue, ou quoi !

Toujours pas de réponse. Affolé, Kennedy se tourna vers son compagnon, se demandant si...

Et il eut raison. Une balle avait percuté le casque du linguiste, le privant instantanément d'oxygène. Il s'était probablement raidi sur-le-champ. Sans avoir le temps de

souffrir, encore moins de réaliser ce qui lui arrivait. Terrifié à l'idée d'avoir monologué avec un mort pendant près d'une demi-heure, Kennedy décida de stopper le traîneau pour se calmer un peu. Trouver une digne sépulture à ce jeune homme qu'il connaissait à peine.

Dans la nuit noire, le lac brillait sous la lumière argentée des trois lunes qui dansaient dans le ciel. Kennedy stoppa le traîneau à quelques mètres, souleva le corps étrangement léger du linguiste et le déposa doucement sur la paraffine, face en bas. Le corps resta d'abord immobile, à la grande stupéfaction de Kennedy. Un peu comme s'il refusait de s'immerger. Puis disparut peu à peu sous la paraffine, à mesure que le méthane, s'infiltrant dans la combinaison, l'alourdissait. Kennedy l'avait regardé s'enfoncer avec un sentiment d'irréalité. Il observa une minute de silence et reprit son chemin. Bientôt, le village apparut au loin, entre deux rochers noirs et pointus. Kennedy s'arrêta net. Il venait d'apercevoir une fourgonnette garée devant un igloo. Jaeckel et Palmer, mitrailleuse au poing, semblaient interroger un groupe de Ganys, résolument muets. Gunther allait et venait autour d'eux, les menaçant visiblement de mort. Kennedy sentit une rage meurtrière monter en lui lorsque Gunther envoya le chef gany au sol, d'un coup de poing. Il brancha aussitôt son micro pour déclarer :

— Arrêtez ! Je me rends !

Surpris par la voix qui venait de faire irruption dans son casque, Gunther s'exclama :

— Kennedy ? Où êtes-vous ?

— Devant vous ! Sur la colline ! Ne tirez pas, je me rends sans faire d'histoires.

Gunther ricana :

— Mais vous n'avez pas le choix, mon vieux !

Vociféra :

— Avancez les mains en l'air ou je vous descends, vu ?

Les bras tendus bien haut, Kennedy se mit à avancer, en se disant que Gunther bluffait. Mais tout à coup, celui-ci intima, nettement soupçonneux :

— Ne bougez plus ! Où est Engel ?

L'estomac noué par la peur, Kennedy souffla :

— Mort. Vous l’avez eu.

Il y eut un long blanc. Puis :

— Je vous conseille de ne pas jouer au plus fin avec moi, Kennedy ! Dites à votre copain de sortir de sa planque ou je vous descends tous les deux ! Je vous laisse trois minutes !

Kennedy s’étrangla :

— Mais je vous dis qu’il est mort ! Que je suis seul !

Après un instant d’hésitation, Gunther ordonna :

— O.K. Approchez, James Bond ! Je vais vous soigner aux petits oignons ! Regardez bien le paysage, pendant que vous y êtes. Vous ne le reverrez pas de sitôt !

CHAPITRE XIV

Kennedy passa ses derniers jours, sur Ganymède, dans la cellule du sous-sol. Trois hommes se relayaient, nuit et jour, pour le surveiller, sans le brutaliser. Il était bien nourri. Tout se passait comme si Gunther craignait de le maltraiter, sous peine de subir les foudres de ses supérieurs. Il se contentait de l'interroger deux fois par jour, hurlant inlassablement les mêmes questions avec l'obstination d'un malade mental.

— Avouez que vous avez assassiné Engel ! Que vous avez donné des armes aux Ganys !

La plupart du temps, Kennedy le fixait d'un air moqueur, sans répondre, sachant que le moindre propos pourrait être déformé.

Le jour du départ arriva enfin. Kennedy s'en alla sans une égratignure, malgré les menaces de mort qu'avait proférées Gunther pour le faire parler. Faute de cellule pour l'enfermer, les membres de l'équipage décidèrent de l'ignorer. Avant le décollage, Sizer vint lui remettre le somnifère, sans un mot. Le voyage s'annonçait, long, monotone, interminable. Kennedy s'endormit sitôt la pilule avalée, se réveilla et se mit à lire, pour tuer le temps. Lui non plus n'avait aucune envie de parler à ces gens. Il les méprisait pour leur lâcheté. De temps en temps, il abandonnait son livre pour songer à ce qu'il ferait à l'arrivée. L'avenir semblait tout tracé : Bullard et Dinoli le jetteraient certainement en prison, ou le liquideraient sur-le-champ. Il fallait trouver rapidement un moyen de s'échapper. Kennedy n'en voyait aucun ! C'était un homme intelligent, certes, mais absolument nul quand il s'agissait de se situer par rapport aux événements, d'embrasser la situation d'un coup d'œil pour prendre une initiative. Une grande affliction le submergea à ce

constat. Son existence lui parut brusquement dérisoire, futile. Il se revit au bureau, exécutant à la lettre les ordres de la direction, comme une marionnette. Découvrit avec horreur qu'il n'avait pas réfléchi, par, et pour lui-même depuis des années. S'étonna même du sentiment de révolte qui le consumait soudain, après tant d'années de passivité ! Il décida d'aller jusqu'au bout de son entreprise. Mais, pour l'instant, une seule question s'imposait. Importante. Inéluctable : comment échapper au sort qui l'attendait ?

Le jour de l'atterrissage arriva. Long, affreusement long. Kennedy n'avait toujours pas trouvé de réponse. Il avait songé à tout, avec angoisse, sauf au projet fou, presque surhumain qui surgit dans son esprit au moment où Sizer vint lui lancer le somnifère contre la décélération. Kennedy porta une main à sa bouche, avala une gorgée d'eau, remercia le médecin qui s'éloignait déjà après lui avoir arraché la gourde. Il inspira profondément et se laissa retomber dans le hamac, les yeux fermés. À l'instant où il fourra la pilule dans sa poche, une peur foudroyante s'empara de lui, lui nouant l'estomac, la gorge, les nerfs : tout ! Quelles chances avait-il de s'en sortir vivant ? Il n'eut pas le temps de répondre à cette question : le monde entier sembla chavirer brusquement avec le vaisseau qui, maintenant, plongeait à une vitesse vertigineuse vers la Terre, fendant des couches épaisses de nuages comme un bolide. Kennedy s'agrippait farouchement au hamac, serrait les dents, essayait de respirer malgré l'étau invisible qui enserrait sa cage thoracique, la douleur insurmontable qui transperçait ses muscles. Ses oreilles bourdonnaient, se bouchaient et se débouchaient alternativement, au rythme du cœur qui, pris de folie, semblait vouloir bondir hors de sa poitrine. Puis, tout à coup, aussi brutalement que cette phase apocalyptique avait commencé : le silence. La Terre ! Seule subsistait l'impression cauchemardesque d'être vidé de ses forces, privé de ses jambes, d'avoir perdu tout contrôle sur ses membres !

L'équipage dormait encore. La porte s'était ouverte, déclenchant automatiquement l'éjection de la passerelle de bord. Par le hublot, Kennedy aperçut des techniciens qui allaient et venaient. Aucun comité d'accueil. Toujours pas de

signe de vie dans le vaisseau. Il défit les sangles du hamac à toute vitesse, tentant de bondir sur ses jambes, mais heurta de plein fouet la paroi métallique de la cabine. Abruti par le choc, il s'immobilisa un moment. Commença sa descente vers le cosmodrome, dépassant, le plus naturellement possible, les agents qui s'affairaient déjà autour du vaisseau. Rejoignit l'autoroute à travers champs et sauta dans un taxi en haletant :

— En ville, vite ! Foncez !

Le chauffeur démarra en trombe, sans poser de questions à son client qui ne cessait de se retourner. Pas de voiture de police en vue. Kennedy essaya de se détendre, mais réalisa, tout à coup, qu'il ne savait où aller. Chez lui ? Trop dangereux ! Puis, non ! Personne ne songerait à aller l'y chercher. Il donna l'adresse au chauffeur et somnola jusqu'au moment où la voiture stoppa devant la villa dans un crissement de roues. Il paya le chauffeur. Poussa prudemment le portail. La maison était étrangement calme en ce jour torride de juillet. Kennedy avança lentement, regardant sans cesse autour de lui pour le cas où les hommes de la sûreté surgiraient. Il s'immobilisa devant la porte, et au lieu de sonner, appela en se raidissant, comme s'il attendait une rafale de mitrailleuse en guise de réponse :

— Marge ?

Silence.

Les stores étaient baissés. Tout à fait inhabituel ! Il décida d'entrer sur la pointe des pieds, inspectant minutieusement le moindre recoin et trouva, finalement, sur la table de nuit, une note. Il s'en empara aussitôt :

Ted, j'ai laissé une bande sur le magnéto. Écoute-la, s'il te plaît.

Marge

Subodorant le pire, il se servit un bon verre, brancha l'appareil et s'installa dans un fauteuil. Après un blanc, il entendit sa femme déclarer, sans détours :

Ted, je te quitte. Pas sur un coup de tête. J'y pense depuis longtemps. L'opération Ganymède n'est qu'un catalyseur car, nous ne voyons pas du tout les choses de la même façon. C'est même pour cela que tu as pu travailler tranquillement à ce

projet quand moi j'y étais farouchement opposée. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. Mais, rassure-toi, je ne te quitte pas à cause de nos divergences d'opinions politiques, mais parce que nous sommes fondamentalement différents. En conséquence, ce jour où tu pars pour l'espace, je m'en vais, avec Dave...

Kennedy eut un hoquet de surprise. Puis revint à la bande.

... Surtout pas de conclusions hâtives : je ne t'ai jamais trompé. C'est contre mes principes. Mais Dave et moi, nous avons déjà discuté, auparavant, de la possibilité de vivre ensemble. Ton départ nous en a donné l'occasion. C'est tout. Mais je t'en prie, ne sois pas blessé. Ne casse rien. Écoute cette bande deux fois au moins avant d'exploser. Je ne veux rien de ce qui est la maison. J'ai pris les quelques objets qui me tiennent à cœur. Le reste est à toi. Quand tu seras habitué à ta nouvelle vie, je te contacterai pour le divorce. J'ai confié le chat aux Cameron. Prends soin de toi, Ted. À un de ces jours.

Kennedy laissa la bande se dérouler jusqu'au bout. Il pensa à Spalding, à sa femme, secoua énergiquement la tête en murmurant :

— Ces deux-là, ensemble : impossible ! Ça ne durera pas.

Calmement, il réécouta la bande et sentit l'émotion lui nouer la gorge peu à peu. Mais ne pleura pas.

CHAPITRE XV

Kennedy vida son verre d'un trait et s'en servit un autre. Ce simple geste charria des tas de souvenirs. Un instant, il revit Marge en train de lui préparer son cocktail du soir, mais chassa cette image et revint à la bande qu'il réécoutait pour la quatrième fois, comme si cela pouvait apaiser son chagrin. Il se concentrait sur la façon dont elle disait les choses : simplement, clairement, sans hésitation, sans émotion. On eût dit qu'elle se débarrassait d'un lourd fardeau. Par moments, Kennedy réalisait, avec stupeur, qu'il connaissait mal la femme avec laquelle il avait vécu pendant huit ans ! Elle pouvait emmagasiner des choses et les ruminer sans rien dire, jusqu'à ce que la coupe soit pleine ! Il éteignit le magnétophone, décidé à oublier Marge, même si cela lui faisait mal. Le nouveau Ted Kennedy savait prendre la vie avec philosophie. Il alluma la télé sur la 72^e chaîne ; écouta patiemment le spécialiste de service parler de « chaleur persistante en dépit des efforts déployés par le Bureau de l'Ajustement Météorologique ». Puis, ce fut l'heure du journal. Le présentateur vedette apparut et annonça :

— Le vaisseau spatial du capitaine Louis Hills, parti pour Ganymède il y a trois semaines, vient d'atterrir au cosmodrome numéro 7 de New Jersey. Selon le capitaine Hills, tout va bien sur le planétoïde. La petite colonie se porte bien. Et maintenant notre page sportive avec...

Furieux, Kennedy éteignit le poste d'un coup de poing sur le bouton. Non seulement on ne parlait pas de son évasion, mais en plus, on continuait de faire croire à l'existence de cette sacrée colonie ! Il s'apprêtait à boire une gorgée de whisky quand il réalisa brusquement qu'on ne parlait pas de lui parce que l'on avait lancé des hommes à ses trousses ! Il reposa tranquillement

le verre, sentant son sang se figer dans ses veines, jeta quelques frusques dans un sac, sans trop savoir où aller. Il leva prudemment chaque store pour voir si les agents de la sûreté nationale n'étaient pas déjà là, prêts à l'épingler : la voie semblait libre. Il saisit vivement son sac, se dirigea vers la porte, mais s'immobilisa, avec un haut-le-corps : le téléphone s'était mis à sonner ! Ne sachant que faire, Kennedy le regarda fixement en pensant à Marge. Et si c'était elle ? Peu importe ! Il quitta la maison à toute vitesse et sauta dans sa voiture. En moins de cinq minutes, il était en ville. La ville consistait en une série de magasins vieillots rassemblés autour d'une grande place où trônait une horloge du XIX^e siècle. Il se gara dans la rue principale. Contourna, à pied, la banque, le bureau de poste et entra chez Schiller. Drugstore tenu par un septuagénaire affable et un peu gâteux sur les bords. Dos tourné à la baie vitrée, le vieil homme s'affairait à son rinçoir. Il ne vit pas Kennedy déposer bruyamment une pièce sur le comptoir en demandant :

— Deux jetons de téléphone, s'il vous plaît.

Se retournant :

— Ah ! Bonjour, monsieur Kennedy ! Comment allez-vous ? Deux hommes sont venus demander quel chemin emprunter pour aller chez vous : très antipathiques à mon avis ; mais comme il s'agissait de vous, je les ai fait accompagner par mon coursier.

Kennedy s'extirpa un sourire contraint :

— C'est très aimable de votre part, mais je n'attends pas de visiteurs. J'ai un coup de fil urgent à...

Il s'interrompit brusquement : Schiller venait de désigner deux hommes en costumes sombres qui sautaient dans une voiture :

— Justement, les voilà ! Rattrapez-les au lieu de les laisser aller jusque chez vous !

Kennedy faillit répliquer qu'il était assez grand pour savoir ce qu'il faisait, mais s'excusa avec le même sourire crispé :

— Je n'ai vraiment pas le temps. Qu'ils prennent un rendez-vous s'ils veulent me voir, au lieu de débarquer comme cela.

Schiller approuva :

— C'est plus correct en effet. Mais, que voulez-vous ? Votre génération n'a que faire des bonnes manières. De mon temps...

Le vieillard flanqua deux jetons sur le comptoir et reprit ses jérémiades, mais Kennedy était déjà dans la cabine. Il composa rapidement le numéro des renseignements pour obtenir celui de l'aéroport continental. Puis appela la réservation :

La guichetière décrocha.

— National Airlines. Je vous écoute.

— Je voudrais réserver une place sur le vol en partance pour Milwaukee, ce soir, à 19 h 51, je vous prie.

— Votre nom ?

Sans hésitation, Kennedy déclina :

— Engel.

— Prénom ?

— ... euh : Victor !

— Victor Engel, c'est cela ?

— C'est cela.

— Parfait, monsieur Engel. Passez chercher votre billet une heure au moins avant le décollage. Merci.

Dès que Kennedy émergea de la cabine, Schiller embraya :

— Ah, monsieur ! Qu'est-ce que je vous ai dit ? Ils ne sont toujours pas revenus, vos amis. Ils vous attendent probablement chez vous. Quelle perte de temps !

Pas contrariant, Kennedy soupira, lui aussi :

— Quelle perte de temps, en effet ! Mais, que voulez-vous ? Mon bateau s'en va à 19 heures et j'ai encore des tas de courses à faire !

Le regard du vieillard s'anima brusquement. Il adorait les ragots, mais laissa tomber négligemment :

— Vous partez en voyage ?

Kennedy opina du chef et chuchota, sûr d'obtenir l'effet contraire :

— Une mission d'un mois, en Europe. Mais, surtout, ne le dites à personne. Mes amis pourraient m'en vouloir de ne pas leur ramener des souvenirs. Vous savez comment c'est, les amis.

Sur ce, il quitta le magasin à toutes pompes avec la certitude que la nouvelle ne tarderait pas à se répandre. Les deux agents de la sûreté nationale pouvaient toujours l'attendre au port.

CHAPITRE XVI

En moins d'une heure, Kennedy était dans New York, longeant la baie de Long Island en direction de l'Aéroport Continental. À 17 h 47 exactement, il abandonna sa vieille Frontenac 42 au parking et fonça vers le guichet « réservations ».

L'hôtesse l'accueillit avec un charmant sourire :

— Que puis-je pour vous ?

— Victor Engel. J'ai réservé une place pour Milwaukee.

La jeune femme lui tendit le billet déjà prêt :

— 113,50 dollars, s'il vous plaît.

Kennedy faillit sortir son chéquier, mais se ravisa, sachant que l'ordinateur de la caisse de compensation pouvait vérifier la signature et répondre en 15 secondes. Ce serait alors la catastrophe ! Il paya en espèces, empocha le billet et s'éclipsa en pensant à la rapidité avec laquelle il avait affublé Engel de ce prénom désuet. Victor... Pourquoi Victor et non Balthazar ?

Il haussa les épaules : n'importe quoi aurait fait l'affaire. Il ne savait rien de cet homme qu'il avait pourtant enterré. L'air pensif, il s'engouffra dans le long boyau conduisant à la salle d'attente. Soupira, au bout du tapis roulant :

— Ah ! Que les relations humaines sont peu de chose... quand on est aux abois !

L'avion atterrit à l'aéroport de Milwaukee. Kennedy consulta sa montre : 23 h 30. Trop tard pour appeler Steeve, son frère aîné habitant à Brockhurst, leur ville natale. Après un moment d'hésitation, il décida d'aller à l'hôtel et héla un taxi. Steeve n'aurait certainement rien dit en le voyant débarquer à une heure indue, mais cela aurait dérangé son petit traintrain quotidien. Contrairement à Kennedy, il menait une vie bien

rangée, sans surprise, sans fantaisie. C'était un homme de convenances, de devoir, que la décontraction moderne déroutait un peu. Les deux frères n'avaient de commun que leurs parents. Ils entretenaient des relations cordiales. Sans plus.

Kennedy prit une chambre dans le premier hôtel venu et appela son frère dès le lendemain matin. Le téléphone sonna, puis une grosse voix à l'autre bout du fil énonça :

— Steeve Kennedy. Qui est à l'appareil ?

Kennedy sourit et s'exclama, presque joyeux :

— C'est Ted, mon vieux ! T'es surpris, hein ?

Il y eut un blanc. Puis, sans enthousiasme :

— Ted ?... Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Kennedy bredouilla, un peu refroidi :

— Je suis venu te voir. Mais, comme je suis arrivé tard hier soir, j'ai préféré attendre ce matin pour t'appeler.

— Je vois...

Long blanc. La conversation avait du mal à s'engager. Kennedy se taisait, ne sachant que dire. Puis suggéra, un peu trop vite :

— Bouge pas, Steeve. Je saute dans un bus et je serai chez toi dans moins d'une heure. J'ai beaucoup de choses à te dire. Peux-tu m'attendre ?

Apparemment mal à l'aise, Steeve hoqueta :

— Il vaut mieux que ce soit moi qui vienne. Donne-moi ton adresse, j'arrive.

— C'est l'hôtel *Avon*, mais je...

— N'insiste pas, Ted. Je serai là bientôt !

Ahuri, Kennedy raccrocha ; puis, cherchant à comprendre l'attitude de son frère, murmura :

— Deux lettres en trois ans... C'est pas exactement ce qu'il faut pour se faire aimer, mais quand même !

En une fraction de seconde, il revit des images de leur enfance, de leur vie d'adultes. Très tôt, à la mort de leur père, Steeve avait assumé le rôle de chef de famille, bigot, introverti, terre à terre, détestant les spéculations intellectuelles. Très tôt également, Steeve avait épousé une femme rondouillette qui lui donna huit gosses. Les deux couples ne s'étaient rencontrés qu'une fois, dans le Connecticut, après le mariage de Ted en

2039. Ce fut cauchemardesque ! Les Kennedy de Brockhurst avaient passé leur temps à critiquer, à geindre, à soupirer, à propos de tout. Depuis lors, les deux couples s'étaient écrit de loin en loin sans jamais sortir des conversations tournant autour de la pluie et du beau temps.

Steeve arriva à 9 heures. Éclatant de santé malgré ses cheveux grisonnants, ses yeux tristes masquant une sérénité profonde. Il serra vigoureusement la main de son frère, s'assit sur le lit et expliqua, visiblement bouleversé :

— Ne m'en veux pas, Ted. Je ne peux pas te recevoir. J'en ai honte, crois-moi.

Intrigué, Kennedy demanda :

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Steeve soupira :

— Je vais bien, ma petite famille aussi. Mais il semble que toi, tu aies des ennuis.

Kennedy hocha la tête lentement.

— Les hommes de la sûreté t'ont appelé, n'est-ce pas ?

Steeve opina du chef, consterné, et se mit à larmoyer :

— J'ai toujours craint que tu tournes mal, en ville. J'ai essayé de t'apprendre la rigueur, de t'inculquer le sens du devoir, de la famille, mais il semble que j'aie échoué. Qu'on t'ait appris d'autres valeurs sur la côte Est.

Il regarda fixement Kennedy et pleurnicha :

— Qu'as-tu fait, Ted, pour avoir la sûreté nationale aux trousses ? Ils m'ont menacé de m'envoyer en prison, si je t'aidais. Sans explication ! Qu'as-tu donc fait ?

Kennedy ignora la question pour en poser une autre :

— Qu'ont-ils dit d'autre ?

— Que tu es en fuite... qu'il était probable que tu cherches à te réfugier chez moi, et qu'alors, je les prévienne, sans quoi ils m'arrêteraient pour complicité. Pour finir, ils ont demandé la liste de tous nos parents... Et je crois bien que je la leur ai donnée.

Abattu, Kennedy expliqua :

— Je n'ai rien fait de mal, Steeve. Absolument rien ! Je suis recherché par une bande de criminels. Je dois me cacher

quelque temps. Il faut que je reste avec toi ! Je ne sais pas où aller !

— Impossible ! Tu te ferais prendre immédiatement.

Après une courte pause :

— Cela me fend le cœur, Ted. Mais j'ai une femme, des enfants, une place dans la communauté. Je ne peux pas prendre le risque de perdre tout cela. Vingt ans de taule ! C'est ce qui me pend au nez, si tu viens chez moi. Tu comprends ?

Désespéré, Kennedy hurla :

— Mais c'est du bluff ! Ils n'ont pas le droit de...

Steeve coupa :

— Peu importe ! Il vaut mieux que tu t'en ailles !

Il plongea une main dans la poche de sa veste, en sortit une liasse de billets qu'il tendit à Kennedy :

— Prends ! Tu vas en avoir besoin.

Comme Kennedy allait refuser, Steeve insista :

— Allons, fais pas l'idiot ! Il faut que je file. Il se peut qu'on m'ait déjà repéré. Mais, si jamais on te prenait, ne dis surtout pas que tu m'as vu. O.K. ?

Kennedy secoua la tête, fixa le front dégoulinant de sueur et les yeux embués de larmes de son frère et dit :

— Ne t'en fais pas. Je te comprends. Ta femme et tes enfants d'abord.

Steeve l'étreignit brièvement et disparut.

CHAPITRE XVII

Dès que la porte se referma, Kennedy s'effondra sur le lit. Complètement démoralisé. Il venait seulement de réaliser, avec le départ de son frère, qu'il était seul, sans foyer, sans secours... et piégé comme un rat ! Anéanti, il se prit la tête entre les mains et grommela :

— Doux Jésus ! Où vais-je aller maintenant ? Tout se passait comme si le monde s'était dépeuplé en un jour !

Il se ressaisit rapidement, rassembla ses effets et sauta dans un bus en direction de New York, avec l'intention de faire le voyage en plusieurs étapes : Lansing, Flint, Détroit, Cleveland, Trenton et peut-être New York dans trois semaines. Il suffirait d'éviter les grandes artères.

Une semaine d'errance suffit à le transformer en fugitif type : nouvelle coupe de cheveux, barbe, moustache. Mais surtout une méfiance instinctive à l'égard des inconnus depuis que sa photo avait paru à la « une » des journaux avec promesse de forte récompense en échange de sa capture. Dieu merci, la photo publiée datait de dix ans et n'avait que peu de rapport avec sa nouvelle tronche.

Les jours se ressemblaient. Les villes aussi. Mais, partout, on ne parlait que du scandale de Ganymède, de l'homme qui était recherché pour avoir assassiné John William Engel et incité les extra-terrestres à exterminer la colonie. La presse à sensation, unanimement indignée, réclamait la tête de Kennedy pour haute trahison. Un journaliste débordant d'imagination s'étonnait même que l'on laisse courir un fou dangereux, abandonné par sa femme, à la suite de nombreux séjours dans un hôpital psychiatrique ! Cette information provenait sans doute de l'agence, car les bulletins concernant la colonie avaient

pris, eux aussi, une tournure délirante. On y parlait d'armées extra-terrestres sur le pied de guerre, d'explosions de bombes et d'exercices de tir !

On était en plein suspense. Les interventions de Lester Brookman prenaient, chaque jour, des accents de fin du monde. Hier, le directeur de la colonie concluait : « Les extra-terrestres sont hostiles à notre présence depuis que Kennedy les a dressés contre nous ! Nous sommes sur le qui-vive ! Il règne ici une tension épouvantable ! Ils sont armés jusqu'aux dents et peuvent nous attaquer à n'importe quel moment ! Les femmes et les enfants ne tiennent plus en place ! Ils sont terrorisés. Mais Kennedy, lui, court toujours, mettant en danger la vie de braves gens, ici, mais aussi sur Terre. Face à un tel scandale, on peut se demander ce que devient notre démocratie ! »

C'est exactement la question que Kennedy se posait. Que Bullard et Dinoli poursuivent leurs tractations ne le surprenait guère : tout ce qu'il avait lu était conforme au programme tracé dès le départ. Mais, que les spécialistes de l'information, eux, tombent dans le panneau après des mois de propagande intense, ça, Kennedy ne le comprenait pas ! Aucun de ces plumitifs bien-pensants ne semblait capable de reconnaître une tentative d'expansion coloniale fondée sur la technique du lavage de cerveau ! Peut-être était-ce trop évident, trop gros, pour être visible. Quoi qu'il en fût, avant le 17 septembre, le monde entier tremblerait à l'annonce de l'extermination imminente des Terriens de Ganymède. Après cinq jours de folle angoisse, la SDEE, forte du soutien de l'opinion publique chauffée à blanc, demanderait timidement l'intervention des troupes de l'ONU. Puis, l'exigerait purement et simplement, un mois plus tard, au grand soulagement d'une opinion publique au bord de l'hystérie.

Kennedy commençait à se demander s'il devait sa liberté à sa grande prudence ou à un calcul destiné à affoler les gens. Trois semaines de cavale et personne pour l'arrêter ! Très louche : les services de la sûreté nationale étaient d'une efficacité notoire. Peut-être avaient-ils reçu l'ordre de l'épingler à une date précise, coïncidant avec un moment clé de la campagne

publicitaire. Kennedy n'en était pas sûr. Il redoubla de prudence.

Il arriva à Trenton, New Jersey, le dimanche 17 septembre, entra dans un motel pour déjeuner quand la nouvelle éclata : Une voix sépulcrale annonça à la radio : *La colonie de Ganymède a été attaquée ce matin à l'aube...*

Le barman bondit aussitôt sur le poste pour augmenter le volume. Le speaker disait avec la véhémence d'un commentateur sportif :

Cinq mille extra-terrestres armés de lances et de gourdins ont fondu, ce matin, sur les bâtiments abritant les colons au cri de : « Mort à l'homme venu du Ciel ! » Après trois heures de combats farouches au cours desquelles trois Terriens ont perdu la vie...

À cet instant, une grosse rombière chargée de poudre et aux lèvres barbouillées de rouge vif gémit à l'autre bout du comptoir :

— Mon Dieu ! Ces pauvres gens se font tuer par des sauvages et l'armée mondiale ne fait rien pour empêcher ce massacre !

Une voix indignée renchérit :

— C'est une honte ! Il faut mater ces barbares avant qu'ils nous tuent tous !

Le speaker conclut, presque sur un ton triomphal :

— ... *mais les assaillants n'ont pas tardé à battre en retraite face au courage de nos colons !*

Atterré, le barman éteignit le poste, puis, secouant la tête :

— Je savais que ça se terminerait mal. Quelle idée d'aller dans l'espace ! La Terre est bien assez grande, non ? Mais, que voulez-vous : les gens ne sont jamais contents de leur sort. Moi, je ne comprends pas ce qu'ils vont chercher sur Ganymède. Il paraît qu'il y fait un froid de canard à longueur d'année, et qu'il y a des dinosaures partout, des choses qui rampent, des bêtes sauvages. Mais je suis d'accord : il faut que l'armée mondiale se dépêche, parce que les sauvages tueront d'abord les colons, puis, ils nous envahiront...

Kennedy quitta discrètement le motel, sans déjeuner. Affligé par ce qu'il venait d'entendre. Certes, il savait la foule malléable, crédule. Il savait que les gens pouvaient marcher au quart de

tour pour peu qu'on leur présente les choses sous un certain angle. C'était élémentaire dans la publicité ! Mais, pour la première fois, il voyait ce principe opérer à grande échelle : l'on doutait de tout, sauf des informations diffusées par les médias, si cocasses soient-elles ! C'est cela qui terrifiait Kennedy. Il se demandait, avec horreur, comment il avait pu travailler dans un métier où l'on quantifiait scientifiquement les émotions humaines pour les exploiter ! Pour la première fois, il voyait, non pas des statistiques de marketing, mais des êtres humains en train de réagir. C'était tout simplement affreux !

Tard, cette nuit-là, Kennedy atterrit dans un hôtel vétuste de New York et s'y inscrit sous un faux nom. C'était en fait une pension de vieillards, rassemblant une vingtaine de rescapés du vingtième siècle. Au réfectoire, il mangeait tout en écoutant un petit bonhomme fripé évoquer, avec émotion, la révolution de mai 68, la guerre du Viêt-Nam, la formidable explosion de joie déclenchée à la suite de la signature du célèbre Pacte de Maracaibo, en 1995. Toutes les nations du monde avaient décidé, d'un commun accord, de détruire leurs stocks d'armes, de renoncer à jamais à la Guerre ! Le vieillard en avait les larmes aux yeux. Las d'écouter les radotages, Kennedy acheta un journal à la réception et monta dans sa chambre : sorte de placard à balai aux murs fissurés et trempés d'humidité. Il plongea, tout habillé, dans le lit et se mit à lire le journal, faute de divertissement : le calme était revenu sur Ganymède. La météo annonçait de fortes chaleurs, et même des orages. Kennedy éplucha le moindre article, pour tuer le temps. Même les annonces, qu'il sautait d'ordinaire. L'une d'elles retint son attention :

T. chéri, peux-tu me pardonner ? Je me suis trompée. Sois à la maison jeudi à 20 heures. Je t'aiderai, mon amour. M.

Intrigué, il relut l'annonce plusieurs fois, flairant un piège. Puis se sentit tout honteux de douter de sa femme et décida d'aller au rendez-vous.

CHAPITRE XVIII

Kennedy poussa le portail, vérifia d'un coup d'œil circulaire que la voie était libre, se mit à avancer, P .38 au poing, regardant sans cesse autour de lui. Il émanait de la villa abandonnée un silence suspect. Pas une fenêtre ouverte. Aucun signe de vie. Partout, des herbes folles avaient poussé à la place du gazon. Il saisit vivement la poignée de la porte, la poussa d'un coup sec, surprenant Marge qui poussa un petit cri sur son siège, mais ne bougea pas. Elle promenait un regard terrifié autour de la pièce et semblait avoir vieilli de dix ans en quelques mois. Bouleversé, Kennedy s'élança vers elle en s'écriant :

— Marge !

Pour un peu, il lui aurait dit qu'elle était méconnaissable avec ses cheveux filandreux et les poches noires qui maintenaient, cernaient ses yeux. La jeune femme abrégea l'étreinte, et visiblement au bord des larmes :

— J'ai prié de toutes mes forces pour que tu ne voies pas cette annonce, Ted...

Kennedy l'interrompit, sans comprendre :

— Prié pour que je ne la voie pas ? Ça veut dire quoi, ça ?

Marge n'eut pas le temps de répondre. Une voix masculine provenant de la cuisine avait tranché, sec :

— Que tu es cuit, Kennedy !

Surpris, celui-ci pivota sur lui-même, prêt à tirer, découvrant, avec stupeur, l'homme qui avait surgi devant lui, un revolver à la main :

— Spalding !

— En personne !

Méconnaissable, lui aussi ! Il avait maintenant une gueule de petit malfrat mal rasé sur laquelle luisaient des yeux durs,

extrêmement mobiles. On eût dit un repris de justice en cavale. Roulant des mécaniques, il considéra Kennedy d'un air amusé et gloussa :

— T'as l'air fin, avec ton joujou...

Le ton se durcit brusquement :

— Aller, mains en l'air, Kennedy, ou je te descends ! Marge ! Désarme-le et n'essaie pas de me rouler ou je te refroidis toi aussi.

Sans hésitation, Kennedy balança le P .38 à sa femme en ironisant :

— Mais c'est le parfait amour, à ce que je vois !

Puis, fixant froidement Spalding :

— Où veux-tu en venir ?

Spalding ne l'impressionnait pas du tout : il essayait de jouer au dur, mais tenait son revolver d'une main légèrement tremblante. Poursuivant son numéro de caïd, il laissa tomber :

— J'ai proposé à Dinoli de te coincer en échange d'une méchante promotion. Je te conseille de ne pas faire le con : j'ai déjà alerté la sûreté !

Nullement ébranlé, Kennedy remarqua, sarcastique :

— Hé ! Hé ! L'argent t'intéresse, brusquement ? Je croyais que vous étiez tous les deux de purs esprits crachant sur les bassesses maté...

Spalding coupa, haineux :

— Oh ! Ne le prends pas sur ce ton, Kennedy ! Tu n'en menais pas large, quand t'étais à l'agence. Comme carpette, on ne faisait pas mieux !

Il ajouta, fièrement :

— Moi, au moins, j'ai essayé de réagir. J'ai tout plaqué, mais j'ai vite compris que je n'irais pas loin sans fric. Alors, j'ai réintégré les rangs...

Kennedy conclut :

— ... En te servant de moi comme tremplin. Beau calcul !

Se tourna vers Marge et ricana :

— C'est fou, ce qu'il est vertueux, ton Roméo ! Brave, honnête, perspicace et maintenant téméraire ! La médaille du mérite national n'est pas loin. À ce rythme vous finirez à la Maison B...

— Ta gueule, Kennedy ! La ferme ou je te flingue !

Spalding avait hurlé ses mots, braqué le revolver sur Kennedy comme pour tirer, mais manquant visiblement de cran, il agrippait furieusement l'arme de sa main tremblante. Affolée, Marge supplia dans un cri strident :

— Ne le pousse pas à bout, Ted ! Il est capable de te tuer ! Il est devenu fou ! Ne dis rien, Ted !

Kennedy gloussa. Renchérit sans quitter Spalding des yeux :

— C'est lui qui tient le revolver, jusqu'à preuve du contraire ! Mon laïus te plaît pas, Dave ? Eh bien, tire ! Tire, mon vieux ! Qu'est-ce que t'attends ?

Spalding émit une sorte de rire nerveux :

— Me prends pas pour un demeuré, Kennedy. Ta carcasse ne vaut rien. Personnellement, je te descendrais bien, mais Dinoli, lui, te veut vivant. Tu piges ?

Kennedy ne répondit pas, mais fixait toujours Spalding. Le tic-tac sonore de la pendule de la cuisine venait de lui donner une idée. Il porta une main à sa gorge, feignant d'avoir soif :

— Marge, veux-tu m'apporter un grand verre d'eau, plein à ras bord, s'il te plaît ?

La jeune femme consulta Spalding du regard. Celui-ci approuva et lança :

— Ramène-m'en un aussi, pendant que tu y es... poulette !

Tout en priant pour que Marge ait compris le message, Kennedy reprit, sur un ton navré :

— Je suis déçu, Dave. Oh ! Pas par toi, mais par Marge. Je la croyais plus perspicace, plus futée que cela. Mais force est de reconnaître qu'avec toi, elle s'est lourdement trompée. C'est curieux : pour moi, t'as toujours été un minable. Et je ne suis pas le seul à être de cet avis !

Spalding émit un rire sec. Puis, la mâchoire anguleuse :

— Qu'est-ce que tu veux que cela me foute, Kennedy ? Pour l'instant, le minable, c'est toi, il me semble.

Il désigna fièrement le revolver et conclut :

— C'est moi qui te tiens ! T'es fait comme un rat, et mort de trouille. Alors cause toujours, Berthe, tu m'intéresses !

À cet instant, Marge revint avec un grand verre d'eau et le tendit, avec mille précautions, à Spalding. Comme celui-ci fit le

geste de le saisir, elle le lui balança en pleine figure, profita de cette seconde de surprise pour le faucher d'un croc-en-jambe fulgurant, s'écarta pour laisser passer Kennedy qui, déjà, se jetait sur Spalding comme un tigre bondit sur sa proie. Les deux hommes s'engagèrent dans une lutte acharnée, Kennedy tentant désespérément de bloquer la main armée de son adversaire, Spalding se débattant farouchement pour orienter l'arme vers Kennedy. Puis, tout se passa très vite. Kennedy entendit, plus qu'il ne vit, une balle percuter le front de Spalding qui se cabra dans un cri horrible de bête égorgée, avant de se relâcher d'un coup, les yeux déjà vitreux. D'abord pétrifié, il resta là à le fixer d'un air halluciné. Puis, pris d'une peur panique, recula d'un bond jusqu'à Marge. Elle tremblait de tous ses membres, comme prise d'une fièvre soudaine, claquait frénétiquement des dents, mais s'obstinait à parler :

— C'est... c'est lui qui m'a forcée... à passer l'annonce. J'ai tout fait pour essayer de te prévenir. Mais il me surveillait tout le temps.

Elle cessa de grelotter brusquement. Fixa le corps inerte de Spalding avec des yeux pleins de mépris et cracha :

— Je n'ai jamais vu un homme aussi pourri ! Comment ai-je pu me tromper à ce point !

Kennedy sourit tendrement :

— Tu croyais l'aimer, n'est-ce pas ?

Marge secoua la tête, dépitée :

— Oui. Mais c'est de l'histoire ancienne. Un mauvais rêve. Tu m'en veux ?

Il la prit dans ses bras, et murmura :

— Sois pas bête. Je n'ai pas été plus habile que toi, tu sais. Bien au contraire. Comment pourrais-je t'en vouloir ?

Marge était à nouveau au bord des larmes :

— Nous pouvons tout recommencer tous les deux. Tu veux, Ted ?

Kennedy l'étreignit et chuchota :

— Oui.

Puis il la relâcha doucement.

— Ressaisis-toi. Les hommes de la sûreté ne vont pas tarder à rappliquer. Je dois filer !

— Où ?
— À l'agence. Tu as une voiture ?
— Celle de Spalding. Mais, crois-tu que...
— Il faut absolument que j'y aille. Je t'expliquerai plus tard.
Allez, vite, en voiture !

Marge démarra en trombe en direction de la ville, tout en écoutant Kennedy qui disait :

— Rends-moi un service : débrouille-toi pour voir M. Harry Flaherty. Le représentant permanent des États-Unis auprès de l'ONU...

Sidérée, Marge coupa :

— Mais je ne le connais pas du tout ! Je ne sais même pas où il habite.

Kennedy s'énerva.

— Ça n'a aucune espèce d'importance ! Pour l'adresse, il y a des annuaires dans tous les drugstores ! Dès que t'en verras un, arrête-toi, et attends-moi !

Puis, calmement :

— Il faut absolument que tu ailles voir ce monsieur pour le convaincre de me recevoir, ce soir. Lui dire que je viendrai me rendre à lui avant minuit, avec des preuves. Que tu me précèdes en quelque sorte. O.K. ?

Marge opina du chef, visiblement paniquée, sauta dans un taxi dès qu'elle eut l'adresse en promettant :

— T'en fais pas, j'y serai dans un peu plus d'une heure. C'est à l'autre bout de la ville.

Puis, tendrement :

— Sois prudent, Ted. Sois prudent.

Kennedy l'accompagna du regard, jusqu'à ce que le taxi se perde dans la nuit, puis démarra en direction de l'agence. Tout en conduisant, il projetait mentalement l'itinéraire qu'il prendrait bientôt pour accéder à son bureau, récapitulant les détails :

— Aucune difficulté, en principe... Pas de gardien... éviter les ascenseurs à cause des caméras... ne pas raser les murs, comme un voleur... Les clés sont dans la boîte à...

Alarmé, il décéléra brusquement. Il avait pensé à tout, sauf à l'essentiel : la porte d'entrée du rez-de-chaussée s'ouvrait en

appliquant le pouce sur une plaque photo-électrique reliée à un ordinateur contenant les empreintes des employés de l'agence !

— Et si les miennes n'y étaient plus ! Très probable... Après près de trois mois d'absence...

Un sentiment d'angoisse le submergea à cette idée. Des images de ses mois d'errance se mirent à défiler dans sa tête à une vitesse vertigineuse. Il soupira. Accéléra.

La grande tour blanche apparut à l'angle de la 123^e et Lenox. Seul le 9^e étage était éclairé. Kennedy bifurqua à gauche, stoppa la voiture dans une ruelle sombre. Il rebroussa chemin à pied, marchant d'un pas sûr vers l'entrée principale, le cœur battant la chamade, les tempes dilatées. S'immobilisa sur le perron et retint son souffle avant de presser la plaque, de son pouce, d'un coup sec. La porte s'ouvrit !

Plus une seconde à perdre ! Il grimpa les escaliers quatre à quatre, émergea au 7^e étage, et une fois de plus, se servit de son pouce pour s'introduire dans la grande salle familière où se trouvait le dossier Ganymède !

À sa grande surprise, son bureau était intact. Il rassembla rapidement les documents, les fourra dans une grande enveloppe et vola vers la sortie. Comme il contournait le dernier bureau avant la porte, la voix nasillarde de Watsinski se fit entendre. Kennedy tressaillit, s'éclipsa derrière une table, s'attendant à recevoir une pluie de balles. Il eut juste le temps de voir une longue silhouette voûtée disparaître dans un bureau. Saisit son revolver, attendant la suite. Silence. Puis, au bout d'un moment, le dé clic du téléphone :

— Oui, Lou. C'est Ernie. Je tiens Kennedy au 7^e étage. Oui, il est armé. Moi aussi, oui... Ne craignez rien. Appelez-les vite ! À tout de suite !

Watsinski raccrocha.

Kennedy se mit à transpirer à grosses gouttes. Les hommes de la sûreté n'allaient pas tarder à débarquer. Il fallait agir, et vite ! Sans se découvrir, il appela :

— Ernie ?

Celui-ci répondit, nettement sarcastique :

— Oui, Ted. T'as la trouille ? T'en fais p...

Watsinski s'interrompit dans un hoquet.

Deux balles venaient de s'incruster dans la cage de verre derrière laquelle il se terrait, une troisième crevant le plafonnier au-dessus de lui. Kennedy le savait myope comme une taupe. L'enveloppe bien en main, il bondit aussitôt sur ses jambes, dévala les étages à toute pompe, sous un déluge de balles tirées furieusement dans tous les sens, et piqua un sprint fou jusqu'à la voiture. Il pleuvait des cordes. Kennedy s'accorda un instant de répit et démarra à l'instant précis où une voiture s'immobilisait, dans un crissement de pneus, deux rues plus loin.

CHAPITRE XIX

La voiture dérapait sur la chaussée glissante des grands boulevards, la pluie ayant maintenant redoublé d'intensité. Agrippé au volant, Kennedy fendait les rues comme un bolide, grillant les feux, louvoyant de son mieux dans la circulation fort heureusement fluide à cette heure de la nuit. Il aperçut, par le rétroviseur, une voiture qui semblait le filer, plongea dans un sens interdit, coupa par la rue d'Amsterdam en direction des quais, et émergea sur les rives de l'Hudson bordées d'immeubles résidentiels. L'un d'eux arborait le drapeau des Nations Unies. Kennedy obliqua brutalement vers le trottoir, stoppant la voiture dans un hurlement de pneus.

Un concierge en uniforme blanc immaculé officiait dans le hall, décoré de plantes vertes et de glaces. Kennedy arriva sur lui comme un boulet, et haleta :

— Je voudrais voir M. Flaherty, s'il vous plaît.

L'homme le considéra d'un air important, puis, sur un ton pincé et nettement dubitatif :

— M. l'ambassadeur vous attend-il ?

Kennedy opina du chef. Trempé comme il l'était, il avait conscience de ressembler à un épagneul sauvé d'une noyade ou à un vagabond. Tout en louchant vers la porte, il supplia :

— Appelez-le par l'interphone ! On me poursuit !

Comme le concierge hésitait, Kennedy s'empessa d'ajouter :

— Ma femme est d'ailleurs avec M. Flaherty, en ce moment !
Pouvez vérifier !

L'homme saisit nonchalamment le récepteur et laissa tomber, tout en composant le numéro :

— Qui dois-je annoncer ?

— Kennedy. Théodore Kennedy.

À l'air ahuri dont le concierge le regarda à cet instant, on eût dit que Kennedy lui avait répondu : Jack l'Éventreur !

Au bout d'un moment il raccrocha. Informa avec un respect mêlé de terreur :

— 16^e étage, monsieur.

Kennedy s'engouffra aussitôt dans l'ascenseur. Tapa un coup sec sur le bouton de l'étage, puis ferma les yeux un moment pour reprendre son souffle. L'appareil s'immobilisa dans une secousse. Il poussa la porte d'un geste vif et, à sa grande surprise, se trouva littéralement aspiré vers l'extérieur par des mains puissantes. La minute d'après, il était dans un bureau luxueux. Menottes aux poings. Délesté de son arme et de l'enveloppe. Encadré par deux gardes portant l'uniforme de la police des Nations Unies. Hagard, il regardait autour de lui, déduisant, avec angoisse, que Marge avait certainement été éconduite. Tout à coup, la porte du bureau s'ouvrit. Marge était là, flanquée d'un quinquagénaire à l'allure léonine portant une barbe blanche et une longue crinière de la même couleur qui lui donnaient un air majestueux : M. Flaherty, sans doute.

Sans lui laisser le temps de parler, Kennedy commença :

— Excellence...

L'homme l'interrompit d'un geste de la main. Le fixa froidement, puis, sur un ton irrité :

— Monsieur Kennedy, votre femme s'est introduite chez moi, il y a une demi-heure pour me raconter une histoire à dormir debout, m'obligeant à interrompre une réception...

Il pointa un doigt menaçant vers Kennedy et enchaîna :

— J'espère, pour vous, que vos aventures rocambolesques sont vraies, que vous avez des preuves !

Kennedy décida de ne pas s'enervé. Visiblement, Flaherty le prenait pour un illuminé. D'une voix volontairement calme, il déclara :

— Mon histoire est véridique, Excellence. Je ne vous demande pas de me croire sur parole, mais...

Il désigna l'enveloppe que tenait un garde :

— ... d'examiner le contenu de ce paquet, avant de me juger.

Flaherty eut une sorte de sourire et affirma :

— Ne vous en faites pas, je passerai vos documents au crible !

Puis, désignant les gardes :

— Enfermez-le ! Ses propos me paraissent bien vagues...

L'assemblée générale des Nations Unies en session extraordinaire d'urgence était, pour Kennedy, un spectacle impressionnant. Presque irréel après deux nuits blanches passées en prison. Il se tenait maladroitement derrière Flaherty, dominant, de la tribune, la centaine de diplomates qui, en ce moment, levaient vers eux des visages perplexes ou désabusés.

Après le cérémonial d'usage, Flaherty prit la parole pour déclarer sur un ton grave :

— Monsieur le Président, chers collègues. La question dont nous allons débattre aujourd'hui est d'une importance capitale, le point dont nous avons le plus souvent traité au cours de ces derniers mois étant sans doute Ganymède, le planétoïde sur lequel la Société de Développement et d'Exploration Extra-Terrestres a envoyé, au printemps dernier, deux cents personnes sélectionnées parmi ses cadres.

Il marqua une courte pause, jeta un regard circulaire autour de lui, et enchaîna :

— Cette société, dirigée par M. David Bullard, que j'aperçois dans la salle, est bien connue du public pour avoir ouvert les voies de l'espace à l'humanité, en investissant, à la place de l'État, d'énormes capitaux dans la recherche, la fabrication et le lancement de vaisseaux. En une vingtaine d'années, la SDEE est devenue une instance supranationale, ayant son domaine, sa milice, et sa flotte spatiale propres. Loin de nous en inquiéter, nous encourageons, soutenons même ses activités, parce que nous, Américains, sommes persuadés que les trusts, si puissants soient-ils, travaillent forcément pour le bien commun. C'est la raison pour laquelle nous suivons tous, avec angoisse, les faits et gestes de la colonie installée sur Ganymède.

Flaherty fit une nouvelle pause, pour désigner Bullard du doigt, enchaîna sur un ton vibrant de colère :

— Depuis des mois, l'humanité entière tremble pour les braves colons agressés par des barbares peuplant une planète perdue dans le cosmos ! Pourtant, hier soir, il s'est produit une chose étonnante. J'étais chez moi, lorsque Théodore Kennedy, l'ennemi public numéro un, est arrivé pour me soumettre une

pile de documents dont la lecture m'a glacé le sang ! Et à l'heure où je vous parle, j'ai encore du mal à croire ce que mes yeux ont vu.

Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle, puis, posément :

— Monsieur le Président, avec votre permission, je voudrais maintenant laisser la parole à Théodore Kennedy, créatif chez Steward et Dinoli. Il s'agit, comme vous le savez certainement, de la plus grande agence de publicité new-yorkaise.

Une voix indignée s'exclama :

— Je proteste ! Comment peut-on tolérer un criminel dans une assemblée aussi respectable !

Le président ignora cette intervention. Fit signe à Kennedy de parler. La gorge nouée, celui-ci vint se placer à la tribune. Ému, mais nullement impressionné par la multitude de regards écoeürés ou perplexes qui s'étaient braqués sur lui, il brandit l'enveloppe et amorça :

— Le paquet que voici contient la preuve de la plus grande mystification de l'histoire moderne. Mais, avant de faire circuler des photocopies pour que vous puissiez juger par vous-mêmes, permettez-moi de dire à quel titre je prends la liberté d'accuser, de dénoncer la Société de Développement et d'Exploration extra-terrestres.

Une rumeur sourde commençait à s'élever dans la salle. Kennedy s'interrompit pour jeter un coup d'œil à Bullard qui le fixait avec des yeux embrasés de rage. Puis il éleva le ton pour déclarer avec force :

— J'ai séjourné sur Ganymède du 5 au 30 juillet dernier, aux frais de la SDEE ! Participé activement à l'élaboration de la campagne publicitaire concernant la colonie de Ganymède ! En conséquence je déclare, sur ma vie, que :

« 1. La SDEE trompe délibérément l'humanité avec le concours de l'agence qui m'employait.

« 2. La colonie de Ganymède est une invention, une fiction, une imposture éhontée. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu de colons sur ce planétoïde, mais seulement... »

Kennedy se tut ; découragé ; incapable de se faire entendre dans la salle qui maintenant ressemblait à un essaim

bourdonnant. On huait, on criait, on s'indignait malgré les appels répétés du Président au silence. Flaherty dut intervenir pour déclarer avec véhémence :

— Écoutez-le jusqu'au bout ! Même si en ce moment vous refusez tous d'admettre que vous avez été dupés, comme moi ! Mais alors, c'est la Terre entière qui a été dupée !

Le calme revint progressivement, mais quand Kennedy reparla, il pouvait sentir la haine de l'auditoire qui, en d'autres circonstances, l'aurait peut-être lynché. Calmement, il reprit :

— Je répète qu'il n'y a jamais eu de colonie sur Ganymède, mais seulement une dizaine de chercheurs, pour ne pas dire de brigands.

Il marqua une pause pour balayer l'assistance du regard et enchaîna avec un sourire en coin :

— Je vois à vos regards que vous me prenez pour un fou, messieurs. Mais, si je l'étais, votre collègue, monsieur Flaherty, s'en serait aperçu. Je ne vous demande pas de me croire sur parole. L'on va vous distribuer des photocopies du dossier Ganymède. Des documents authentiques que vous pourrez examiner en toute liberté avant de tirer vos conclusions.

Une voix ulcérée glapit :

— C'est un scandale ! Continuez si vous voulez, mais moi, je démissionne !

C'était celle d'un quinquagénaire pétrifié dans une dignité toute britannique. Il pointa un doigt accusateur vers Kennedy avec l'intention de le couvrir d'insultes, mais s'arrêtant subitement pour regarder, d'un air médusé, son doigt figé en direction de la tribune où Kennedy venait de s'écrouler, à la grande stupéfaction de l'auditoire. Il y eut un instant de silence halluciné interrompu par un cri strident. Un cri de femme affolée, au moment où les gardes se précipitèrent sur Bullard qui, pétrifié, tenait son revolver encore fumant, fixant la tribune avec des yeux pétillants de démence.

CHAPITRE XX

Abasourdis, les délégués échangeaient des regards ahuris, choqués, osant à peine formuler l'effarement qui se lisait sur tous les visages. On eût dit que l'incident avait momentanément gelé le temps et les réactions, plongé l'assemblée dans un silence quasi mortuaire, à peine perturbé par les allées et venues des assistants qui, maintenant, distribuaient les exemplaires du dossier Ganymède.

Oublié dans la confusion générale, Kennedy gisait encore derrière la tribune, rivé au sol par une douleur atroce à l'épaule. Marge était dans la salle et le croyait probablement mort. Cette idée le tourmentait. Il se mit à gémir, sombrant peu à peu dans un état de semi-inconscience. C'est à peine s'il reconnut Flaherty qui vint se pencher vers lui, avec un sourire aimable, au moment où les gardes l'allongèrent sur un divan. L'assistance sembla s'animer tout à coup, comprenant que Kennedy n'était pas mort.

C'est Flaherty qui rouvrit les débats avec une déclaration virulente. Embrassant, d'un geste large, l'assistance excitée, il tonna :

— Vous avez tous vu David Bullard tirer froidement sur Théodore Kennedy ! Je considère personnellement cette tentative d'homicide comme un aveu patent de culpabilité, et je demande...

Il se tut un moment pour laisser passer une vague d'applaudissements frénétiques et enchaîna d'un seul élan :

— ... qu'une enquête soit ouverte immédiatement pour élucider les liens existant entre la Société de Développement et d'Exploration Extra-terrestres et l'agence de publicité Steward et Dinoli ! Je demande la suspension des activités de ces deux

entreprises jusqu'à la fin des investigations ! Et pour finir, je suggère, monsieur le Président, chers collègues, que désormais, la recherche spatiale soit placée sous le contrôle direct et exclusif des Nations Unies ! Tout ceci au cas où les allégations de M. Théodore Kennedy seraient fondées. Pour ma part, cela ne fait aucun doute !

Kennedy n'a jamais su combien de temps a duré son inconscience. Quand il rouvrit les yeux, il était dans une chambre d'hôpital. Il tenta de se redresser tout en regardant autour de lui. Flaherty l'observait, un sourire aux lèvres. Un jeune médecin l'accompagnait. Celui-ci vola aussitôt à son secours en recommandant doucement :

— Ne bougez pas trop. Vous êtes encore fatigué. Nous avons retiré la balle sans difficulté. Vous serez remis dans une dizaine de jours, mais pour l'instant : repos complet.

Flaherty remarqua sur un ton badin :

— Ce n'est pas juste ! Il devrait être dans la rue pour stopper les émeutes qu'il a déclenchées !

Il désigna l'épaule bandée de Kennedy et conclut :

— Pour un meneur, vous êtes plutôt en piteux état !

Kennedy sourcilla, intrigué :

— Des émeutes ? Quelles émeutes ?

Les yeux scintillants de satisfaction, Flaherty raconta :

— Au cours d'une perquisition surprise chez Bullard et chez Dinoli, nos agents ont rassemblé des tas de documents absolument effrayants : De quoi envoyer ces deux hommes à la potence ou dans un hôpital psychiatrique ! Bullard est déjà sous les verrous pour tentative de meurtre. Dinoli, lui, a été rattrapé à Trenton et jeté aussitôt en prison en compagnie d'un certain Watsinski, son gendre, à ce qu'il paraît.

Fou de joie, Kennedy coupa :

— Et les émeutes alors ?

— C'est bien simple : nous avons communiqué la totalité des documents à la presse. Inutile de vous dire ce qui se passe dans ces cas-là : on écrit des articles incendiaires. Le public, furieux, descend dans la rue pour tout casser. C'est bien ce qui a failli arriver aux locaux de la SDEE ce matin. Sans l'intervention de nos hommes, il n'en resterait plus qu'un petit tas de cendres ! Il

semble que toute la population de New York ait déferlé dans les rues dès que le scandale a été révélé. Nous frôlons la révolution ! Partout des banderoles réclament la démocratisation de l'espace, l'abolition des trusts ! Ça barde, croyez-moi !

L'air grave, Kennedy hochait lentement la tête, essayant de se représenter la scène. Au bout d'un moment, il soupira, frustré :

— J'aurais tant voulu lire les journaux !

Le médecin lui tendit la dernière édition de deux grands quotidiens. Ils portaient les plus grosses manchettes que Kennedy ait jamais vues. *Planète Terre* titrait, en caractères énormes :

« LA PLUS GRANDE IMPOSTURE DU SIÈCLE. LES NATIONS UNIES AFFIRMENT : LA COLONIE DE GANYMÈDE N'EXISTE PAS ! »

Le *New York Life*, lui, accusait, froidement : « LA SDEE NOUS MENT DEPUIS LONGTEMPS ! À QUAND L'ABOLITION DES TRUSTS ? »

Kennedy feuilleta rapidement les pages intérieures, toutes consacrées à l'affaire Ganymède. Partout de gros titres avaient remplacé les petits intertitres traditionnels. Il se contenta de parcourir le début du compte rendu de *Planète Terre*, dont l'éditorialiste mettait en cause le rôle des médias :

L'assemblée des Nations Unies a été, ce matin, le théâtre d'une agression qui a failli tourner au drame. Théodore Kennedy, 33 ans, publicitaire recherché par la police depuis le 30 juillet dernier, démontrait avec preuves à l'appui à une assistance incrédule que la colonie de Ganymède n'a jamais existé, lorsque M. David Bullard, 54 ans, P.D.G. de la Société de développement et d'exploration extra-terrestres, a tiré sur lui. Fort heureusement...

Épuisé, Kennedy referma le journal et conclut dans un sourire :

— Dinoli et Bullard ont toujours fait les choses en grand. En comparaison, Hitler n'était qu'un enfant de chœur !

Le lendemain, la photo de Kennedy s'étalait à la une de tous les journaux, soulignée de légendes diverses : « *L'homme qui a coulé les trusts* ». « *Le héros du jour* ». « *Une leçon de*

courage ». Seul un journal d'extrême droite avait commenté : « *Celui par qui le malheur est arrivé* ».

Une semaine plus tard, Kennedy rentrait chez lui, en grande pompe, dans une voiture officielle des Nations Unies. Marge, radieuse, se tenait près de lui.

La maison avait retrouvé son aspect antérieur, Flaherty ayant veillé à ce que tout soit prêt pour le retour de Kennedy. Pourtant celui-ci s'y sentait mal à l'aise. Allongé sur une chaise longue, il pensait, morose :

— Je suis disculpé de la mort d'Engel, de celle de Spalding. Propulsé vers la célébrité du jour au lendemain... mais, au chômage ! Aucune agence ne voudra de moi, après ce que j'ai fait à Dinoli. Me recycler, à 33 ans ? D'accord. Mais dans quoi ?

Marge vint lui porter un cocktail, interrompant ses sombres réflexions. Il la regarda fixement et demanda :

— Ça te plaît vraiment de vivre sur Terre ?

Surprise, elle hésita un moment, puis, avec un sourire espiègle :

— Toi, tu as envie de retourner sur Ganymède !

Kennedy acquiesça. Soupira :

— C'est tellement plus serein ! J'y ai trouvé la paix intérieure. C'est un trésor inestimable, tu sais.

Après une courte pause :

— Tu aimerais venir avec moi ?

Marge haussa les épaules et s'esclaffa :

— Comme si j'avais le choix !

Kennedy répliqua, le plus sincèrement du monde :

— Tu peux refuser. Rien ne t'oblige à venir. Mais ce serait...

Marge porta une main à sa bouche et fit, doucement :

— Chhhttt ! Ai-je dit que je ne voulais pas partir ?

Trois semaines plus tard, Kennedy et Marge racontaient paisiblement leur dernier jour terrestre au chef gany. Un jour inoubliable. C'était le 30 décembre 2044. Il neigeait sur le cosmodrome numéro 7. La presse mondiale était au rendez-vous. Immobiles au milieu de la foule prestigieuse venue les accompagner, ils avaient écouté Flaherty déclarer pendant que les flashes crépitaient :

— Monsieur Kennedy, l'Assemblée des Nations Unies que je représente ici fait de vous son digne ambassadeur sur Ganymède. Nous sommes certains que vous vous efforcerez de corriger les erreurs passées, de convaincre le peuple de Ganymède que les Terriens entretiendront avec eux des relations fraternelles. Nous sommes persuadés que, par votre travail, votre dévouement, l'humanité entière pourra s'ouvrir à une culture exceptionnellement riche, que les Ganys accepteront notre technologie, dans le cadre de relations amicales, pacifiques.

Après un discours d'adieu émouvant, Kennedy et Marge avaient regagné le vaisseau des Nations Unies, sous une pluie de cris et de vivats. En direction de Ganymède.

Fin